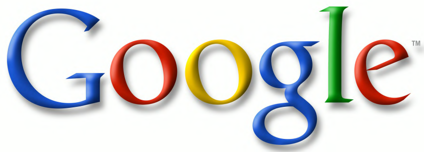
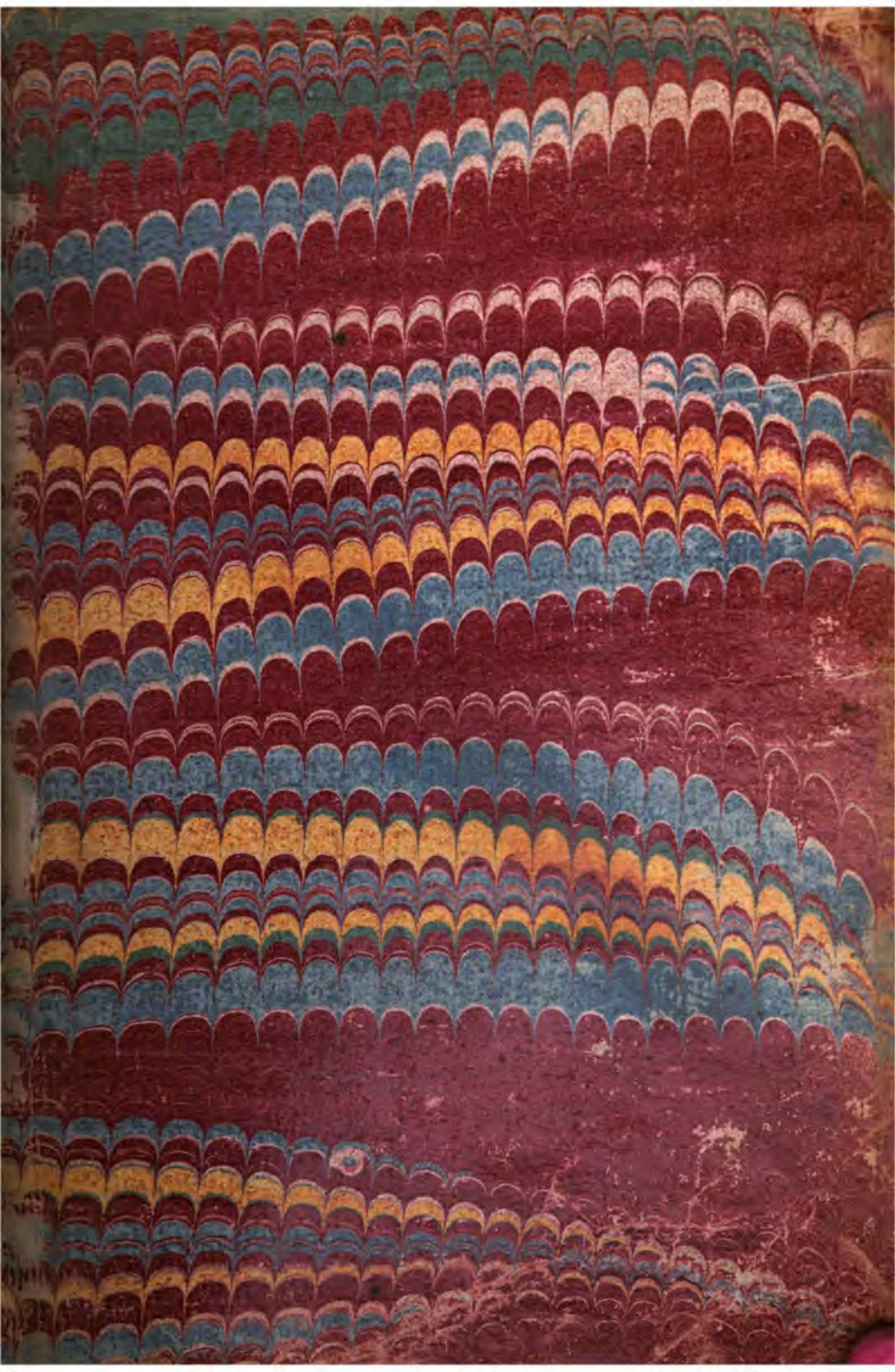




ŒUVRES
DE M. D'ARNAUD.

LES
ÉPOUX MALHEUREUX.

LES ÉPOUX MALHEUREUX, OU HISTOIRE DE MONSIEUR ET MADAME DE *** ;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, augmentée de deux nouvelles Parties, qui sont la conclusion de l'Histoire, *enrichie de belles Estampes, &c.*

PAR M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.
Et chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LES

ÉPOUX MALHEUREUX,

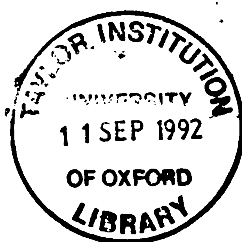
OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR ET MADAME DE ***.

QUATRIEME PARTIE.

TOME SECOND.





LES ÉPOUX MALHEUREUX,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR ET MADAME DE ***



NOUS ſommes enfin à Paris, entourés des ſonges flatteurs de l'eſpérance : il eſt vrai que la défiance ne me permettoit pas trop de me livrer aveuglément à ſes illuſions ; il n'étoit plus gueres poſſible de s'abuſer ; l'expérience m'éclairoit de ſa triſte lumiere ; je poſſédois, à mes dépens, l'art ſi peu ſatisfaiſant de connaître les hommes & la mobilité perfide des événements. Je ne devois point ſur-

tout m'attendre à rencontrer des amis dans ce public que j'avois vu s'attendrir sur mon sort ; aurois-je pu me dissimuler que ces moments de pitié, ces déchirements de cœur, sont, pour la plûpart des individus de la société, des especes d'étourdissements dont ils reviennent bien vîte? Il est rare que leur naturel pervers ou frivole ne les rende pas à l'insensibilité : la compassion chez eux, ainsi que leurs apparences momentanées de vertu, n'étant qu'un effet de leur faiblesse, & non de la bónté de leur ame. Je ne fus donc pas étonné de les trouver réfroidis à mon égard ; on étoit accoutumé, familiarisé avec mes infortunes ; je n'étois plus un spectacle intéressant pour cette multitude oisive, sans cesse avide de nouveautés ; sa curiosité cherchoit à se fixer sur d'autres objets plus piquants, quand je vins à la réveiller par la plus cruelle de mes disgraces.

Persuadé qu'au barreau, ainsi qu'à l'armée, toutes les places sont honorables, lorsqu'on remplit ses devoirs, je me décidai à me livrer tout entier à la profession d'avocat. Je l'ai dit, un état où le talent peut servir la probité, dont le but est de défendre l'innocence opprimée, de combattre l'impunité, le vice in-

ſolent de ſon crédit, ou de ſes richeſſes, de n'écouter que la juſtice, d'embraſſer enfin la cauſe du malheureux, & de le protéger; un tel état me paraiſſoit devoir l'emporter ſur les dignités les plus impoſantes, d'autant plus à rechercher, qu'il fournit plus d'occaſions de ſe rendre utile à l'humanité. Les Grecs, & les Romains, c'eſt-à-dire, les peuples de la terre qui ont le mieux penſé, plaçoient leurs orateurs au rang de leurs premiers magiſtrats; je ne crus donc point que ma vanité ſouffriroit de deſcendre à la ſimple qualité d'avocat, après avoir occupé dans ce même barreau une des charges des plus diſtinguées. Je ſemblois aſſurément n'avoir pas à craindre que dans mon naufrage on m'arrachât la derniere planche qui me reſtoit pour me ſauver: cependant on a été aſſez barbare, aſſez dénaturé pour venir m'ôter des mains ce miſérable débris.

C'eſt ici que toutes mes plaies ſe r'ouvrent. Hélas! puis-je avoir la force de l'écrire, d'y penſer? je me flattois de trouver parmi les avocats des amis, des protecteurs, des cœurs enfin pénétrés de mes diſgraces: la calomnie m'a pourſuivi, m'a aſſaſſiné juſques dans leur ſein. Qui croiroit qu'un objet de

pitié ait pu devenir un objet d'envie ? on m'a peint des plus noires couleurs ; les mensonges les plus grossiers, les impostures les plus atroces ont été les moyens qu'on a employés pour me rejetter d'un corps dont j'aurois voulu augmenter la gloire, du-moins par ma probité, s'il ne pouvoit recevoir quelque éclat de mes faibles talents. Ce n'étoit donc point assez d'être persécuté de la fortune, d'avoir perdu une charge considérable, d'être déshérité, d'être dépouillé du seul bien que je fusse jaloux de conserver, de l'amour paternel : il falloit qu'on ajoutât à tant de calamités, & d'opprobres, qu'on fît plus que m'ôter la vie, qu'on me déshonorât par un acte solemnel d'inhumanité ; la société des avocats a refusé enfin de m'admettre au nombre de ses membres, m'a déclaré indigne de vivre, puisqu'elle m'a jugé incapable d'occuper sur la terre le moindre rang, & ils m'ont laissé le supplice d'exister, pour aug-

La société des avocats. Le rédacteur de ces mémoires a été très-mal instruit : jamais monsieur de *** n'a essuyé cette disgrace : ses confreres se sont toujours fait honneur de le citer comme un de leurs membres les plus distingués.

menter, ſans doute, l'horreur de mes tourments, pour que je reſſentiſſe la perte de mon honneur. Que ſuis-je préſentement aux yeux des autres hommes; à mes propres regards? la mort, dans toutes ſes horreurs, ne ſeroit-elle pas mille fois préférable à la honte, à l'ignominie qui me couvre aujourd'hui? Ah! Sélincourt, Sélincourt, oſez dire que vous êtes plus malheureux que moi! j'éprouve que l'innocence, quelque conſolation qu'elle goûte à s'interroger, à ſe remplir de ſa juſtification, ne peut ſoutenir ſa fermeté contre de pareils coups. Et vous, qui avez été aſſez barbares pour me perdre par vos artifices & vos calomnies, vous, qui avez fait à mon cœur des bleſſures qui ſaigneront éternellement, c'eſt à vous, c'eſt à vous mêmes, à vos remords qu'en ce moment j'en appelle : quel profond déſeſpoir ne devez-vous pas reſſentir d'avoir déshonoré un infortuné que, peut-être, vous connaiſſez à peine! Hélas! ce qu'on a dit au ſujet de la calomnie, n'eſt que trop véritable : la plaie ne ſe referme jamais.

Ce qu'on a dit, &c. Voyez Jean-Baptiſte Rouſſeau, dans ſon épître aux Muſes :

» Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
» Ne craignez rien; calomniez toujours.

Agathe attendoit avec impatience la nouvelle décision de notre destinée; il y avoit trop long-temps que je portois le malheur même imprimé sur mon front, pour qu'il pût m'échapper de nouveaux signes de chagrin : j'aborde donc mon épouse avec cette fureur ténébreuse, d'autant plus violente qu'elle n'éclatoit pas. Eh bien ! me demande-t-elle avec

---

» Quand l'accusé confondroit vos discours,
» La plaie est faite, & quoiqu'il en guérisse;
» On en verra du-moins la cicatrice »

Les gens du monde si enclins à médire, à calomnier, pour tromper l'ennui de leur *non-existence*, devroient se rappeller, tous les jours, ces vers. On auroit horreur de soi-même, & les personnes les plus estimables se trouveroient coupables à leurs propres yeux, si elles réfléchissoient que souvent par un propos léger, jetté dans la conversation, sans dessein, elles ont causé la perte de quelqu'un, d'un innocent. Un de nos grands-hommes de guerre, & digne à tous égards de sa haute réputation, s'expose avec une sorte de témérité indiscrette, dans un combat où il remporte l'avantage : un de ses amis, après l'avoir félicité de son brillant succès, lui représente qu'il s'est trop avancé, que le devoir d'un général lui prescrit de moins hasarder sa vie, d'où dépend celle de tant de milliers de braves soldats : » rien de plus sensé, dit le

précipitation, notre infortune.... — Eſt au comble. — Comment?.. Que dis-tu? ces hommes cruels.... — Ils ne ſe ſont point démentis. L'arrêt de mon trépas eſt prononcé, que dis-je, l'arrêt de mon trépas, la ſentence de mon déshonneur. — O ciel! eſt-il bien vrai?.... — Oui, je ſuis déshonoré, je ſuis déshonoré aux yeux de l'univers entier, de la poſtérité, à jamais. Notre ſort pourra changer; mais ma honte exiſtera tant que les humains exiſ-

---

» vainqueur, mais, mon ami, il falloit répondre aux ſaillies » ingénieuſes de vos ſoupers & de vos belles dames de » Paris «: Nul individu de la ſociété ne peut donc avoir le front de dire & d'imaginer que dans le cours de ſa vie, il ne lui eſt pas échappé des traits médiſants & calomnieux: il s'eſt par conſéquent noirci d'un crime atroce; & qui conduit à ce crime? la manie ſi répandue de vouloir amuſer les cercles, & faire briller ce que les ſots appellent de l'eſprit.

Si l'on a droit de faire ce reproche à des êtres, qui, pour la plûpart du temps, penſent à peine, de quelle inculpation n'accablerons-nous pas ces infâmes auteurs de libelles, malheureux qui aviliſſent & corrompent le bel art d'écrire! eh! pour quel uſage le ciel créa-t-il les talents, ſi ce n'eſt pour embellir la morale, & faire aimer la vertu?

seront ; c'eſt une tache ineffaçable, empreinte pour toujours ſur ton malheureux époux ; la mort, Agathe, ne m'en ſauvera point ; oui, ma mémoire même ſera flétrie. — Explique-toi, enfonce le poignard dans mon ſein. . . — Les avocats ont refuſé de me recevoir dans leur compagnie ; ils me jugent indigne de leur être aſſocié ; je ſuis un objet de mépris, pour eux, pour la ſociété, pour tous les hommes. . . . . Agathe, oſeras-tu encore m'aimer ? — Cher époux ! . . eſt-ce que mon cœur ne t'eſt pas connu ? en pourrois-tu douter ? — Il n'y a que toi ſeule, Agathe, qui puiſſes daigner prendre quelqu'intérêt à mon ſort ; je ne tiens plus à rien ſur la terre ; je ſuis un étranger, un miſérable proſcrit que tout rejette, que tout s'empreſſe d'accabler. Agathe, je redoute de te nommer ma femme ; j'ai peine, le dirai-je, à lever les yeux devant toi ; je me fais horreur à moi-même, & cependant je ne ſuis point coupable, non, je ne ſuis point coupable. Ah ! pourquoi n'ai-je pas la force de me donner la mort ? ô Dieu, qui nous défendez de nous anéantir, Dieu, m'abandonnerez-vous ?

Je vois ma femme faire un effort ſur elle-même, pour recueillir toute ſa fermeté ; elle arrête ſes pleurs

prêts à couler ; elle s'éleve à mes yeux telle qu'une divinité. Rien ne m'étonne plus, me dit-elle d'un ton assuré ; ce nouveau coup m'a frappée sans me surprendre ; je n'attends rien des hommes ; ne regardons plus sur la terre ; Dieu seul est notre appui ; il est ton juge, c'est le juge suprême : si tu es innocent à ses yeux, aux tiens, que t'importe la façon de penser du monde entier ? Qu'on te mette au rang des plus grands criminels, qu'on te couvre de la honte du déshonneur : va chercher dans ton cœur ta consolation, l'aveu de la vérité. Je n'aime que toi : tu n'aimes que moi ; nous ne devons vivre que l'un pour l'autre ; nous nous suffirons à tous deux ; je t'estime : ta probité m'est connue. Tu n'as rien à te reprocher ; encore une fois, tu n'as point à rougir de toi, dans le fond de ton cœur : tu peux donc te rendre la justice que l'on a la barbarie de te refuser. Notre conscience satisfaite, voilà le premier honneur : il est le tien ; c'en est assez. Ferme l'oreille à toutes ces calomnies ; déteste, méprise plutôt ces hommes qui t'outragent ; n'abaisse plus tes regards sur l'univers. Je te le redirai toujours : Dieu, & ton cœur, ce sont-là tes véritables juges. Pour moi, c'est de

toi ſeul que j'attends ma renommée ; ſi tu m'aimes toujours, ſi tu crois que je mérite de porter le nom de ta femme, de t'être aſſociée, d'être enfin liée avec toi par la chaîne même du malheur, je ne deſire point d'autre rang, d'autre élévation ; je n'en connais point, je n'en veux point connaître d'autre ; garde-moi toujours ton cœur, & Agathe ſçaura défier l'adverſité. Je m'élance à ſes genoux : — Femme adorable ! tu es le ſentiment, la vertu même : le ciel, ce ciel qui peut abandonner l'innocence, m'eſt témoin que je n'aime, que je n'aimerai que toi ! Eh bien ! divine Agathe ! aide-moi donc à me faire oublier ces perfides qui me déshonorent ! que je ne voye que ton amour ! que ton eſtime me ſuffiſe ! je n'ai aucun reproche à me faire ; mon ame s'eſt dévoilée toute entiere ; je ſuis innocent aux yeux d'Agathe : je ne demande plus rien. Oui, ma femme eſt ma famille, mes amis, la terre, tout pour moi ; que je ſois toujours dans ſon cœur ! que je ſois toujours aimé d'Agathe ! l'exil, les fers, la mort, le déshonneur, rien ne peut plus me toucher.

Je n'avois jamais été ſi écraſé ſous le poids de

l'infortune, & jamais je ne m'étois senti plus de fermeté: sans doute je la devois à mon amour, qui augmentoit avec mes disgraces; j'insultois au malheur à la face de tous ces hommes qui paraissoient acharnés à ma perte.

Monsieur *** étoit plus que le frere d'Agathe: il étoit son ami, & le seul qui nous secourût; je ne sçaurois me lasser de lui renouveller les sentiments d'une reconnaissance éternelle, ainsi qu'à mademoiselle de ***, dont je me fais un devoir de publier le nom dans un ouvage que je regarde comme l'histoire de mon cœur & de mes pensées les plus secrettes; on y lira, à côté de mes plaintes & de mes transports d'indignation contre mes ennemis, & mes persécuteurs, ces témoignages éclatants de mon estime, & de ma gratitude pour le petit nombre de personnes sensibles qui ont daigné nous montrer quelqu'intérêt; que ne puissent-ils mériter de passer à la postérité, ces témoignages que j'aurois voulu consacrer par l'énergie du talent! mais je n'écris que d'après mon cœur; je laisse couler mes larmes, & elles tracent mes sentiments.

Agathe, & moi, nous vivions oubliés du monde

entier, plongés dans l'adverſité la plus profonde; mais nous nous aimions, & pour deux ames que l'amour réunit, qu'eſt-ce que l'oubli de toute la nature! Dans cet abyme de douleur, j'avois du-moins la douce ſatisfaction de connaître les hommes & toute leur perfidie; ils n'étoient plus maſqués à mes yeux; je les voyois tels qu'ils ſont en-effet; je l'ai déjà dit: cette connaiſſance eſt réſervée aux infortunés; eux ſeuls ont le droit d'approfondir la nature humaine, & de l'apprécier. La vérité eſt la triſte conſolation du malheureux.

Un inconnu vient me déterrer dans l'eſpece de tombeau où j'étois enſeveli; ſa viſite m'étonne: nous étions accoutumés à n'en recevoir aucune, que celles de mon beau-frere & de mademoiſelle de ***, nos uniques bienfaiteurs; ma ſurpriſe augmente lorſque cet étranger demande à me parler ſans témoins; en vain je lui repréſente que je n'avois rien de caché pour ma femme: il inſiſte, & je me vois enfin forcé d'inviter Agathe à ſe retirer.

J'étois dans une étrange perplexité; je ne ſçavois où devoit tendre ce début ſi myſtérieux. Monſieur, me dit l'inconnu, il eſt inutile de vous découvrir

qui je suis : il ne s'agit que de vous instruire du sujet qui m'amene. Vous êtes, monsieur, le maître de votre sort, & l'on veut enfin vous faire changer de situation, vous rendre heureux.... Agathe seroit heureuse, m'écrié-je ! tout ce que j'aime !... ah ! monsieur, parlez... quel est le mortel généreux qui daigne songer à nous, qui vient me chercher au sein de l'infortune, être mon bienfaiteur, mon créateur, mon pere ? car je n'en ai plus, monsieur, je n'en ai plus ! Oui, ajouté-je, en pleurant amerement, mon pere n'existe plus pour moi : je l'ai perdu ! Non, monsieur, répart avec vivacité l'inconnu, vous ne l'avez point perdu, ce pere tendre : il vit encore pour vous ; il vous aime.... — Il m'aime, monsieur ! je pourrois recouvrer son amour ! il daigneroit pardonner à son malheureux fils une faute, que, sans doute, je n'ai que trop expiée ! — Il fait plus que de vous pardonner ; il vous r'ouvre son sein, vous tend les bras : courez vous y précipiter ; c'est lui, monsieur, qui est ce mortel généreux, ce suprême bienfaiteur qui desire vous donner une nouvelle vie ; c'est lui enfin qui m'envoie ici ; oui, c'est votre pere, le plus sensible des peres

qui veut faire votre bonheur. — Il feroit vrai, que mon pere voudroit me faire renaître, qu'il auroit repris pour moi tous les fentiments de tendreffe!.. ah! monfieur, fouffrez... laiffez-moi refpirer.... Un cœur, depuis tant de temps ferré par la douleur, a peine à s'ouvrir aux tranfports de la joie... ah! qu'Agathe la partage! qu'elle vienne... qu'elle fçache que mon pere la reconnaît pour fa fille, que cet enfant qu'elle porte dans fon fein, va devenir le fien, que toutes fes infortunes finiffent! c'eft trop long-temps lui cacher notre nouvelle fituation... je me reprocherois... que ma femme...

Arrêtez, monfieur, me dit l'inconnu, en me retenant par le bras; un moment! J'ai des conditions à vous propofer. Oui, monfieur votre pere veut bien oublier votre conduite paffée; il vous rend vos biens; il leve l'exhérédation; enfin il vous fait paffer de l'état le plus affreux, à l'état le plus brillant; il fe démet de fa charge en votre faveur. Eh! monfieur, interrompis-je, je ne fuis fenfible qu'au retour de fa tendreffe; c'eft, pour moi le premier de tous les biens; qu'Agathe apprenne donc que mon pere m'aime encore... il l'aimera, monfieur, il l'aimera...

Permettez

Permettez... un instant, reprit l'inconnu, en courant après moi, & me retenant encore, vous ne demandez pas, monsieur, quelles sont les conditions que monsieur votre pere vous impose? — Je suis prêt à tout faire, tout pour recouvrer l'amour paternel; il n'importe à quel prix : je ne sçaurois l'acheter trop cher : mais tous ces délais sont autant de moments de plaisir que je dérobe à ma femme, &.... je ne puis différer davantage à la rappeller à la vie: quelle va être sa joie, lorsqu'elle sçaura.... mon inconnu m'arrêtoit toujours par le bras, & s'opposoit à mon passage. Monsieur, me dit-il, en me regardant attentivement, votre cœur est donc toujours dominé par cette funeste passion qui fait le malheur de votre vie? — Oui, j'adore ma femme plus que jamais. Je poursuis avec quelque trouble: eh! quelles sont ces conditions? parlez. J'apperçois de l'embarras dans le maintien de l'étranger. Il lui échappe un profond soupir, & avec une sorte d'attendrissement: — Que vous êtes à plaindre, monsieur! vous êtes donc fait pour être éternellement la victime du malheur, pour n'avoir point de famille, de pere! pouvez-vous bien me demander quelles sont les conditions... ne les

pressentez-vous point ? ne devez-vous pas concevoir à quel prix monsieur votre pere vous rend son amitié? il ne seroit pas possible même que ce fût autrement. Eh bien ! sçachez que c'est pour la derniere fois qu'il cherche, par les voies de la douceur, à vous faire rentrer dans votre devoir. Apprenez que vous êtes perdu, si je ne puis vous ouvrir les yeux, vous retirer de votre égarement. Il n'exige de vous qu'une seule chose : mais je prévois avec regret bien des difficultés de votre part, c'est, monsieur, de vous séparer d'Agathe, de lui ôter, en un mot, le nom de votre femme ; on ne l'abandonnera point, je vous en donne ma parole ; on aura soin de son enfant : mais qu'elle cesse de porter le nom de votre épouse... — Monsieur... monsieur... vous me voyez confondu, anéanti ... aurois-je pu croire ... à peine ai-je la force de parler ! Mon pere veut donc toujours me haïr, persécuter son trop malheureux fils? ah ! il ne me reste plus qu'à mourir ! c'en est fait ! oui, j'ai perdu mon pere, & pour jamais !

Je m'assieds, en pleurant amerement ; c'étoit le coup de la mort même qui m'avoit frappé ; je m'écriois seulement au milieu des sanglots : qu'Agathe ne soit

plus mon épouse ! que je lui ôte ce nom ! que je la couvre d'opprobre, elle, & mon enfant ! on exigeroit de moi un crime aussi noir, aussi atroce ! Monsieur, reprend l'inconnu, ce n'est que l'amitié qui me lie à monsieur votre pere, qui m'a pu engager à me charger de cette médiation. Je vous ai plaint, je vous ai aimé sans vous connaître, & je vois avec peine votre obstination à rester dans vos premiers sentiments : ils feront votre perte. Je n'ose vous donner aucun conseil : mais songez qu'un pere irrité vous fait parler pour la derniere fois, qu'il a tout pouvoir sur vous, que l'indulgence paternelle a des bornes ; la nature offensée, une fois sortie de son caractere de sensibilité, n'y rentre plus. Jettez, jettez les yeux sur votre déplorable situation ; je vous vois dans le plus profond abaissement, dans le précipice de l'adversité ; quand un mot, un seul mot peut vous en retirer... Vos larmes coulent! elles me pénetrent. Parlez, monsieur, expliquez-vous ; j'attends votre réponse : rompez donc ce silence qui m'afflige ; reprenez vos esprits ; que voulez-vous que je dise à monsieur votre pere ? Que son malheureux fils est toujours le même, m'écrié-je, en me levant avec une sorte de fureur, & m'efforçant

de repousser mes larmes, qu'il lui est toujours dévoué, soumis, qu'il ne redemande uniquement que sa tendresse; qu'il aime, qu'il adore, qu'il idolâtre Agathe plus que jamais... qu'elle mourra avec le nom de mon amante, de mon épouse; rapportez... dites que vous m'avez vu succombant sous le poids de l'indigence & de la douleur... que son fils, que le fils de monsieur de *** est réduit aux plus cruelles extrémités, que le dernier de ses domestiques est sans doute plus heureux, qu'enfin j'expire de misere, de faim; oui, monsieur, ajouté-je, en versant deux ruisseaux de larmes, & retombant sur ma chaise, le dernier des humains est au-dessus de moi. Je serai forcé, le croiriez-vous? & puis-je moi-même le croire? je serai forcé de dépendre de la compassion, de la pitié des hommes, pitié sans doute plus accablante que le comble de la barbarie, de leur devoir mes jours, chaque moment de mon existence, de demander ma vie.... Mais, non; je ne me déshonorerai pas à ce point; je mourrai encore digne de ma famille; je ne vivrai pas au prix de pareilles bassesses; apprenez lui donc que j'attends la mort, qu'elle est mon unique espérance, que bientôt il n'aura plus de fils,

II.e



que j'entraînerai au tombeau avec moi cette femme infortunée, & cet enfant qu'il refuse d'adopter, de reconnaître pour son sang..... C'en est trop, s'écrie Agathe, entrant avec précipitation, & les yeux noyés de larmes! j'ai tout entendu. Je suis prête à tout faire, poursuit-elle, s'adressant à l'inconnu, pour que monsieur de ***, soit heureux; oui, monsieur, qu'on m'ôte la liberté, qu'on prenne ma vie, si ce n'est qu'à ce prix que mon mari peut regagner l'amitié paternelle: mais voudroit-on me ravir jusqu'au nom de son épouse? eh! que deviendra cette malheureuse victime qu'on sacrifie avant qu'elle ait vu le jour? Je puis sans doute m'immoler: mais dois-je oublier que le titre de mere m'arrache à moi-même, que je ne puis disposer du sort, de l'état de mon enfant? Que n'auroit-il pas à me reprocher, un jour, si j'allois le couvrir d'une tache infamante, ne lui donner la naissance que pour le déshonorer, le priver de ses droits, l'exposer enfin à se voir confondu parmi ces infortunés, qui, condamnés par le préjugé, semblent avoir à rougir d'eux-mêmes, quand ils devroient plutôt accuser l'inhu-

Semblent avoir à rougir d'eux-mêmes. On s'applaudit, tous les jours, de ce que l'esprit philosophique a fait des progrès,

manité & l'injuſtice de ceux dont ils tiennent la vie ? On peut me l'ôter cette exiſtence ſi funeſte : mais on ne m'ôtera jamais le nom d'épouſe de monſieur de ***. Cependant je le laiſſe maître de ma deſtinée ; c'eſt lui ſeul qui peut fixer mon état. Il n'a qu'à dire un mot : s'il retracte ſes ſermens, s'il rompt tous ſes nœuds, que mon époux veuille enfin ceſſer de l'être, j'obéirai : nos liens ſont briſés... Oui, continue ma femme, avec autant de fermeté

& nous reſtons cependant garrottés par une multitude de préjugés, qui déshonorent à la fois & notre raiſon & notre ſenſibilité ! nous proſcrivons, en quelque ſorte, avec la même barbarie qui nous inſpiroit, lorſque nous n'étions que de miſérables hordes de ſauvages, nous rejettons de la ſociété les malheureux fruits d'une naiſſance illégitime. Quelle férocité encore dans nos uſages, je dirois dans nos loix ! ne devrions-nous pas plutôt conſoler ces infortunés, de la douleur de ſe voir ſans parents, de ne tenir à rien dans le monde ; ils ſont les vrais fils de l'état ; & nous profeſſons une religion de bienfaiſance, & nous nous diſons des peuples polis. l'Européen civiliſé, devroit donc commencer par être un homme, avant que d'aſpirer au titre de ſage. Quels ſont les cruels que notre haine, que nos loix ont à pourſuivre ? ce ſont ces monſtres d'inhumanité qui abandonnent à l'opprobre un être au-

que de tendreſſe, qu'il décide dès ce moment: & il eſt libre, & la mort de la mere & de l'enfant ne tardera point à le remettre entierement dans ſa premiere indépendance.

Ah! ma divine Agathe, lui dis-je, en me proſternant devant elle, je voudrois être libre en-effet pour goûter le plaiſir de m'enchaîner à toi par de nouveaux nœuds; conſerve, garde toujours ce nom qui nous unit, que j'adore, puiſque tu as aſſez de vertu & d'amour pour être l'épouſe d'un malheureux; oui, tu mourras avec ce nom, & du moins en mourant, en laiſſant l'infortune même pour ſeul héritage à notre enfant, nous ne lui arracherons pas l'unique bien dont il pourra jouir, cet état appuyé de l'autorité de la religion, de ces loix qui feront, un jour, forcées de le reconnaître. Sois donc toujours

---

quel ils ont donné la vie; ils foulent aux pieds le ſaint nom de pere! ils étouffent la voix de la nature! attendez les plus grands crimes de ces infâmes citoyens. Le monſtrueux égoiſme ne contribue pas peu à cet excès de barbarie, ainſi que le luxe, autre fléau qui entraîne toujours la perte des mœurs, & conſéquemment celle des états.

ma poche une pesanteur qui ne me parait pas ordinaire ; j'y porte la main : quel est mon étonnement ! j'en retire une bourse qui renfermoit cinquante louis. Mon premier sentiment fut de reconnaître avec transport, qu'il existoit encore des hommes qui possédoient cet art si peu connu, l'art d'obliger ; je n'eus pas de peine à comprendre de qui je tenois ce service ; eh ! combien je souffris de ne pouvoir faire éclater ma reconnaissance envers un bienfaiteur si généreux & si délicat ! c'est alors que cette reconnaissance est un plaisir délicieux, bien au-dessus de tous les avantages qui peuvent être attachés au bienfait.

Depuis la visite de l'inconnu, Agathe paraissoit plongée dans une profonde rêverie qui redoubloit à chaque instant ; on saisit les moindres mouvements d'un objet qu'on aime ; j'appréhendois toujours qu'elle ne me dérobât quelques chagrins ; je voulois du-moins les partager, puisque je ne pouvois moi seul en supporter tout le poids. Agathe sembloit frappée du même trouble qui l'avoit agitée, lorsqu'elle conçut le dessein de s'ensevelir dans un couvent ; je lui demandois souvent la cause de cette agitation extraordinaire ; elle se rejettoit sur nos malheurs.

Elle me quitte, un jour, ſous prétexte d'aller rendre viſite à mademoiſelle de ***, dont je vous ai déja parlé. Rentré le ſoir, je ſuis étonné de ne point retrouver ma femme. Les allarmes ſont les ſuites cruelles de l'amour ; je me livre à mille inquiétudes ; elle ne parait point ; les moments étoient des ſiecles ; je cede à mon impatience : je vole chez mademoiſelle de ***, pour ſavoir quel ſujet y pouvoit retenir mon épouſe. Quelle eſt ma ſurpriſe, & dans quelle ſtupide douleur je tombe, quand j'apprends qu'on n'a point vu Agathe, & qu'on ne pouvoit m'en donner aucune nouvelle ! Je doute ſi j'exiſte ; les craintes les plus déchirantes viennent s'emparer de mon ame, la partager tour à tour ; tantôt je voyois ma femme dans un azile religieux, déterminée à quitter le monde pour jamais, & m'abandonnant à mes infortunes : tantôt je la croyois enlevée par les ordres de mon pere, plongée dans quelque retraite qu'il me feroit impoſſible de découvrir & de pénétrer ; quelquefois même, j'ouvre ici mon cœur, & ſes développemens ſont à ma honte, je fais voir l'homme dans toutes ſes faibleſſes, dans ſes injuſtices, il y avoit des inſtants rapides, où les ſoup-

çons, la défiance, la jalousie trouvoit quelque accès dans mon ame, ou enfin ma femme, cette femme si digne de mon amour, de mon estime, de tous mes respects, dont la tendresse, & la vertu étoient irréprochables, n'étoit plus à mes regards qu'une femme ordinaire, qui, impatiente de mes malheurs, me laissoit à moi seul, qu'une infidelle qui commençoit à se dégoûter de moi, & à en aimer un autre... Agathe en aimer un autre ! quelle image pour un cœur aussi sensible, aussi tendre que le mien !.. n'étoit-ce pas cet inconnu... en-effet il a paru s'attendrir à sa présence.... s'il étoit vrai, j'irois lui arracher le cœur... mais où m'égaré-je ? où trouver ce perfide... je ne vois point Agathe !

Voilà sur quels différents tableaux mes yeux se rejettoient successivement ; la confusion, l'incertitude, l'incertitude si cruelle prenoient la place de ces horribles images, & je n'en souffrois pas moins. Je cours chez monsieur ***, qui n'avoit point vu sa sœur ; Tout ne sert qu'à m'accabler. Il n'y avoit plus aucun doute à nourrir sur mon nouveau revers, & celui-ci étoit assez grand pour remplir seul mon ame, & me faire oublier les autres.

Revenu chez moi, on me remet un billet à

ma main tremble : je l'ouvre avec précipitation j'en ai bien plus à le lire, lorſque je reconnais le caractere de ma femme : » je n'ai point » voulu vous faire part de mon deſſein, dans la » crainte que vous ne l'euſſiez déſapprouvé ; ce » myſtere, dans quelques jours, vous ſera éclairci ; » n'ayez aucune inquiétude ſur moi : je ne ſonge » qu'à vous. Croyez que je vous aimerai, en quel- » ques lieux que je ſois, & j'imagine qu'il n'eſt pas » beſoin de vous raſſurer par des ferments. Bientôt » vous recevrez de mes nouvelles, & vous ſaurez » où je ſuis. Soyez perſuadé que je n'ai d'autre » but que de vous rendre heureux. Adieu, con- » ſervez moi toujours votre amour : c'eſt tout pour » votre malheureuſe femme ; pour moi, je vous » aime plus que jamais ; je vous embraſſe.

VOTRE FIDELLE ÉPOUSE.

Ce billet, loin de diſſiper mes inquiétudes, ſembloit devoir les augmenter ; il eſt vrai qu'il m'apprenoit que ma femme n'avoit eſſuyé aucun événement funeſte, que même elle n'avoit rien à craindre, qu'elle m'aimoit encore : mais je ne la voyois pas, j'ignorois quel étoit ſon projet, & pourquoi elle s'obſtinoit à me le cacher ; d'ailleurs où s'étoit-elle re-

tirée ? l'absence d'Agathe suffisoit seule pour me désoler. Plusieurs jours s'écoulent, & je ne reçois point de ses nouvelles ! quelles nuits ! quel sommeil ! ou plûtôt quelles veilles désespérantes !

Un soir, comme je rentrois, j'apperçois près de l'endroit où je demeurois, une lueur épouvantable ; à

Une lueur épouvantable. On veut sans doute parler ici de l'incendie qui consuma plusieurs maisons situées sur le Pont au Change : entre autres victimes de ce désastre, on regretta beaucoup trois jeunes filles qui périrent, en quelque sorte, à la vue du public, sans qu'on pût les secourir : on les avoit enfermées dans leur chambre, & il y avoit des barreaux de fer à leurs fenêtres : ne pouvant donc se sauver, elles tomberent au milieu des flâmes, en poussant des cris lamentables. Une de ces jeunes personnes étoit effectivement sur le point de se marier. Son prétendu voulant lui porter du secours, fut aussi la proye du feu : on trouva les cœurs des deux amants, que ce fléau n'avoit point dévorés : cette espèce de phénomène donna lieu à ces vers :

» Du feu qui détruit tout, les rapides fureurs,
» De deux jeunes Amants ont respecté les cœurs ;
» La cause du prodige aisément se devine :
» N'en soyons point surpris : le Dieu qui fait aimer,
» Les embrâsoit de sa flâmme divine ;
» Et celle-là brûle, sans consumer.

mesure que j'approchois, elle s'étendoit davantage; de longs tourbillons de fumée s'élevoient vers le ciel; je précipite mes pas; j'accours: je vois une maison en feu; j'entends des cris effrayants; la terreur me saisit; bientôt la pitié lui succede. Eh! qui peut être plus sensible qu'un malheureux? j'appelle du monde; moi-même je me hâte de porter des secours; je m'élance à travers les flammes: quelles effrayantes images! une maison réduite en charbons, deux autres presque consumées, d'où s'échappoient des torrents de feu, des hurlements qui paraissoient être les derniers accents de misérables à demi-brûlés: mais le spectacle qui m'a le plus frappé, & qui est encore présent à mes yeux, c'étoit un jeune-homme la proie de cet horrible fléau; il vouloit aller vers une fille charmante, évanouie, & s'écrioit: au secours! sauvez-la, sauvez-la! (il étoit plus aisé de le dérober à la fureur de l'embrâsement) non, ne vous occupez point de moi, laissez moi périr: voilà celle qu'il faut conserver; au nom de Dieu, empressez-vous de la secourir! les soins, les efforts sont inutiles: le jeune-homme que le feu gagnoit, a le courage de courir à cette infortunée; il se précipite sur elle, l'emporte dans son sein, s'attache avec

ſon précieux fardeau, à des poutres enflammées qui lui échappent ; je le vois tomber dans ce gouffre dévorant ; je l'entends pouſſer un cri : ce cri lamentable retentit encore dans mon ame ! on m'apprend qu'il étoit ſur le point d'épouſer cette jeune fille, après avoir combattu une infinité d'obſtacles de la part de ſes parents. Comment n'aurois-je pas eu l'ame déchirée ? qu'en ce moment j'éprouvai bien que la compaſſion n'eſt qu'un retour ſur nous-mêmes ! mes premiers mouvements me porterent à me dire : ah ! ſi j'étois à la place de cet infortuné, que cette miſérable victime des flammes fût Agathe que je vouluſſe leur arracher ! Encore une fois, je ne me laſſerai pas de le répéter : il n'y a abſolument que les malheureux qui puiſſent connaître toute l'étendue de la ſenſibilité ; on n'eſt frappé réellement que d'un péril où l'on craint de tomber, ou que l'on a eſſuyé.

Ce ſpectacle m'avoit ſaiſi au point, que j'eus de la peine à regagner ma demeure ; jamais mon cœur ne s'étoit plus rempli de mon épouſe ; j'entre ; on me donne une lettre ; c'étoit d'Agathe. Je lis : » Par les » maux que me fait ſouffrir l'abſence, je ne ſens que » trop toute la violence des vôtres : mais j'ai voulu, » à quelque prix que ce fût, vous rendre votre bon-

» heur,

» heur, & je me flatte que je réussirai. Il est donc » temps de vous apprendre un projet qui est déja » à la moitié de son exécution. J'ai vu, enfin, mon- » sieur votre pere, & madame votre mere; je suis » au milieu de votre famille : ils ignorent qui je » suis, & j'espere faire rentrer dans leurs cœurs, » cette tendresse dont vous avez sujet de regretter » la perte. Je vous envoie, dans cette lettre, une » adresse sûre, où vous pourrez me faire tenir les » vôtres; écrivez moi souvent, car vous ne sauriez » m'écrire assez. Votre amour est-il toujours le même? » & votre cœur n'a-t-il point changé? pour moi, je » vous aime toujours davantage. Que je serois heu- » reuse si vous pouviez me devoir votre bonheur! » je tremble à tout moment d'être reconnue avant » l'instant favorable où je dois me découvrir; es- » pérez : nous avons épuisé le malheur : il faut que » la fortune se lasse de nous persécuter. Adieu, » adieu. Quand nous reverrons nous! je crois que je » mourrai de joie, si je me vois votre épouse, du » consentement de votre famille! adieu, encore une » fois; aimez-moi toujours : je crois le mériter par » mes sentiments; j'attends de vos nouvelles; je vous » embrasse. VOTRE FIDELLE FEMME.

Cette lettre me fit passer de l'excès de la douleur à celui de la joie. Je ne pouvois admirer assez quels moyens l'amour avoit suggérés à ma femme pour me réconcilier avec mes parents : mais quand je n'étois plus tourmenté par les soupçons, je ressentois la crainte ; je ne pouvois, sans frémir, m'arrêter sur cette idée : Agathe auprès de mon pere, exposée à chaque instant à être découverte, & à se voir la victime du courroux d'une famille entiere ! quelle image, pour un époux aussi tendre que je l'étois ! mes chagrins n'avoient donc fait que changer d'objet.

J'écrivois souvent à mon épouse. Comment supporter son absence, moi qui ne pouvois vivre un moment séparé d'elle, qui n'en aurois pu soutenir la pensée ! Il n'y avoit donc que l'usage des lettres qui adoucît ma triste situation : j'y faisois passer tous mes transports, mon ame même ; Agathe me faisoit part de ses tentatives auprès de mon pere, pour le fléchir en ma faveur, & me ramener dans ce cœur qui avoit tant de peine à se r'ouvrir aux sentiments de la nature.

Je vais présentement ne vous montrer que cette femme si digne d'être adorée, & vous entretenir d'elle

seule : ce sera, en quelque sorte, ici son histoire, plus que la mienne, si nos intérêts peuvent être partagés.

Depuis la visite de cet inconnu, Agathe, je crois vous l'avoir dit, m'avoit paru plus livrée à ses réflexions ; sa mélancolie s'étoit encore augmentée : cette obstination de ma famille à ne pas la reconnaître pour mon épouse, lui avoit porté un coup mortel ; (je parle d'après elle) elle s'efforçoit de me cacher ce supplice secret. Ses premiers mouvements furent de céder à l'excès de sa douleur, & de s'en laisser accabler au point de ne desirer que sa fin : elle se ressouvient qu'elle va être mere, que sa mort seroit suivie nécessairement de deux autres morts ; elle rappelle, si je puis le dire, à son secours, tout le genie de l'amour, car il n'y a point de passion plus féconde en moyens : elle a été, de tout temps, la source des actions les plus courageuses & les plus éclatantes. Après bien des projets différents qu'elle ne tarde pas à rejetter, Agathe s'arrête au dessein d'aller elle-même tomber aux genoux de mon pere : elle ne s'occupe donc plus que de l'exécution ; convaincue que je m'y opposerois, elle prend un soin extrême de me le cacher. Elle profite enfin, pour partir, de l'occa-

ſion que lui offroit une dame de ſa connaiſſance qui retournoit dans une petite ville de ***, à quelques lieues de ***. Elle m'a avoué qu'au moment de me quitter, elle avoit été vingt fois ſur le point de ſe trahir, que même, éloignée à quelque diſtance de Paris, elle s'étoit ſenti un déſir violent de revenir ſur ſes pas; elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée de me laiſſer ſeul à mes chagrins. L'objet de ſon voyage, qui étoit de les terminer, lui rendoit la fermeté néceſſaire; d'abord elle ne ſongeoit qu'à la ſimple démarche d'aller trouver ma famille, & de ſe déclarer ouvertement pour mon épouſe; la dame qui l'accompagnoit, déſapprouva fort ce moyen, lui en expoſa les inconvénients, & peut-être les ſuites fâcheuſes qui en pourroient réſulter; il falloit donc mettre en œuvre des reſſorts plus adroits, & ménager davantage une entrevue auſſi importante, & dont notre ſort dépendoit. Cette dame qui aimoit à obliger, eut la bonté de ſe charger de tout: elle connaiſſoit aſſez mon pere pour avoir un accès facile dans notre maiſon; elle conduiſit Agathe à ***, & elles allerent deſcendre dans une hôtellerie.

Ma femme ſe jetta, pour ainſi dire, dans les bras de ſa bienfaitrice, réſolue de ſuivre aveuglement

tout ce qu'elle lui dicteroit. La dame s'empresse de rendre plusieurs visites à mes parents ; il se trouva, dirai-je, par un hasard favorable, que ma mere avoit besoin d'une femme-de-chambre. Notre amie conçoit aussi-tôt une idée, qui, malgré sa singularité, lui sourit ; elle n'hésite pas même à l'embrasser : elle propose avec vivacité à mon épouse, de saisir cette occasion, c'est-à-dire, de remplacer la femme-de-chambre : Agathe qui n'écoutoit que son amour, & qui n'envisageoit que moi, accepte la proposition avec toute l'impatience que lui donnoit la certitude qu'elle me rendroit heureux. Hélas ! que n'eût point tenté, que n'eut point fait cette femme divine pour hâter d'un seul instant l'époque de mon bonheur !

Voilà donc tout ce que j'aimois, tout ce que j'idolâtrois, cet objet qui sans doute méritoit d'être élevé au premier rang, mon épouse enfin, domestique chez mon pere, & confondue avec les derniers de sa maison. La dame avoit eu la précaution d'annoncer qu'elle étoit une jeune personne de famille, que son mari avoit laissée enceinte, qu'il étoit mort sans bien, & que sa veuve réduite par cette perte, à une extrême indigence, se trouvoit dans la triste nécessité de servir.

De quel effort n'eſt pas capable l'amour ! il falloit que je fuſſe aimé autant que je l'étois, pour ſe maîtriſer à ce point. Agathe pour la premiere fois approchant ma famille, ſut commander à ſa douleur; ſes yeux cependant étoient couverts de larmes, & elle ne pouvoit regarder mon pere & ma mere qu'avec une appréhenſion continuelle de ſuccomber à ſon émotion.

Marianne (c'étoit le nom qu'elle avoit pris dans ſon nouvel état) cherchoit à ſe diſtinguer des autres domeſtiques, par ſon zèle & ſes attentions ; ma famille en répétoit inceſſamment l'éloge ; elle ſe faiſoit même aimer de ſes camarades, quoiqu'elle en fût toujours ſéparée, & qu'elle conſervât avec eux une eſpece de fierté qui ſembloit rendre encore ſa beauté plus intéreſſante.

Mon pere s'apperçoit, un jour, que ſes yeux étoient mouillés de pleurs : il en eſt touché. Marianne, lui dit-il, je m'apperçois, depuis quelque temps, que vous êtes enſevelie dans une profonde triſteſſe : quelle en peut être la cauſe ? vous voyez qu'on a pour vous des égards qu'on ne témoigne pas aux autres domeſtiques ; ma femme, & moi, nous ſommes trop contents de votre ſervice, pour

ne pas vous faire oublier la malheureuse situation où vous êtes réduite ; je vous le redis, Marianne : vous êtes la seule de votre condition, pour qui j'aye éprouvé un intérêt si tendre ; & vous devez bannir la tristesse, puisque nous aurons soin de votre fortune ; nous vous récompenserons. — Ah ! monsieur, que vous me connaissez peu, quand vous me parlez de fortune & de récompense ! je suis trop payée de mon service, s'il peut vous être agréable. Croyez, monsieur, qu'il n'y a que le penchant qui puisse me porter à remplir mes devoirs ; oui, il n'y a que le penchant ; mon cœur vous est entierement dévoué, ainsi qu'à madame ; eh ! que ne pouvez-vous tous deux lire au fond de mon ame ! vous sauriez... vous sauriez combien je vous suis attachée ! De grace, monsieur, ne me regardez point comme une domestique ; je ne suis point faite pour porter ce nom ; je n'en ai point les sentiments... j'étois née, hélas ! pour jouir d'un sort moins humiliant !

Agathe laissoit échapper de profonds soupirs ; son cœur serré par la douleur, la contraignoit de s'arrêter ; ses paroles étoient entrecoupées ; ses larmes dont sa beauté empruntoit un nouvel éclat, & ses graces

un nouvel intérêt, couloient en abondance; mon pere l'envisageoit attentivement, & plus ses yeux se fixoient sur elle, plus il sentoit redoubler cette émotion qui l'agitoit, & qu'il n'attribuoit qu'à la seule pitié. Non, Marianne, reprend-t-il avec attendrissement, non, nous ne vous regarderons jamais comme une domestique; vous êtes une infortunée bien digne de notre compassion, de nos égards; encore une fois, comptez sur nous. Le malheur seul suffiroit pour vous rendre chere à nos yeux. J'oublie que je suis votre maître, Marianne: je veux vous servir de pere. De pere, interrompt Agathe soupirant, & regardant monsieur de *** avec cette tendresse si expressive, qui rend en traits de feu le sentiment! quoi! monsieur, il est bien vrai, vous daigneriez être mon pere! l'infortunée Marianne, une femme-de-chambre... seroit votre fille!... Monsieur... que ne puis-je mériter ce nom, le porter... conservez-moi toujours des bontés si précieuses! ah! je les préfere... à toutes les récompenses du monde! voilà ma fortune... mais non, je me rends trop justice. Pardonnez si je m'égare... monsieur... je ne suis qu'une malheureuse femme faite pour servir, pour mourir dans l'infortune.

dans l'opprobre & l'ignominie ! oui, je donnerois tout mon ſang, ma vie, pour être regardée de vous comme votre fille.

A chaque mot que diſoit Agathe, c'étoient autant de gémiſſements, de larmes, de ſanglots, ſon cœur brûloit d'éclater & de tout dévoiler; elle n'avoit jamais reſſenti un pareil trouble; celui de mon pere égaloit preſque le ſien, & ſon attendriſſement augmentoit avec l'intérêt que lui inſpiroient les moindres expreſſions de ma femme.

Ma mere les ſurprend dans cette converſation. Madame, lui dit mon pere, je ne ſais ſi nous avons tous deux les mêmes ſentiments : mais ce que me fait éprouver Marianne, m'étonne; elle mérite en-vérité que nous la diſtinguions des perſonnes de ſon état; elle ne penſe ni n'agit en domeſtique; je viens d'avoir avec elle un entretien qui me la fait eſtimer encore davantage. Je ſuis charmée, répond ma mere, que vous penſiez comme moi. Marianne paſſera le reſte de ſes jours avec nous, ſi notre ſervice lui convient. Votre ſervice, madame, interrompt Agathe, d'une voix tremblante ! — Oui, Marianne, ſoyez moins affligée : nous adoucirons l'amertume de votre ſort, au-

tant qu'il ſera en notre pouvoir. Peut-être (ſe tournant vers mon pere) nous conſolera-t-elle à ſon tour de nos malheurs, car, Marianne, dans notre ſituation, qui ſans doute excite votre envie, nous avons auſſi nos chagrins, ſoyez en perſuadée, & nous pouvons être encore plus à plaindre que vous... Vous, à plaindre, madame, interrompt vivement Agathe ! eh !... quelles ſeroient donc vos diſgraces, quand il vous ſeroit facile... d'un mot...

Monſieur ***, & mademoiſelle ſa fille qui vinrent à entrer, empêcherent qu'Agathe n'achevât. Tout alloit ſe découvrir, ſans cette viſite imprévue ; ma femme remit cet éclairciſſement à une autre occaſion où elle ſe trouveroit ſeule avec mon pere ; elle vouloit le prévenir, avant que ma mere fût inſtruite, tant elle appréhendoit de rencontrer des obſtacles !

La tendreſſe de mes parents pour Marianne redoubloit de jour en jour. L'un & l'autre ſe faiſoient réciproquement obſerver ſon exactitude à remplir ſes devoirs ; tout retentiſſoit dans la maiſon de ſes louanges : mais ces ſuccès ne ſatisfaiſoient point mon épouſe ; elle n'aſpiroit qu'à découvrir ce grand ſecret qui ſembloit l'accabler, & à ſaiſir le moment favorable où elle pourroit ſe déclarer à

monſieur de *** C'étoit-là ſon unique objet, m'écrivoit-elle : il l'occupoit entierement; elle ſentoit trop quels moments affreux je paſſois, éloigné de ſa vue, & un ſeul de ces inſtants lui paraiſſoit une année de douleurs. Vingt fois, elle étoit allée, le matin, dans le cabinet de mon pere, déterminée à ſe faire connaître, & vingt fois, la crainte de ne pas réuſſir dans la ſeule choſe qu'elle ſavoit trop pouvoir aſſurer notre bonheur, l'avoit retenue, & empêchée de parler : une confuſion de penſées différentes l'accabloit ; elle rejettoit un moment après, le projet qu'elle avoit embraſſé avec avidité; elle en imaginoit pluſieurs, & elle finiſſoit par n'en adopter aucun.

Un jour qu'Agathe ſe livroit à ſa profonde douleur, & qu'elle pleuroit avec d'autant plus d'amertume qu'elle ſe croyoit ſans témoins, mon pere vient la ſurprendre : — Eh quoi ! toujours des larmes, Marianne ! avez-vous déja oublié ce que nous vous avons promis ? êtes-vous inquiete ſur l'avenir ? nous aurons ſoin de vous, & de votre enfant : — Ah ! monſieur, que cette innocente créature... ſoit protégée, aimée de vous ! & repouſſez, haïſſez la mere, ôtez-lui, ſi vous voulez, la vie ; mais qu'à ce

prix, cet enfant infortuné attache vos bontés, votre tendresse ! qu'il puisse vous faire oublier quelle fut sa mere, ou plutôt... ah ! monsieur, il sera malheureux, il souffrira, il mourra avec moi; c'est le destin qui nous attend l'un & l'autre; il suffit qu'il soit de mon sang, pour qu'il soit une victime de l'infortune. Marianne, que voulez-vous dire, interrompt monsieur de *** ? & pourquoi vous rappeller incessamment vos malheurs ? quand le présent seul devroit être sous vos yeux, vous les détournez toujours sur un passé qui vous afflige. Marianne, il faut ployer sous le joug des événements; je vous donne un conseil que, moi-même, j'ai suivi. Parlez donc : que faut-il faire pour vous rendre la tranquilité ? — Eh ! monsieur, puis-je être tranquile.... lorsque d'autres qui me sont chers... qui me sont chers sans doute plus que moi même, ont éprouvé le comble des disgraces, lorsqu'un époux... — Votre époux ! vos larmes lui rendront-elles la vie ? Ah ! s'écrie Agathe toute en pleurs, peut-être sa mort me toucheroit-elle moins... monsieur... vous êtes mon unique appui, mon protecteur : pardonnez-moi, si je vous ai fait un mystere... mon époux est vivant; il respire... pour être accablé des plus grands revers,

pour être enseveli dans une misere horrible, humiliante.... prêt à chaque instant à succomber, à mourir... condamnerez-vous mes larmes, & puis-je assez en répandre ? — Votre époux est vivant ! &... qui peut vous avoir obligée à dire qu'il étoit mort ? qu'il vienne ici ! qu'il paraisse ! il est sûr de trouver en moi un cœur sensible à ses infortunes ; nous saurons les réparer. Sans doute, Marianne, il pense comme vous ? il a votre cœur, vos sentiments ? nous l'aimerons. Vous l'aimerez, reprend vivement Agathe, en regardant monsieur de ***, avec des yeux qui auroient porté l'attendrissement au fond des ames les plus dénaturées ! vous l'aimerez ! non, monsieur, non... vous ne l'aimerez point; vous le haïrez ! vous le repousserez ! & c'est-là le comble de sa misere ! voila les coups dont il expirera à vos pieds ! c'est-là ce qui, jusqu'à présent, m'a fait vous dire qu'il étoit mort... hélas ! s'il n'étoit plus, il seroit moins à plaindre ! — Je le haïrois ! eh ! pourquoi le haïrois-je, moi qui suis l'ami de tous les infortunés, qui voudrois en être le consolateur, le bienfaiteur ?... Est-ce à vous, Marianne, à douter de ma sensibilité ? — Je n'en doute point, monsieur : mais... je crain-

drois... oui, ce malheureux vous paraitroit indigne de votre compaſſion : il a des torts à ſe reprocher, des fautes... il eſt coupable... c'eſt... c'eſt un fils enfin qui a contracté un engagement ſans l'aveu de ſa famille... vous vous troublez, monſieur!... je n'avois que trop prévu ce trouble... ce réfroidiſſement... je ſais qu'en vous mettant cette image ſous les yeux, je vous rappelle... mon mari vous retrace... — Ah! Marianne, Marianne je vous entends! gardez-vous... ne me parlez jamais de ce fils qui s'eſt attiré mon indignation; il la mérite... que ne puis-je l'oublier! — L'oublier, monſieur! — Sais-tu tu tous les chagrins qu'il m'a cauſés? les connais-tu? & tu parles de tes peines! — Oui, ſes malheurs ſont parvenus juſqu'à moi; & où pourroient-ils être ignorés? quels cœurs ne les partagent? de quels yeux n'a-t-il pas fait couler des larmes? c'eſt l'amour, c'eſt cette funeſte paſſion qui eſt la ſource de toutes ſes diſgraces. N'auriez-vous donc jamais aimé, vous qui avez une ame ſi ſenſible, ſi compatiſſante, vous qui m'avez plainte, qui cherchez à me conſoler, à me rendre heureuſe, quoique je ſois à peine connue de vous?.. Faut-il, monſieur, vous faire un aveu ſincere? Vous demandez ſi je connais monſieur votre



fils? eh !. . . qui le connait mieux que moi? Apprenez donc qu'il honore de son amitié mon époux ; les malheureux sont faits pour se chercher, pour s'unir par la liaison la plus intime ; ce sont des especes de parents qui aiment à se rapprocher. . . .
— Marianne. . . tu connais ce fils si coupable ? . . . & . . . il traîne une malheureuse destinée ? — Plongé dans la douleur, dans la douleur la plus vive, il vous respecte, il vous chérit encore, au moment qu'il va perdre la vie. — Que dis-tu ?. . . — Oui, accablé de tous les malheurs, expirant dans les horreurs de l'indigence, il ne sent, il ne regrette que la perte de votre tendresse ; c'est la seule disgrace avec laquelle il ne se familiarise point. Elle est toujours nouvelle, toujours sensible pour son ame que la continuation & l'habitude du malheur devroient avoir endurcie.
» Mon pere, (disoit-il encore, quelques jours » avant que je partisse pour cette province,) peut » redoubler contre moi ses persécutions : il me sera » toujours cher. Hélas ! que ne puis-je m'aller jetter » à ses pieds, les embrasser, les arroser de mes » pleurs ! s'il voyoit l'état où je suis réduit ! s'il me » voyoit prêt à manquer de ces secours dont n'ont » pas besoin les derniers des hommes, pourroit-il

« être inacceſſible du-moins à la pitié ? me le re-
» fuſeroit-il ce ſentiment que l'on accorde même
» aux animaux qui ſouffrent ? auroit-il enfin la du-
» reté de ne me point pardonner une faute que j'ai
» expiée, ſi en effet je ſuis coupable, par le comble
» de toutes les peines ? Il eſt un terme preſcrit à
» la rigueur des loix : elles ſe déſarment en faveur
» des plus grands criminels, & mon pere m'acca-
» blera toujours de ſon reſſentiment, me pourſuivra
» toujours ! N'eſt-il point ſatisfait ? il m'a dés-
» hérité ; il m'a ôté ma charge ; je ſuis déshonoré ;
» j'ai perdu l'amitié paternelle : que manque-t-il
» à mes revers ? la mort ; je la ſens qui s'ap-
» proche, & aſſurément c'eſt mon unique conſo-
» lation Je mourrai donc ſans avoir vu mon pere,
» ſans avoir embraſſé ſes genoux, ſans qu'il m'ait
» pardonné, ſans qu'il ait reçu les derniers ſou-
» pirs de cette vie que je lui dois, & que je vou-
» drois lui ſacrifier ! .... » Que vois-je, monſieur ?
— Des larmes, Marianne, des larmes .... on
ne réſiſte point à la nature... il faut cependant les
repouſſer : — Ah ! laiſſez les couler ces pleurs, mon-
ſieur ! laiſſez-moi jouir d'un ſpectacle ſi doux ! Mon-
ſieur de ***, auroit enfin les entrailles de pere !
il

il s'attendriroit sur le sort de son malheureux fils !... monsieur... ouvrez-lui vos bras : il est impatient de s'y précipiter... vos pleurs redoublent ! vous l'aimez donc encore ! — Si je l'aime, Marianne !... — Vous pourrez lui pardonner, lui rendre votre cœur ! dois-je espérer... Ah ! Marianne, s'écrie mon pere, de quels traits vous venez de me frapper ! oui, je consens... je ne puis m'y refuser... je suis prêt à pardonner à ce fils si criminel ; mais je lui impose une loi : qu'il renonce à son indigne passion ! qu'il ne s'obstine pas à demeurer lié par les nœuds d'un mariage que j'ai désavoué ! qu'une comédienne, qu'Agathe enfin cesse d'être sa femme... qu'avez-vous, Marianne ? vous trouveriez-vous mal ? Ce n'est rien, monsieur, (reprend mon épouse, en rappellant sa fermeté, & recueillant toutes les forces de son ame, qui sembloit l'avoir abandonnée, à ce mot de comédienne) excusez mon trouble, mais... monsieur... connaissez-vous bien cette Agathe qui n'est que l'objet de vos mépris, de votre haine ? l'avez vous jamais vue ? sçavez-vous qui elle est, quels sont ses sentiments, ses malheurs enfin ?... — Non, je ne l'ai jamais vue, &... je ne veux jamais la voir ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est fille de

comédien, qu'elle même a été comédienne, qu'en un mot une telle alliance ne peut qu'être déshonnorante pour notre famille.

Chaque expreſſion, qui échappoit à monſieur de ***, portoit la déſolation dans le ſein de ma femme; elle mouroit; elle renaiſſoit; ſes pleurs qu'elle s'obſtinoit à retenir, rentroient juſqu'au fond de ſon cœur; à chaque minute, elle étoit ſur le point de tomber aux pieds de monſieur de ***, & d'y expirer.

Quoi! dit-elle du ton même de la tendreſſe & de la douleur réunies enſemble, vous ne voulez jamais voir cette malheureuſe Agathe! vous lui refuſerez toujours le nom de votre fille! Ah! monſieur, j'oſe le croire: ſi elle vous étoit connue, vous prendriez d'autres ſentiments, oui, vous ceſſeriez d'être inflexible, & j'ajouterai, prévenu à ſon égard. Il eſt vrai... il eſt vrai qu'elle eſt fille de comédien, qu'elle a été comédienne... & voilà donc tous ſes crimes; car elle n'en a point commis d'autres à vos yeux! Je ne vous dirai pas qu'un eſprit tel que le vôtre, devroit être dégagé de ces préjugés abſurdes & cruels, qui ne ſont faits que pour les ames vulgaires, que la vertu eſt en-effet le ſeul

titre, le ſeul rang honorable, qu'il n'y a point d'état aviliſſant, dès qu'on y conſerve les ſentiments d'honneur, de probité, la ſageſſe des mœurs, la régularité de la conduite.... Ignorez-vous, monſieur, que la famille d'Agathe eſt peut-être auſſi diſtinguée que la vôtre, que c'eſt le malheur ſeul, qui a pu forcer ſon pere à monter ſur le théâtre?.. Vous n'avez jamais connu le malheur; vous n'avez jamais ſenti à quelles extrêmités il peut nous réduire; il y a bien peu d'infortunés qui ne méritent d'être plaints... Ah! monſieur, puiſſiez-vous toujours la méconnaître cette néceſſité cruelle qui maitriſe ſouvent juſqu'à nos vertus! c'eſt cependant l'unique cauſe de l'humiliation où le pere d'Agathe, & Agathe elle-même ont été obligés de deſcendre. Oui, elle a eſſuyé le malheur d'être comédienne, & elle ne prétend pas le cacher; mais a-t-elle pris avec ce nom, cette baſſeſſe de mœurs qui ſeule eſt capable de jetter de l'aviliſſement ſur cet état, & a-t-on quelque reproche à lui faire pour ce qui lui eſt perſonnel? la calomnie même a été forcée de la reſpecter. Cette vertu qu'elle a fait éclater pour expier en quelque ſorte ſa profeſſion, cette vertu plus que quelques faibles agréments qu'elle a reçus

de la nature, a pu inſpirer à monſieur votre fils, un amour qui les rend aujourd'hui tous deux coupables, tous deux infortunés. S'ils ont commis une faute, hélas ! ils ne ſont que trop punis. On auroit tort de vous le diſſimuler : Agathe, dès le moment qu'elle connut monſieur votre fils, ne l'aima pas moins qu'elle en fut aimée ; elle auroit dû, je l'avoue, avoir plus de force que lui, réſiſter à un penchant qui lui ſeroit, un jour, ſi funeſte ; mais, monſieur, pourriez-vous l'ignorer ? l'amour a d'autres yeux que la raiſon, ou plutôt il n'en a point ; il s'aveugle ; il ne voit aucun obſtacle ; l'avenir lui ſourit toujours ; ſi Agathe eſt blamable, c'eſt donc pour avoir été trop ſenſible. Vous devez ſavoir cependant qu'elle a fait plus ſans doute que ſa tendreſſe & la nature ne le lui permettoient : elle a voulu ſe ſéparer à jamais de monſieur votre fils, s'arracher à ſon amour, s'enſevelir dans une retraite : le ciel qui la réſervoit à des épreuves plus cruelles, s'eſt oppoſé à ce parti : il a voulu qu'elle revît monſieur votre fils, qu'ils s'aimaſſent encore davantage... Malheureuſe paſſion, qui amene toujours l'aveuglement, l'erreur, l'oubli de ſes devoirs, la néceſſité de courir à ſa perte ! Enfin Agathe facile à ſe laiſſer tromper, puiſqu'elle même



cherchoit à s'abuser, a consenti à devenir l'épouse d'un amant !.. il avoit plus d'empire qu'elle même sur son ame ; elle a cru, ainsi que lui, que votre silence n'étoit qu'un aveu tacite, un secret consentement ; ils ont cédé à ce funeste amour ; ils ont été liés par des nœuds dont Dieu est le témoin & le garant, & qu'il n'y a que lui seul qui puisse rompre ; & cependant vous voulez les briser ces liens sacrés ! ils paraissent même rompus aux yeux des hommes ! & peuvent-ils le paraître, quand la justice, l'humanité crient au fond de tous les cœurs, réclament leurs droits, prennent la défense de ce mariage qu'on veut couvrir d'opprobre & d'infamie ? J'ose prendre la liberté de vous interroger, m'ouvrir votre cœur : êtes-vous bien persuadé, bien convaincu, que selon l'équité, la nature, la vérité, cette union soit condamnable, que ces liens puissent jamais se dénouer ? Ah ! vous aimez trop la justice, vous nous avez donné trop d'exemples de cet esprit d'intégrité qui vous anime, pour qu'à ce point vous vous en imposiez à vous-même. Je pénétre vos raisons : ce nom de comédienne, une fille sans fortune, voilà ce qui vous fait hautement vous armer contre un engagement, qu'au fond

de votre ame, vous êtes forcé d'approuver. Hélas! monſieur, voyez, connaiſſez cette Agathe : elle n'eſt plus comédienne; ſi c'eſt une flétriſſure, elle ne l'a que trop effacée par une conduite ſoutenue; elle eſt l'épouſe de votre fils, elle eſt votre fille, elle va bientôt mettre au jour un enfant... un enfant qui eſt de votre ſang; elle n'a aucun bien que ſes vertus, ſes malheurs, ſon amour pour ſon mari, ſon reſpect, ſa tendreſſe, ſa ſoumiſſion pour le pere de cet époux qui lui eſt ſi cher; elle vous aime enfin, & brûle de venir avec monſieur votre fils ſe précipiter à vos pieds...., monſieur, ſerez vous aſſez barbare pour la rejetter de votre ſein ? Elle ne demande qu'à mourir avec le nom de votre fille; ôtez-lui la vie, elle y conſent, oui, elle y conſent : mais qu'au prix de ſa mort, elle rachete le déshonneur qui va couvrir le fruit malheureux de ſon amour! que cette innocente créature, qui vous appartiendra, puiſſe porter votre nom! Soyez en aſſûré, monſieur : Agathe ne vous demande plus rien pour elle; elle ne voudroit exciter votre compaſſion, je ne dirai pas votre tendreſſe, que pour ce miſérable enfant à qui la vie ſera un fardeau, un ſupplice éternel... eh! le ſouffrirez-vous? punirez-vous votre fils, & une malheu-

reuſe femme juſques dans cette troiſieme victime? Eh bien ! Agathe ... va paraître à vos yeux : il faudra lui arracher la vie , avant qu'elle la donne à cet être infortuné qui ne verroit le jour que pour le déteſter ; vous immolerez des mêmes coups & l'enfant & la mere ; vous conſommerez votre ouvrage ; juſqu'au bout vous ceſſerez d'être pere... Vous ne me répondez point?.. la ſource de vos pleurs vient de ſe r'ouvrir ! je lis dans vos yeux l'attendriſſement. .. vous voulez pardonner à votre fils: vous ſentez-vous capable d'accorder le même pardon à cette femme ſi digne de pitié? ſera-t-elle enfin votre fille, de votre aveu ? Ah ! je vous demande , j'implore cette grace à genoux, je lui ferai ſavoir ſon bonheur... elle en mourra de joie; elle viendra, elle accourrera inonder vos pieds de ſes larmes... Marianne, Marianne , s'écrie mon pere, tout baigné de pleurs, qu'exiges-tu ? que veux-tu? quel eſt ton empire ! que tu as de pouvoir ſur mon cœur ! ah !.. ſi Agathe te reſſembloit ! ſi elle avoit tes ſentiments ... — Qui, ſans doute, elle penſe comme moi, elle vous aime, elle vous aime; elle vous ſera ſoumiſe; elle vous adorera toute ſa vie... — Eh bien ! apprends lui... elle peut venir ..... elle peut paraître ....

qu'elle ſache que je lui pardonne... que je conſens...
— Vous lui pardonneriez.... vous accorderiez votre aveu à ſon mariage... vous voulez bien la reconnaître pour votre fille... — Je te l'ai promis...
— Ah ! mon pere, mon pere !.. Agathe eſt à vos pieds. — Agathe, s'écrie monſieur de *** !

Elle étoit proſternée devant lui, arroſant ſes mains de ſes larmes; il ſe baiſſoit pour l'embraſſer, & confondoit ſes pleurs avec les ſiens ; ils ne pouvoient parler ; il n'échappoit à ma femme que ces mots : ô mon pere... j'expire de tendreſſe... de joie... quoi ! je ſuis votre fille ! quoi ! vous daignez m'aimer ! ô pere adorable !.. Oui, lui répondit monſieur de ***, d'une voix entrecoupée de ſanglots : vous êtes ma fille, ma chere fille... mon fils retrouvera ſon pere... j'ai peine à reſpirer... l'excès du ſentiment m'accable ! mon ame ne peut ſuffire à ſes transports ! relevez-vous, ma fille... embraſſez-moi... oh ! qu'avec plaiſir je trouve Agathe dans Marianne ! non, je ne me releverai point, pourſuit mon épouſe, en verſant un torrent de larmes, laiſſez-moi, mon pere, à vos genoux ; c'eſt la ſeule ſituation qui me convienne. Il eſt donc vrai que vous m'appellez

du doux nom de votre fille, que vous daignez être mon pere !.. Ah ! souffrez qu'Agathe conserve toujours les droits de Marianne, quelle vous serve, qu'elle soit votre domestique ; eh ! peut-on s'abaisser lorsqu'on sert ce que l'on aime ? c'est pour moi le premier des rangs, des honneurs... Je vais me hâter de faire part de cette heureuse nouvelle à mon époux... il attend... vous allez le revoir... mon pere, il en mourra de plaisir ! Mais il faut que vous me présentiez à madame... à ma mere ; aura-t-elle vos sentiments, vos bontés ? daignera-t-elle comme vous me reconnaître pour sa fille ? — Eh ! quel cœur Agathe ne dompteroit-elle pas ? en peux-tu douter, ma chere fille ? va, elle t'aimera ; toute ma famille prendra mon ame.

Agathe étoit toujours aux pieds de mon pere, qui la serroit entre ses bras, & l'arrosoit de ses pleurs ; ma mere vient à entrer : elle demeure interdite. Approchez, madame, lui dit monsieur de ***, au milieu des sanglots... venez... vous voyez votre fille... Agathe... Agathe est devant vos yeux. Marianne, Agathe, s'écrie ma mere ! qu'entens-je ! elle ose s'offrir à notre vue ? ô Dieu ! Aussitôt Madame de *** tombe dans un fauteuil, comme accablée d'étonnement & d'indignation.

Sur le champ ma femme l'y ſuit toute en larmes, ou plutôt ſe traîne juſqu'à ſes pieds : ma mere fait un effort pour la repouſſer. Satisfaites votre reſſentiment, madame, lui dit mon épouſe : foulez-moi à vos pieds, ôtez-moi la vie, déchirez-moi le ſein, ce ſein qui renferme une créature infortunée... elle n'aſpire à voir le jour que pour implorer mon pardon & le ſien. Oui, je ſuis cette malheureuſe que, juſqu'ici, vous avez accablée de votre haine, & qui ne l'a point méritée; non, madame, elle ne l'a point méritée. Vous avez daigné aimer Marianne : pourriez-vous haïr Agathe? eh! de quoi donc eſt-elle criminelle? Mais vous n'avez pas ſeulement la bonté de tourner les yeux ſur moi... vous voulez fuir mes regards... vous ne me quitterez point que vous ne m'ayez arraché la vie... je vais... Je m'oppoſerai, madame, à votre paſſage : il faut.... que vous marchiez ſur mon corps tout ſanglant, que vous étouffiez dans mon flanc cette innocente victime, qui, ainſi que moi, vous pardonnera les coups dont vous la frapperez... c'eſt votre ſang, madame, que vous répandrez... vous vous troublez!.. le ſentiment... n'héſitez pas... n'héſitez pas : cédez lui à ce ſentiment qui vous ſollicite en ma faveur. Si vous refuſez d'être

ma mere, il n'y a point à choisir. Puisque mes larmes, puisque celles de monsieur... de mon pere, ne peuvent vous émouvoir... qui vous arrête ... osez... percez mon cœur, rempli pour vous de la tendresse la plus vive, immolez la fille la plus soumise... vos regards s'attachent sur moi! eh bien! daignerez-vous... serez-vous ma mere? je suis prête à vous consacrer ma vie pour mériter ce nom; accordez-moi encore quelques jours: que du-moins je puisse donner la naissance à cette innocente créature qui ne vivra que pour vous aimer, pour vous adorer... la nature, la nature ne reprendroit pas ses droits sur votre cœur? madame!... ne combattez point... laissez-vous toucher... Pourriez-vous résister, ajoûte mon pere? il est temps, madame, de leur pardonner; le sentiment, la religion, la religion, tout nous le commande: imitez-moi: n'écoutons que la sensibilité: n'envisageons plus dans Agathe que notre fille; r'ouvrons nos bras à ce malheureux fils. Est-il possible! s'écrie ma mere? Marianne, vous m'avez trompée! vous m'avez trompée! vous êtes Agathe? Oui, reprend mon épouse, je suis cette femme malheureuse qui, depuis tant de temps, meurt de douleur de ne pouvoir vous fléchir. Je vous le répete, je vous en conjure par l'humanité, par le

ciel qu'on désarme à force de prieres & de pleurs, accordez-moi le nom de votre fille : j'ai peu de jours à vivre ; l'infortunée Agathe bientôt ne sera plus, & vous délivrera d'une vie odieuse ; elle rendra, par sa mort, à monsieur votre fils, la liberté de faire un choix plus digne de vous ; confirmez seulement mon état, pour que mon enfant n'ait pas à me reprocher sa naissance ; vous êtes mere, madame, & il vous est aisé de vous remplir de ma situation ; ensuite vous m'accablerez, s'il se peut, davantage ; vous me priverez de la liberté, du jour : à ce prix, je suis prête à souscrire à tout. Me le refuserez-vous ce bienfait, que j'ose attendre de votre compassion ? parlez, j'ai un pere : aurai-je une mere ? Oui, vous en avez une, dit madame de ***, en laissant couler une abondance de larmes qu'elle s'étoit efforcée d'arrêter ; la nature l'emporte. Oublions Marianne, & Agathe ; je ne vois plus, je n'embrasse plus que ma fille..., où est mon fils ? qu'il apprenne que nous lui rendons toute notre tendresse.

Agathe étoit, tantôt aux genoux de ma mere, tantôt à ceux de mon pere ; elle les serroit, les pressoit contre sa bouche tour-à-tour ; ils pleuroient tous trois. Je suis au comble de mes vœux, s'écrie

mon épouſe ! tous nos malheurs ſont finis. Vous nous avez pardonné. Vous allez nous aimer, & c'eſt de votre aveu que nous gouterons les douceurs de l'union la plus chere ; notre enfant va devenir le vôtre ; nous ſerons trois cœurs pénétrés pour vous de la plus vive reconnaiſſance, du plus tendre amour ; une ſeconde fois vous donnez la vie à votre fils ; il va vous être attaché par de nouveaux nœuds ; vous l'avez déshérité : il ne redemandoit que la tendreſſe de ſes parents ; elle lui eſt rendue : il poſſéde tous les biens... hélas ! faut-il qu'il reſte un moment, ſans ſavoir quel bonheur lui eſt préparé !

Ils ne pouvoient ſe ſéparer d'Agathe ; elle étoit dans leurs bras ; ils la preſſoient contre leur ſein, & la ſource de leurs larmes, de ces larmes délicieuſes que fait couler l'excès, le raviſſement de la ſenſibilité, étoit inépuiſable ; mon pere, ſurtout, faiſoit mille queſtions à ma femme : — Il eſt donc bien malheureux ? &... il m'a aimé toujours ? — Jamais, jamais vous n'êtes ſorti de ſon cœur : il ſe plaignoit de ſon infortune, ſans laiſſer échapper le moindre murmure contre vous. — Il eſt vrai qu'il a eu toujours un excellent naturel ; c'eſt le feu des paſſions... mais n'en parlons plus, n'en parlons plus...

tu es ma fille ; tout ſera réparé ; je veux qu'il oublie ſes chagrins ... qu'il me pardonne à ſon tour... ah ! mon fils, mon fils !

Ma femme étoit dans l'enchantement ; je reçois d'elle ce billet : » Je ne puis t'écrire que deux mots ; » tu es le plus heureux des hommes. Fais toute la » diligence poſſible pour arriver à *** ; ne perds pas un » inſtant, une minute. Tu te rendras chez mon- » ſieur *** : c'eſt encore un nouveau ſoutien que nous » avons acquis. Je t'attends, mon tendre ami, » avec une impatience inexprimable. Songe que cha- » que moment de retard, ſont autant de coups » mortels pour TA FIDELLE ÉPOUSE. Je t'embraſſe.

Je ne tenterai pas de vous rendre les tranſports que j'éprouvai à la lecture de cette lettre ; je comprenois bien qu'il s'agiſſoit de ma réconciliation avec mon pere, mais je n'euſſe jamais imaginé que mon bonheur fût auſſi avancé. Je m'empreſſai de me mettre en chemin.

Je fus bientôt arrivé à *** ; je brûlois de voir Agathe : je vole chez monſieur ***, comme elle me l'avoit indiqué ; elle ne tarda pas à s'y rendre : je l'entends qui demande où je ſuis ; je l'apperçois ; je cours me précipiter dans ſes bras ; l'excès du ſentiment,

mon raviſſement étouffoient ma voix ; je ne pouvois qu'arroſer ma femme de mes larmes, l'accabler de mes baiſers ; toute mon ame étoit énivrée du plaiſir de me retrouver auprès de ma chere Agathe. Je te revois donc, me dit-elle, avec tout le tranſport de la tendreſſe ! je te revois, cher époux ! enfin, mon ami, nos malheurs ſont ceſſés ! nous ſommes... au comble de la félicité ; je n'ai point voulu te l'écrire : je me ſuis reſervé le plaiſir de te l'apprendre de ma propre bouche : ton pere ſait qui je ſuis ; il m'a reconnue pour ſa fille ; notre mariage eſt confirmé ; il te pardonne ; il t'aime toujours ; il veut te voir, nous rendre heureux ... & ta mere a pour nous le même cœur. Il faut que tu viennes embraſſer leurs genoux ... dès ce moment... — Arrête, ma chere amie ... mon pere ... ma mere ... mes ſens ont peine à ſuffire à ma joie ... quoi ! je vais revoir mon pere ! il me rend ſon amitié ! il approuve notre mariage ! il nous reconnait ... notre enfant ... — Sera le ſien. — Agathe ... Agathe ... un inſtant... je ne ſai ſi j'aurai la force de marcher ... quel excès de bonheur, & quel changement prodigieux ! ô ciel ! c'eſt un de tes miracles ! j'en mourrai ... laiſſe-moi ... laiſſe-moi ... un moment ... mon ame ne peut ſoutenir cette

révolution ... quoi ! mes parents ... je vais me jetter dans leurs bras !

En-effet on n'avoit jamais passé avec tant de rapidité du fond de l'abyme même du malheur, au plus haut degré du bonheur. J'aurois pu me comparer à un mort, qui seroit étonné tout-à-coup de recevoir la vie ; je réunissois les extrêmités. Non, mon ami, s'écrie Agathe, je ne te donnerai pas un instant. Tu ne saurois trop tôt voler dans leur sein ; après cette entrevue, je t'apprendrai quels moyens j'ai employés pour venir à bout de mon projet. Il suffit présentement de te dire que tout ceci est l'ouvrage de l'amour, que c'est moi qui ai désarmé ton pere, ta mere, qui te fais rentrer rentrer dans leurs cœurs. Laisse-moi goûter la satisfaction de me dire à moi-même, que mon époux m'est redevable d'un changement si heureux. Mais c'est trop différer ... allons ; suis mes pas ; je te conduirai à leurs pieds : ils t'attendent ; ils t'attendent pour t'embrasser. — Faisons donc un effort : volons, ma chere Agathe ; si je ne puis marcher, tu me prêteras ton bras. Dieu ! quelle est ma joie ! Dieu ! que de graces j'ai à vous rendre !

Arrêtez ... demeurez ... où courez-vous, mal-

heureux, nous dit un homme dont le visage effrayé nous glaça d'effroi & que nous reconnûmes pour l'étranger, ami de mon pere, que nous avions vu à Paris! n'allez pas plus loin ; gardez-vous, gardez-vous de vous rendre chez vos parents : tout est changé ; vous êtes perdu, monsieur : votre famille a tout appris ; on a inspiré à votre pere, & surtout à votre mere des sentiments bien différents de ceux où votre femme les avoit laissés : . . en un mot, il y a tout à craindre pour vous. Sachez... on est sur le point de vous arrêter. Fuyez dans la même voiture qui vous a conduit ici ; allez m'attendre à une maison de campagne qui m'appartient, & qui est à quelques lieues de cette ville : un domestique fidele vous l'indiquera. Je me hâterai de vous aller joindre, & je vous détaillerai les causes de cette affreuse révolution... surtout que votre épouse vous suive ; ne perdez aucun moment, partez.

Eh bien, monsieur ! quel est le malheureux présentement qui osera se comparer à moi ? Je restai la bouche entr'ouverte, égaré, stupide. Mon sang s'arrêta dans mon cœur ; je n'eus qu'assez de sentiment pour envisager le péril où ma femme étoit exposée ; je l'emporte dans mes bras jusqu'à ma chaise ; elle étoit

évanouie; on me rendit bientôt le même ſervice: on me traîna juſqu'à la voiture; & je me trouvai à la maiſon de campagne indiquée, ſans m'être apperçu comment j'y étois arrivé, & quelle route nous avions priſe.

A quel horrible réveil mon eſprit fut-il rendu! mes premiers regards tombent ſur Agathe, qui étoit toujours ſans mouvement, & environnée des ombres de la mort; je ſens cependant palpiter ſon cœur ſous le mien; je l'appelle; je m'écrie; ſes yeux ſe r'ouvrent; ſa vue enfin ſe fixe ſur moi; l'étonnement, la douleur, le déſeſpoir éclatoient à la fois ſur ſon viſage; elle vouloit me parler: il ſembloit que toute ſon ame fût ſur le bord de ſes levres, & y reſtât attachée avec la voix: quelle image pour un époux!

Je romps le premier ce ſilence effrayant: — Agathe... Agathe! où ſommes-nous? vivons-nous encore? eſt-ce le jour que ous revoyons? ne ſommes-nous pas écraſés de la foudre? eſt-ce moi qui reſpire, qui parle, qui attache ſes regards ſur toi! que nous eſt-il arrivé? c'eſt un ſonge... un ſonge affreux!.. (Je reſte quelque temps ſans pourſuivre; je reprends:) hélas! notre malheur n'eſt que trop réel! je m'efforcerois en vain d'en douter... notre deſtinée, notre

épouvantable destinée . . . elle ne s'est point démentie. Agathe, ton amour t'a abusée : mon pere . . . il ne vouloit point me pardonner ; non, il ne vouloit point t'ouvrir son sein à son malheureux fils ! tu en as trop cru le desir de terminer nos malheurs ! s'il étoit vrai qu'il eût été dans ce dessein, son cœur auroit-il sitôt repris son endurcissement ? se dépouille-t-on, en un moment, de ces sentimens d'humanité, de compassion, de tendresse dont tu me vantois le retour ? oui, l'amour t'a trompée ! l'amour t'a trompée ! dans quel abîme sommes nous précipités ! Je n'en puis revenir, s'écrie ma femme ! je m'interroge, je me demande à moi-même si tout ce que je vois, ce que j'entends est une réalité . . . . mon ami, je ne m'étois point abusée : votre pere étoit le mien ; il vous attendoit pour vous pardonner, pour vous embrasser ; il vous aimoit. Après tout ce qu'il m'a dit, les larmes qu'il a versées.... il n'est pas possible que son ame ait changé à ce point ! encore une fois, c'est vous, cher époux, à qui l'on en a imposé : votre pere, je n'en saurois douter, est le même que je l'ai laissé. Croyez-moi : retournons à ***; je vous réponds de tout : assurément on vous a allarmé sur des soupçons qui ne peuvent être que des chimeres absurdes ! je le répete :

le cœur ne ſauroit changer à ce point ! — Ah ! ma chere Agathe, que tu connais peu les hommes, & juſqu'où ils portent leur faibleſſe ! Tu veux retourner à *** : tu veux donc que je te conduiſe à la mort ! hélas ! ne pouvons-nous plutôt nous exiler du ſein de l'univers, aller habiter un autre monde, une terre où il n'y ait que nous ſeuls d'habitants ! Comment me raſſurer ? juge de mon horrible ſituation : il y a des moments où je te crains, où je me crains moi-même. Agathe, il n'eſt que trop vrai : tu auras touché mon pere ; tu l'auras attendri ſur mon déplorable ſort ; tu lui auras donné ton ame ; tu auras pu même triompher de ma mere : mais une famille entiere conjurée à ma perte, que ſai-je ? un génie perſécuteur, car je crois... je me crée des fantômes qui me pourſuivent, leur aura arraché cette ame ſi tendre, ſi généreuſe, que tu leur avois prêtée ; ils tenoient de toi tous ces mouvements qui leur parloient, qui les décidoient en ma faveur ; ils ont repris leur haine, leur animoſité. Agathe, je n'ai plus de pere ! je n'ai plus de mere, plus de parents, plus d'amis ! oui, je n'enviſage autour de moi qu'une foule acharnée d'ennemis, de cruels aſſaſſins ; le monde entier eſt armé contre ton miſérable

époux, m'accable, m'anéantit. Il ne me reste plus que d'être abandonné, que d'être haï d'Agathe ! Ah ! me dit cette femme charmante, en se jettant dans mes bras, & me baignant de ses pleurs, malheureux plus que jamais, vous êtes plus que jamais aimé : c'est le cœur d'Agathe qui ne changera point : il sera toujours tout à son amant, à son époux, à un infortuné qui, chaque jour, lui devient plus cher.

Elle me raconte quel stratagême elle avoit employé pour pénétrer jusqu'à monsieur de ***, pour lui parler de son fils, & se déclarer. Chaque mot, en augmentant ma douleur, enflammoit ma tendresse. En-effet, se réduire, s'abaisser jusqu'à servir, à être domestique : n'est-ce pas le comble de la générosité & de l'amour ? non, il n'y a que l'amour qui soit capable de ces actions héroïques ! & je n'adorerois pas mon épouse ! je ne la regarderois pas comme une divinité ! jamais, jamais mon estime, ma tendresse, ma vénération, ne pourront éclater à mon gré ; je me reprocherai toujours à moi-même que je ne l'aime point encore assez. Il ne peut y avoir d'excès dans mes sentiments, & si j'idolâtre Agathe, quelle idolâtrie est plus pardonnable !

Ma femme doutoit toujours : elle ne pouvoit

croire que mon pere eût changé si promptement de façon de penser, qu'il eût repris, en un mot, sa rigueur, ou plutôt son inhumanité.

Le maître de la maison arrive : nos ames, en quelque sorte, sont suspendues après lui : — Eh bien ! eh bien ! faut-il renoncer absolument à cet espoir qui m'avoit tant séduit ? je ne verrai point mes parents ?... — Les voir ! hâtez-vous de vous dérober à leur poursuite, Je vais vous raconter jusqu'aux moindres détails, ce qui a pu occasionner un changement si prompt & si funeste ! Il s'adresse d'abord à moi ; vous sçavez que toutes les vertus poussées à un certain excès, approchent des vices, & en produisent souvent les effets pernicieux : la dévotion de madame votre mere, porte un caractere de dureté que n'a point la piété véritable ; un Dieu vengeur est l'objet de son culte, plutôt qu'un Dieu qui pardonne & qui aime. Elle s'est pénétrée de ces maximes attrabilaires que nous débitent quelques esprits chagrins, dont le but est de tourmenter la nature, & de nous montrer la religion toujours ennemie sombre de l'humanité, & implacable dans ses ressentiments. Deux ecclésiastiques, depuis longtemps, fréquentent votre maison : l'un qu'on appelle Audoin, affiche la morale la plus sévere ; il prétend

qu'il n'y a point de petites fautes, qu'on ne sçauroit trop punir les faiblesses humaines qu'il traite de crimes, que le repentir le plus sincere n'expie point, à moins qu'on n'ait une vocation déterminée du ciel. Cet homme se plaît à effrayer les consciences; il a un empire absolu sur madame votre mere; je le crois même chargé de sa direction; tout tremble devant lui, dans ***; on veut que dans son particulier il soit moins austere, qu'il ne se refuse rien des douceurs de la vie; on l'accuse même d'aimer à dominer, & d'avoir un amour-propre qui ne s'accommode pas avec celui des autres.

Limbert est le nom de son antagoniste. Celui-ci nous peint la religion comme Fénelon nous en auroit tracé l'image : il la représente telle qu'une mere tendre, toujours prête à r'ouvrit son sein à ses enfants dès qu'ils y reviennent ; il soutient que la bonté est le premier attribut de Dieu, qu'il n'est point d'égarements, d'attentats même qu'il ne pardonne, quand un heureux remords se fait sentir. D'ailleurs, Limbert est un modele de bienfaisance ; il distribue aux pauvres le peu de bien qu'il posséde, & avec beaucoup de talents & de connaissances, il est d'une modestie extrême; on diroit que la vertu même s'exprime par sa bouche ;

ses conversations sont si touchantes qu'il pénètre d'amour pour la Divinité. Ces deux hommes se sont trouvés chez vos parents, au moment qu'on annonçoit votre arrivée. Audoin a répandu sur vous la bile la plus âcre : il s'est échauffé d'une sainte fureur, s'est armé de plusieurs passages de l'écriture, dont il a détourné le sens en faveur de ses déclamations foudroyantes ; votre mariage, surtout, l'irritoit ; il a fini sa longue diatribe, par menacer de la colere du ciel madame votre mere, si elle avoit la faiblesse de vous pardonner (c'est son expression). En vain Limbert a pris votre parti, s'est appuyé à son tour de l'exemple du divin Législateur qui r'ouvre le sein paternel à l'Enfant prodigue ; il a établi la religion sur la base de la nature & de la bienfaisance : ses remontrances, ses prieres, ses larmes mêmes, car il en a versé sur votre situation, tous les efforts pour ramener vos parents à la tendresse, ont été inutiles : le dévot impitoyable l'a emporté ; je le dis avec peine : je soupçonne que votre famille entre pour quelque chose dans ses inspirations. Enfin il étoit décidé qu'on vous arrêteroit l'un & l'autre, & que vous seriez privés de la liberté, le digne ecclésiastique s'est retiré, en disant tout haut, que ce n'étoit pas là l'esprit de la religion, qu'il étoit affreux d'armer ainsi les peres contre les enfants ; il a poussé

ſa généreuſe indignation, juſqu'à faire craindre que Dieu ne s'élevât contre vos perſécuteurs; cet honnête homme m'a plu tellement, que j'ai cru, ſans vous bleſſer, lui pouvoir découvrir votre retraite; & je ne doute pas que, dans peu de moments, vous ne le voyez ici. Voilà, mes amis, quelle eſt votre fâcheuſe poſition. Si mes ſentiments pour vous me donnent le droit de vous conſeiller : je vous preſſe de retourner vîte à Paris, d'y choiſir quelqu'aſyle, où vous ſoyez à l'abri des recherches. Il faut eſpérer que, dans la ſuite, vos affaires prendront une meilleure face; monſieur votre pere eſt moins gouverné par ce fougueux Audoin, que madame votre mere, & il reviendra à la nature : il eſt ſi difficile d'étouffer ſa voix !

Je n'écoutois point ce que me diſoit cet homme reſpectable : je me récriois ſeulement ſur la fauſſe piété de cet inhumain qui prétendoit ſervir Dieu, en me fermant le ſein paternel : — Le barbare ! eſt-ce ainſi qu'on feroit aimer la religion ? eh ! depuis quand Dieu n'eſt-il point indulgent ? doit-on trouver la haine & la vengeance au pied des autels ? Vous voyez qu'elles n'y ſont pas, me répondoit-on : perſonne n'eſt plus doux, plus rempli de bonté que ce Limbert, &... le voici qui vient à nous : — Je ſuis

charmé, monſieur, que vous ayez acquitté votre promeſſe : je vous avois annoncé à monſieur & madame de ***. Nos yeux s'attachent ſur la figure peut-être la plus noble & la plus intéreſſante ; c'étoit de ces phyſionomies où ſe peint le ciel dans toute ſa ſérénité ; Limbert en paraiſſoit un des plus auguſtes miniſtres ; il chercha à nous conſoler ; il fit même luire à nos regards quelques rayons d'eſpérance, & nous promit d'épier le moment heureux où il lui feroit permis d'avoir une converſation ſecrete avec mon pere.

A l'inſtant que ce modele des eccléſiaſtiques prenoit congé il me fit entendre qu'il avoit quelque choſe de particulier à me communiquer : je le ſuivis dans un appartement où nous étions ſeuls. Monſieur, me dit-il, avec cette politeſſe qui part de l'ame, je vous demande pardon, ſi je vous ai enlevé à la ſociété : mais je voulois avoir l'honneur de vous parler ſans témoin ; je penſe que vous me regardez comme un de vos ſerviteurs les plus zélés. D'abord ne doutez pas que je ne tente l'impoſſible pour vous reconcilier avec monſieur votre pere ; le mariage eſt un engagement ſacré aux yeux du ciel & de la terre : rien ne peut donc vous affranchir du joug que vous

vous êtes imposé : vous devez compte de ces nœuds qu'on voudroit briser, à l'enfant qui va naître. Je vous exhorte seulement à ne pas vous lasser de solliciter la tendresse de vos parents ; en attendant que je puisse vous être ici de quelqu'utilité, permettez que je vous donne un faible témoignage de mon extrême envie de vous obliger, ou plutôt, c'est moi que vous obligerez : je vous prie d'accepter cette faible somme de cent louis : c'est tout ce que je puis faire ; vous me les rendrez aussitôt que la fortune vous sera plus favorable, & je ne crois pas l'instant éloigné. (Je refusois ce bienfait qui cependant ne m'étoit que trop nécessaire). Si vous me connaissiez, monsieur, vous sentiriez le plaisir que je vous dois ; je serois au désespoir de vous avoir humilié ; je vous le répete : c'est un prêt que je prends la liberté de vous faire ; pour mes intérêts, j'exige un peu d'amitié & de confiance de votre part. Je ne ménageai point les expressions de reconnaissance à l'égard de cet homme bienfaisant ; il me promit de me donner souvent de ses nouvelles, & de veiller à tout ce qui seroit relatif à ma famille. Je comblai aussi de mes remerciements le maître du séjour où

nous étions, & ma femme & moi, nous reprîmes enfin la route de Paris.

A peine de retour en cette capitale, nous sommes frappés d'un nouveau coup de foudre : car la source du malheur étoit inépuisable pour nous ; c'étoit ce vase de maux que les anciens nous peignent intarissable : nous recevons de monsieur Limbert une lettre qui achevoit de confirmer nos disgraces ; ma femme n'eut donc plus la consolation de s'aveugler sur notre horrible destinée ; ce digne organe de la religion & de la bienfaisance, nous écrivoit que ma famille étoit plus obstinée que jamais à nous perdre, que la méchanceté avoit le dessus, qu'on avoit obtenu contre nous une lettre de cachet ; il finissoit par nous inviter à nous tenir sur nos gardes, & il nous promettoit qu'il ne se lasseroit point de revenir à la charge, & d'employer sa médiation.

Voilà donc notre état présent ! On veut nous ravir la liberté, le seul bien dont jouissent les malheureux ; nous sommes forcés comme de vils criminels, à nous soustraire à la société ; tout nous épouvante, tandis que nous n'avons point de remords à combattre. Nous touchons enfin au moment qu'un troisieme infortuné va confondre ses plaintes & ses larmes avec les nôtres ! Hélas ! dois-je sou-

haiter que ce miférable enfant voye le jour ? eſt-ce à moi, eſt-ce à moi de goûter les douceurs attachées au nom de pere ? je n'ai pour tout bien que l'adverſité la plus effrayante. Le malheur, tel eſt l'héritage que j'ai à laiſſer à cet enfant, qui ſans doute ne vivra que pour me haïr ! pour me haïr !.. grand Dieu !.. eh ! pourroit-il m'aimer ? je ne lui ai donné la vie que pour ſentir & partager mes infortunes, & jamais, jamais... il ne m'appellera point ſon pere ! ce trait m'eſt reſervé.... un ennemi, un aſſaſſin lui auroit-il porté d'autres coups ? qu'eſt-ce que l'exiſtence qu'il me devra ?.. ah ! pardonne, trop malheureuſe créature ; j'ai tout fait pour te procurer un ſort bien différent ! oui, je t'ai donné l'exiſtence ; je ſuis prêt à perdre la mienne, ſi ma mort peut changer ta deſtinée : mais, hélas ! je t'offre une vie qui n'eſt plus à moi : ma douleur, mes chagrins vont bientôt me l'ôter : puiſſes-tu vivre pour être moins infortuné, pour me plaindre, pour chérir ma mémoire, pour aimer, pour regretter en moi le plus tendre des peres, & le plus malheureux des hommes !

J'attends donc la mort avec cette tranquillité, le caractere d'une ame qui tire ſa grandeur du ſein même de l'infortune ; je goûte dans ma miſere l'or-

gueil de pouvoir me dire que je suis le premier, le plus illustre, en quelque sorte, des malheureux ; j'ai acquis le droit de haïr les hommes, de me détester moi-même. Si mon cœur s'ouvre encore à quelque sentiment, ce n'est que pour me pénétrer de toute l'horreur de la situation où je vais, en mourant, laisser mon épouse & mon enfant. O mon Dieu ! puissé-je sur moi seul épuiser toute la rigueur de ma destinée, & emporter avec moi au tombeau ce malheur qui semble me poursuivre partout, & qui s'étend sur tout ce qui m'environne ! Je n'ai plus d'amis, plus d'espérance... qu'ai-je dit ? je serois un ingrat, si j'oubliois les services qu'un petit nombre d'hommes sensibles m'a rendus ; ne dois-je pas me ressouvenir toujours de vous, du généreux Limbert ? j'offenserois la vérité, si je n'acquittois un hommage qui n'est que trop légitime : il est encore sur la terre, une de ces ames privilégiées, que la Divinité semble avoir pris plaisir à former ; c'est l'image la plus fidele, la plus auguste de cette grande ame qui vit de toute éternité, qui entretient tant de mondes, & répand à l'infini ses bienfaits, sans jamais en tarir la source ; oui, il est un homme qui de tous les humains, mérite peut-être seul ce nom : au dessus de tous les rangs, & de la splendeur dans laquelle il est né, il s'y dérobe, & cependant il ne pourroit la

fuir ; ſes vertus en reçoivent un nouvel éclat ; c'eſt à ce premier des hommes, à cet ami, ce digne protecteur, ce pere commun des infortunés, c'eſt à ce prince, qui juſqu'ici n'a fait connaître ſa grandeur que par tout le bien qu'il fait, que je vais adreſſer mes gémiſſements ; je porterai à ſes pieds mes malheurs & nos larmes : il laiſſera tomber ſur moi un regard de bonté ; il daignera adopter cet enfant qui va naître, & qui ſemble être déja orphelin ; l'état où eſt réduite ma triſte épouſe, excitera ſa compaſſion ; il conſervera enfin leurs déplorables jours, & ils vivront pour lui conſacrer ces jours qui lui appartiendront, pour lui vouer une éternelle reconnaiſſance, pour l'adorer comme leur ange conſolateur.

Ah ! prince, pourquoi les craindre & les éviter ces éloges qui vous ſont dus ? qu'il eſt doux de rendre

---

C'eſt à ce prince. Le duc d'Orléans, mort depuis à Sainte-Genevieve, en odeur de ſainteté ; on a fait ſon éloge quand il vivoit : aujourd'hui qu'il n'exiſte plus, on ne peut qu'ajouter à ce tribut de louanges ſi légitimes ; c'étoit en effet le plus reſpectable & le plus bienfaiſant des hommes ; le pere des pauvres, & l'ami des malheureux ; il poſſédoit l'eſprit du chriſtianiſme, qui ne prêche que la douceur, la

hommage à la grandeur ſenſible & compatiſſante ! ſouffrez que le ſentiment, que la vérité aille vous chercher dans l'intérieur de nos temples, aux pieds des autels, pour éclairer vos vertus. Que d'autres aſpirent à mériter le nom de héros ! qu'ils ravagent la terre ! vous ne voulez qu'être l'ami de l'huma-

charité, & qui, enviſagée même ſous un aſpect profane, eſt néceſſairement la ſource des vertus, & des bonnes actions.

Vous ne voulez. Quel plus beau titre que celui de bienfaiteur des hommes ! il ne faut pas ſe laſſer de remettre ſous les yeux le trait du maréchal de Luxembourg, au lit de la mort; un flatteur, car cette vile eſpece ne ſe détache abſolument des grands, que lorſqu'ils ne ſont plus, un flatteur cherchoit à tromper le héros expirant ſur ſa ſituation; il lui rappelloit le nombre & l'éclat de ſes victoires. « Eh ! mon » ami, lui dit le maréchal, j'aimerois bien mieux en ce » moment, avoir eu le mérite de donner un verre d'eau à » un pauvre ! » il n'y a que les actions de bienfaiſance dont le reſſouvenir puiſſe avoir encore les charmes de la jouiſſance pour une ame ſenſible. C'eſt ce que les faiſeurs de livres n'ont pas aſſez dit, n'ont pas aſſez répété; ils ſe ſont appéſantis ſur les narrations des batailles, des extravagances barbares d'une foule de tyrans; ils ont même paru frappés d'une ſorte de reſpect pour le crime, en lui prêtant, pour ainſi dire, l'air impoſant de la grandeur, & ils onr parlé ſans enthouſiaſme des vertus, & ſurtout de la bonté. Où eſt le digne hiſtorien

nité

nité, lui faire du bien, l'inſtruire par vos exemples. Eh ! Qui, parmi les hommes, approche plus de ce Dieu que vous priez pour nous ? La valeur, l'intrépidité ſont le partage des ames terreſtres ; leur récompenſe eſt cette gloire mondaine qui fuit comme une ombre devant la gloire réelle & pure : c'eſt la vôtre, prince, que cet éclat inconnu aux humains, qui s'augmente de la modeſtie, qui : brille conſtamment ſans éblouïr ; vous êtes le véritable héros, le vrai philoſophe, le vrai chrétien.

Pardonnez ſi j'ai eſſayé de tracer votre portrait : mais je m'entretiens avec moi-même dans cet ouvrage; c'eſt, je l'ai dit, l'hiſtoire de mon cœur & de mes ſentimens; le monument de ma haine pour ces indignes humains, pour l'univers entier, doit l'être de mon admiration & de ma tendreſſe pour vous; puiſſe-t-il être éternel, entretenir la poſtérité & de mon indignation, & de

---

de Marc-Aurele, d'Antonin ? Malheureux humains ! il faut vous inſpirer la crainte pour obtenir vos hommages. Je ſuis bien ſûr que le premier homme qu'on déifia, fut un conquérant, un deſtructeur. Il y a des idolâtres qui n'adreſſent leurs prieres qu'à un génie malfaiſant : le bon génie reſte ſans autels, & ſans offrandes.

ma reconnaiſſance ! que mes cris parviennent donc jufqu'à vous ! daignez m'ouvrir votre ſein, & m'admettre dans cette famille d'infortunés dont vous êtes l'appui ! ou plutôt je ne vous implore que pour ma femme & mon enfant ; je ſens que je vais ſuccomber ſous le poids de ma douleur ; ce ſont ici mes derniers ſoupirs ; la ſource de mes larmes va s'épuiſer avec ma vie, & mes malheurs vont finir avec elle !

FIN DE LA QUATRIEME PARTIE.

LES

ÉPOUX MALHEUREUX,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR ET MADAME DE ***

CINQUIEME PARTIE.

TOME SECOND.



LES

ÉPOUX MALHEUREUX,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR ET MADAME DE ***

VOUS m'êtes donc rendu, Ange consolateur ! vous avez terminé ce voyage si long, si affligeant, qui me privoit de la satisfaction de recevoir de vos nouvelles, de vous donner des miennes, d'épancher mon ame dans l'ame la plus sensible ! & c'est l'unique soulagement qu'il me soit permis de goûter ! le besoin de m'entretenir avec vous, est une espece de feu dévorant qui me consume ; je ne savois où vous adresser mes lettres ! que de larmes amoncelées sur mon

cœur, que je brûle de répandre dans votre ſein ! & des pleurs qui coulent, ont ſans doute moins d'amertume; la confidence a des douceurs qui ne peuvent être ſenties que des infortunés ; l'effuſion des peines doit avoir précédé celle des plaiſirs.

Vous vous rappellez qu'enſevelis dans l'immenſité de Paris, nous étions frappés d'un effroi continuel ; nous n'enviſagions que les ſuites de la lettre de cachet, la priſon : elle s'ouvroit à nos yeux dans toute ſon horreur ; nous tremblions toujours ſous cette épée menaçante, qu'on nous dit qu'un tyran avoit fait ſuſpendre ſur la tête d'un de ſes eſclaves de cour. Eh ! quel crime avions nous commis? l'amour rend donc bien coupable ! la protection d'un prince qui étoit notre dieu tutélaire, ne me raſſuroit point ; l'état de mon épouſe ajoûtoit encore aux angoiſſes qui me preſſoient : elle alloit mettre au monde une nouvelle victime de notre inflexible deſtinée.

Monſieur de Sainmoran (c'eſt le nom du mortel généreux qui m'avoit dérobé à la pourſuite de ma famille), m'écrit que, malgré les bons offices de Limbert, le malfaiſant génie d'Audoin l'emportoit ; ce faux dévot continuoit à me peindre ſous des

traits désavantageux, & à me desservir auprès de mon pere; ma famille s'irritoit de plus en plus, & n'aspiroit qu'à me priver de la liberté. Cet homme si digne de ma reconnaissance, finissoit ainsi sa lettre:
» Je pense qu'il faut vous hâter de quitter la capi-
» tale: on vous y découvriroit; mon amitié a pourvu
» à tout: je vous ai trouvé une retraite assurée, à
» une petite distance de la maison de campagne où
» vous avez passé quelques jours, au sortir de ***;
» & conséquemment vous serez prêt à profiter d'une
» heureuse révolution dont je ne puis désespérer;
» c'est une espece de Thébaïde, connue de peu
» de personnes; vous demeurerez dans cet asyle,
» sous d'autres noms, en attendant des temps
» moins orageux: encore une fois, je ne doute
» pas qu'ils n'arrivent bientôt: la sagesse & la
» vraie piété de Limbert triompheront à la fin de
» son cruel antagoniste; la méchanceté ainsi que le
» malheur ont un terme. Faites donc vos prépa-
» ratifs pour vous transporter dans votre nouveau
» séjour. Vous recevrez incessamment des instructions
» plus détaillées. Adieu, mes amis; comptez sur mon
» attachement & sur mon zèle; non, vous ne devez
» point vous laisser abattre; osez espérer; le ciel &

» la nature, voilà vos appuis : ils vous répondent » que nous obtiendrons la victoire. Votre pere, » malgré les perfides fuggeftions d'Audouin, & les » emportements de votre mere, s'obftine à me parler » de vous ; on voit que la tendreffe éclate à travers » fes plaintes fur votre conduite ; je me livre à des » preffentiments flatteurs : nous vous verrons dans le » fein paternel : il ne peut vous refter fermé. De la » patience, du courage, & de la religion : avec ces » armes, il n'eft point d'infortune qu'on ne combatte, » & qu'on ne furmonte. »

Il eft donc, m'écrié-je, des ames que n'a point infectées la contagion ! tu le vois, Agathe : cette Providence qui agit par des refforts cachés, ne nous abandonne point. Allons, quittons les villes ; courons nous enfoncer, s'il fe peut, dans un defert, dans un antre obfcur. C'eft en-vain que tout nous perfécute : on ne fauroit empêcher que nous nous aimions.

Nous ne penfions plus qu'à notre départ ; je conçois un deffein que je m'empreffe de communiquer à ma femme : — Chere & unique amie ! felon les apparences, le monde n'exiftera plus pour nous ; il faut nous garder de partager les efpérances de Sainmoran ; ce n'eft plus moi que doivent tromper

des illusions séduisantes ! il y a trop longtemps que le jour affreux de la vérité m'éclaire ; renonçons donc pour jamais à cette société qui mérite si peu nos regrets ; rejettons tout ce qui pourroit nous la rappeller ; ses coutumes, ses convenances, ses usages sont autant de chaînes que nous briserons. Voici quel est mon projet : nous prendrons un extérieur conforme au personnage que nous paraîtrons annoncer. Présentons-nous dans l'asyle qui nous est destiné, comme de simples fermiers qui ont essuyé des pertes, & qui vont se retirer dans un petit coin de terre, qu'ils doivent à la libéralité d'un de leurs amis. Je n'ai pas le temps d'achever : Agathe embrasse mon plan avec une avidité incroyable ; je reconnais combien son amour est au-dessus de sa vanité ! elle me quitte, & revole près de moi sous les habits d'une paysanne : — Eh bien ! me dit-elle avec ce charme qui se répand dans ses moindres expressions, cet ajustement seroit-il de ton goût ? Mon ami, qu'ai-je besoin de parure, si tu persistes à me voir avec les mêmes yeux ? Je ne saurois que gagner à ce travestissement : il me rapproche de la nature. D'ailleurs je ne desire plaire qu'à toi seul : ç'à été jusqu'ici mon unique objet, & je n'en aurai

jamais d'autre... tu pleures, mon ami! — L'infortune, Agathe, nous a donc réduits à cette extrêmité! humilier la beauté même, la dégrader sous des vêtements qui lui sont si peu convenables! Ne m'aimeras-tu pas toujours, interrompt ma femme, en se jettant dans mes bras? qu'aurois-je à regretter! c'est pour toi seul que je ressens la privation des avantages de la fortune. Puisqu'une paysanne peut compter sur ta tendresse, oh! sois en sûr, j'en aurai toute la simplicité: n'est-elle pas déja dans mon cœur?

Je pese sur ces détails, qui seroient misérables aux yeux de l'esprit; mais je suis bien convaincu que le sentiment m'en sçaura quelque gré; il n'est point pour lui de minuties à rejetter.

J'eus bientôt suivi l'exemple de mon épouse: je me transformai tout-à-coup en un franc villageois; l'œil le plus éclairé s'y seroit mépris. Nous partîmes enfin, munis de tous les éclaircissements que Sainmoran nous avoit fait passer; & nous arrivons au lieu de notre destination.

Il est nécessaire que je vous décrive notre habitation rustique; je vous l'avouerai, à peine y fus-je entré, mon ame se sentit comme débarrassée d'une

charge pesante ; le monde se perdoit à mes regards tel qu'un de ces nuages, qui sont le jouet des vents ; j'étois, en quelque sorte, transporté sur une montagne d'une hauteur immense, d'où je découvrois à mes pieds la terre ainsi qu'un point, qui ne tardoit pas à disparaître ; les orages qui m'avoient jusqu'alors bouleversé, s'appaisoient ; une espece de calme leur succédoit ; jusqu'à mon amour qui prenoit un caractere plus touchant, plus pur ! combien j'éprouvois que la campagne est le séjour primitif de l'homme ! malheur au coupable égarement qui l'a amené dans les villes ! c'est là que les passions déchirantes, des miseres factices, ou plutôt des miseres trop réelles l'attendoient, en ont fait leur proye, l'ont livré à tous les excès de la perversité. Agathe sans les atours de l'art, me sembloit encore plus belle. Venons à la peinture de notre demeure champêtre : la candeur même de la simple nature y respiroit ; la propreté y tenoit lieu de luxe ; un jardin d'environ trois arpens, l'entouroit ; la moitié du terrein formoit un verger délicieux, entouré d'un petit ruisseau bordé de saules, qui s'alloit perdre dans une riviere peu éloignée.

Sainmoran nous avoit établis, en quelque sorte, les fermiers de cette humble métairie. Un jeune paysan,

vigoureux . & d'une ingénuité digne du premier âge, composoit tout notre domestique. Nous n'eûmes pas beaucoup d'appartements à parcourir ; le jardin excitoit plus ma curiosité ; je l'examine attentivement; il n'est point d'arbrisseaux mêmes qui m'échappent. C'est donc là, dis-je à ma femme, le domaine que nous partagerons ! toi, sous le nom de Nicole, tu prendras soin des fleurs ; & Richard, c'est ainsi que s'appellera désormais ton mari, se reserve les fonctions pénibles ; c'est à mes travaux que tu devras les fruits, les légumes, tout ce qui concerne l'agriculture ; & aussitôt je saisis les instruments de ma profession, & je commence à exercer mon talent novice, sur un pommier que les pluies avoient déraciné. Nicole, de son côté, n'annonçoit pas moins d'ardeur que Richard ; elle accourt, en riant, m'offrir un bouquet : — Il est juste que le possesseur de ces lieux en reçoive le premier hommage. Ma main se précipite sur ces fleurs ; je leur donne mille baisers : — Des fleurs présentées par toi, ma divine amie ! oh ! ce sont tous les trésors du monde ! Agathe, nous sommes donc enfin arrivés au port ! la fortune viendroit-elle nous poursuivre jusques dans cette retraite ? elle doit être lasse de nous persécuter,

Oui, le ciel s'eſt déclaré en notre faveur : il nous a fait préſent d'un ami qui réparera toutes nos peines, qui nous fera rentrer dans le ſein de ma famille : il n'eſt pas poſſible, non, il n'eſt pas poſſible que j'en ſois repouſſé pour toujours ! Agathe, le malheur comme le bonheur, n'ont pas une durée conſtante. Il viendra un jour, j'aime à le croire, où le reſſouvenir de nos maux nous rendra plus chere la ſituation heureuſe dont nous jouirons.

Qu'eſt-ce que l'eſprit humain ? il n'y a pas long-temps que je rejettois juſqu'à l'eſpérance, & j'embraſſe avidemment le fantôme le plus menſonger ! eſt-ce à moi d'imaginer que mes revers auront un terme, après les épreuves cruelles & renaiſſantes que j'ai eſſuyées ?

J'écrivois ſouvent à Sainmoran; je lui rendois compte de tout ce qui concernoit ma poſition actuelle ; ſes réponſes ne m'apprenoient rien de ſatisfaiſant au ſujet de ma famille. On inveſtiſſoit continuellement mon pere, pour s'oppoſer au moindre retour qui eût éclaté en ma faveur ; le barbare Audoin, dont les maximes étoient ſi contraires à la religion, ne ceſſoit d'emprunter ce nom ſacré, & d'en couvrir ſes conſeils inhumains. Que la fauſſe piété eſt terrible & dan-

gereuſe ! autant la véritable produit de biens, & contribue au bonheur de l'homme, autant celle-ci eſt une ſource de poiſons & de maux contre leſquels il y a peu de remédes. Ma mere, ſi je puis le dire, abandonnoit ſon ame à l'empire que l'hypocriſie a toujours ſur la faibleſſe. Il faut que la ſuperſtition & le fanatiſme ayent une puiſſance bien affermie, puiſqu'ils étouffent la nature même, qu'ils font mourir la tendreſſe maternelle, cet amour le chef d'œuvre de la ſenſibilité !

Agathe étoit prête à connaître ce ſentiment délicieux. L'inſtant enfin eſt venu, où elle va être mere; les douleurs la ſaiſiſſent : elle donne le jour à une fille, qu'auſſitôt je prends dans mes bras ; je ne pourrois vous exprimer ce qui ſe paſſa en moi : j'éprouvai des ſenſations, qui, juſqu'à cette époque, m'avoient été étrangeres. Je ſuis donc pere, m'écriai-je, en preſſant l'innocente créature contre mon ſein ! malheureux enfant ! tu pleures, tu gémis ! ah ! c'eſt pour toi, c'eſt pour toi que la vie ſera une carriere de douleurs ; la fille de ***, doit étre ſans doute l'être le plus infortuné ; tu ſeras condamnée à un malheur éternel ! Eh ! pourquoi, interrompt ma femme, entretenir de ſi noirs preſſentiments ! quoi !

l'aspect de ton enfant ne te console point, mon ami ! on le voit bien : tu n'as pas le cœur d'une mere ! donne-moi ma fille, donne-la moi : que je la couvre de mes baisers ! qu'il me sera doux de verser sur elle mes larmes ! oh ! elle n'aura point d'autre nourrice que sa mere.

Je représente en-vain à mon épouse que sa santé est trop faible pour s'acquiter d'une obligation imposée à toutes les femmes : elle ne m'écoute point. N'aurois-je, me dit-elle, que le nom de sa mere ? & je n'en remplirois point les devoirs ! je n'en goûterois point les charmes ! je veux que ma fille ne doive le soin de son existence qu'à moi seule, qu'elle ne connaisse pas un autre sein, d'autres bras qui la pressent, que ses premiers regards s'attachent sur les miens ; elle sera ma consolation. Y a-t-il rien de plus satisfaisant, que de recevoir les caresses d'une touchante créature qui nous est redevable de la vie ? J'interromps : Agathe, quel présent lui avons nous fait !

Ma femme cherche à écarter les noires images qui revenoient toujours dans mon ame ; je cede à ses impressions ; je me remplis enfin de la volupté paternelle ; je regardois sans cesse ma fille ; il me

sembloit qu'elle entendoit ces épanchements de cœur que je lui adressois, qu'elle élevoit vers moi ses petits bras comme pour me témoigner sa tendresse. Vous êtes pere, mon ami, & il n'y a qu'un pere qui puisse éprouver ce que je ressentois, & partager les jouissances attachées à cette situation délicieuse! Hélas! elles furent bientôt empoisonnées : cette espèçe de trève avec mes peines ne dura point longtemps; on eût dit que le sort m'envioit cette lueur d'adoucissement dans mes maux.

Je m'étois livré au sommeil, en rendant graces au ciel d'avoir préservé mon épouse des dangers qui suivent quelquefois l'enfantement le plus heureux; les songes même contribuoient à me faire goûter cette suspension de chagrin : je révois que mon pere étoit venu nous surprendre dans notre demeure, qu'à l'aspect de mon enfant, il avoit laissé couler des larmes, & qu'il étoit tombé dans mes bras, en s'écriant : mon fils, je te pardonne; voici mon autre enfant; & aussitôt il s'étoit saisi de ma fille, & lui avoit prodigué des baisers mêlés de pleurs; ce spectacle pénétroit mes sens d'une ivresse réelle.

Je suis retiré de cette espece d'enchantement par un coup de foudre : monsieur, me crie-t-on, en

en accourant près de moi, hâtez-vous de vous lever : madame.... — Eh bien ! madame... qu'y a-t il?... — Elle vous demande... elle se meurt. — Ma femme !... Je n'ai que la force de prononcer ce mot ; je m'élance comme par instinct jusques dans son appartement ; ma raison étoit égarée ; & je vais tomber dans les bras d'Agathe, sans connaissance ; je r'ouvre les yeux : je vois ma femme expirante, touchant à son dernier instant ! Non, monsieur, on ne peint pas l'horreur de semblables situations ; j'étois précipité dans un abyme. Pourquoi dans de telles circonstances, n'exhale-t-on point tout-à-coup sa vie ? l'existence n'est-elle pas, en ces moments, un supplice plus déchirant vingt-fois que la mort ? Je voulois parler, je voulois agir, & je demeurois immobile, & muet ; quel ravage dans tous mes sens ! quel désordre dans mes idées ! Cependant je parviens à m'exprimer assez pour demander le prompt secours d'un médecin ; je serrois mon épouse dans mes bras ; je la quittois avec autant de vivacité que je retournois auprès d'elle ; je lui adressois mes sanglots, mes cris ; le médecin arrive : il examine la malade. Aussitôt deux personnes qui se trouvoient dans la chambre se saisissent, en quelque sorte, de moi,

& m'entraînent malgré tous mes efforts : — Pourquoi cruels, m'enlevez-vous d'auprès de ce que j'ai de plus cher ? vous penſez . . . — Il eſt inutile, monſieur, de vous cacher la vérité : on nous a fait ſigne de vous écarter : ſachez... madame va expirer. — Et je ne recueillerois point ſon dernier ſoupir ! je ne mourrois pas à ſes côtés ! barbares, laiſſez... laiſſez... Le médecin qui venoit nous rejoindre, ne me donne pas le temps d'achever : — Daignez, monſieur, céder au ciel qui eſt le maître ſuprême ; hélas ! votre épouſe n'eſt peut-être plus à l'inſtant où je vous parle. — Agathe ! elle auroit ceſſé d'exiſter ? — Songez, monſieur, que vous êtes pere, qu'il vous reſte un enfant . . . — Agathe, je ne te verrois plus ! ah !... du-moins ſouffrez que je la couvre encore de mes baiſers, de mes larmes, de mon ame ; cette ame ſi agitée ne tient plus qu'à un ſouffle ; que j'aye la conſolation de mourir près de ma femme ! — Vivez, monſieur. . . — Vivre ! vivre ! eh ! eſt-il en mon pouvoir de ſupporter la vie ? je ſens... que je me meurs ! au nom de l'humanité, traînez moi à ſes côtés.

Je ſors d'une eſpece de léthargie : quel ſpectacle différent me frappe ! Agathe, en pleurant, me tenoit contre ſon ſein. Mon ami, me dit-elle, non, la mort ne nous a point ſéparés ; je vis encore pour t'aimer, pour

donner ma tendresse, mes soins à notre chere enfant.

Je doutois si je n'étois pas le jouet d'un songe imposteur; privé de l'usage des sens, on m'avoit ramené dans l'appartement de mon épouse, qui étoit revenue de son accablement mortel; le médecin acheve de me ranimer: il m'annonce que les pronostics ont changé, qu'il y a lieu d'espérer que tout ce que j'aimois, me sera rendu. Il ajoute qu'elle devoit absolument s'interdire les fonctions de nourrice, que la nature lui en ayant refusé les facultés, si elle persistoit à vouloir allaiter, il ne répondoit pas de ses jours. Je ne serai donc point mere, s'écrie-t-elle, en se livrant à sa douleur! eh! qu'est-ce que j'aurai fait pour ma fille? où seront ses témoignages de mon amour? elle ne m'aimera point! & j'aurai bien mérité cette dureté! qu'est-ce qu'une mere qui ne nourrit point son enfant?

Je décidai qu'on donneroit du lait de vache à cette malheureuse créature privée du lait maternel, jusqu'au moment qu'on auroit trouvé une nourrice. Il s'en présenta une, qui paraissoit d'une excellente constitution: je la retins dans ma demeure; quel est mon étonnement, lorsqu'un jour je surprends Agathe qui allaitoit sa fille! Quoi! lui dis-je, c'est

ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe ! — Eh ! mon ami, je n'ai pas eu la force de vous obéir. Un ſentiment plus fort que moi m'a dominé ; éprouverois-je tout l'aſcendant du caractere maternel, ſi je n'étois pas votre épouſe ? la nourrice m'avoua qu'elle ne m'avoit été d'aucune utilité : c'étoit toujours ma femme qui en ſecret avoit nourri ſa fille.

Je ceſſai donc d'exiger d'Agathe un ſacrifice qui lui auroit coûté trop d'efforts ; je cédai d'autant plus que ſa ſanté ſe rétabliſſoit à vue d'œil ; enfin elle put ſans crainte goûter toute la ſatisfaction d'être mère ; ſon enfant ne ſortoit point de ſes bras ; elle diſoit que c'étoit un autre moi-même à qui elle témoignoit ſon amour.

Sainmoran montroit la même activité dans ſa correſpondance, & dans ſes marques de zèle & d'attachement ; il adouciſſoit notre infortune par des bienfaits auſſi délicats qu'eſſentiels ; je lui devois encore plus, malgré mon peu de confiance dans l'avenir, l'eſpoir de rentrer en grace avec ma famille, & il n'y avoit que lui ſeul qui pût m'entretenir dans ces flatteuſes illuſions.

Un ſecond enfant étoit venu mettre le ſceau à notre tendreſſe : je me trouvois donc pere d'une fille & d'un garçon. Ces deux créatures ſi intéreſ-

ſantes pour ma ſenſibilité, croiſſoient, s'élevoient ſous mes yeux. Quelle volupté, quelle ivreſſe délicieuſe, les cœurs qui ſavent aimer, goutent à voir naître, ſe former, ſe développer, ſe perfectionner ces êtres dont nous épions, en quelque ſorte, les premiers ſentiments, les premieres lueurs de raiſon! quel ſpectacle à la fois & touchant & curieux pour un pere, & même pour un philoſophe! L'homme qui n'a point produit ſon ſemblable, eſt incapable de connaître juſqu'où s'étend ſon exiſtence; il n'a aucune idée des véritables ſatisfactions; il n'enviſage autour de lui rien qu'un vuide affreux: auſſi tout, dans le monde, eſt-il étranger au célibataire: c'eſt du célibat que naquit l'égoïſme, ce vice ſi préjudiciable à la ſociété! Eh! qu'il eſt malheureux, celui qui n'a point vu ſon enfant lui ſourire, qui n'a point mêlé ſes larmes aux ſiennes, qui n'a point preſſé dans ſes bras une créature qui lui eſt redevable de la vie! Comme cette jouiſſance répandoit un charme ſur mes chagrins! elle avoit donné à mon épouſe un courage ſurnaturel. Repréſentez-vous le pere, occupé à ſes fonctions ruſtiques, ma femme, plus attachée encore au ſoin d'amuſer ſes enfants, leur cueillant des fleurs, eſſayant leur

mains incertaines ſur des inſtruments d'agriculture, les embraſſant tour-à-tour, me les amenant pour ſolliciter mes careſſes, les élevant juſqu'à ma bouche avide de leur prodiguer ces baiſers ſi tendres, ſi purs !

Je ſuis bien aſſuré que ces particularités ne vous paraîtront pas déplacées ; ſi j'écrivois à l'un de ces individus dont ſurtout la capitale abonde, qui n'ont pas la moindre notion de la nature, & de ſes douceurs, je me garderois de lui offrir ces tableaux : ils n'obtiendroient pas un ſeul de ſes regards. Qu'un ſpectateur de cette claſſe eût jetté ſur moi un coup d'œil dédaigneux, s'il m'avoit vu bêchant la terre, émondant des arbres, ramaſſant des fruits, me couvrant d'une ſueur dont, pour ainſi dire, je m'énorgueilliſſois ! Cependant, après l'enchantement de l'amour, les plaiſirs les plus touchants ſont ceux que nous devons aux travaux de la campagne ; ils partageoient mon temps avec cette paſſion qui prenoit, tous les jours, de nouvelles forces. Je vous l'ai déja dit : l'homme étoit né pour ſe vouer à l'agriculture ; c'eſt dans le calme des champs qu'il poſſede plus la faculté de s'interroger, de ſe connaître, de jouir de ſoi-même ; c'eſt là que les ſenſations s'épurent & ſe multiplient ; avec quel enthouſiaſme je voyois l'aurore déployer toutes ſes richeſſes !

je suivois de l'œil sa naissance, ses gradations, son éclat; je saisissois le premier rayon qui perçoit, & qui enflammoit l'horison; j'applaudissois à l'imagination poétique, qui a fait présent d'un char au soleil. Effectivement, cet astre me paraissoit marcher & s'aggrandir dans la voûte des cieux; je poursuivois sa route; je ne manquois pas de l'admirer encore, lorsqu'il semble aller s'éteindre pour nos climats; je me plongeois avec volupté dans ces flots amoncelés de topaze, d'émeraude, de pourpre où l'on diroit qu'il court se noyer. Abbaissois-je mes regards vers la terre: quelles scenes variées divisoient mon attention! combien dans cette verdure si monotone à des yeux qu'ont émoussés les spectacles grossiers de la ville, combien de nuances délicates qu'on aime à saisir, & à détailler? que d'objets différents à considérer dans un seul arbre! Je ne me lassois point de contempler ces fleurs si brillantes dans leurs couleurs multipliées; je respirois à longs traits leurs parfums délicieux; ce ruisseau si limpide, où je revenois toujours, m'invitoit à une douce rêverie: c'étoit là que mon imagination vagabonde s'abandonnoit librement à toutes ses pensées, que mon ame se débarrassoit du tumulte de ses peines: elle sembloit suivre ma vue, s'écouler avec cette

eau pure qui alloit se perdre sous un berceau de saules. Mes enfans avec leur mere, venoient quelquefois me trouver aux bords de ce ruisseau, & leur société mettoit le comble à l'ivresse dont ces images champêtres me remplissoient.

Croiriez-vous qu'il y avoit des moments où je me pénétrois de cette agréable situation, au point d'oublier qu'il existât d'autres terres au-delà de mon jardin : je le regardois comme mon univers ; nous en étions les seuls habitants ; mais ces moments étoient rapides : le songe duroit peu, & l'affreux réveil revenoit bientôt m'arracher à une légere suspension de mes chagrins.

Je m'occupois, pour amuser ma petite famille, à ramasser quelques poissons que je venois de pêcher : Simon, c'est le nom de mon domestique, accourt à moi, tout hors d'haleine : — Monsieur, voici un monsieur, que je n'ai point encore vu ici, qui demande absolument à vous parler : mon premier mouvement est de ressentir la crainte ; cependant je cherche à me rassurer, & je dis à ce garçon de m'amener l'inconnu. A quelle foule de réflexions je me livre ! — Notre retraite seroit-elle découvete? viendroit-on nous arrêter ? on me sépareroit de mes

enfants, d'Agathe! dois-je fuir? mais je laisserois ma femme, ma famille!.. Ces orages qui bouleversoient à ce point tous mes sens, sont bientôt dissipés. Je reconnais de loin le digne Sainmoran qui, conduit par Simon, précipitoit ses pas à ma rencontre: je vole dans ses bras, en ordonnant au domestique de s'éloigner; Sainmoran prend le premier la parole: — Ma foi, monsieur de *** est bien déguisé, & je trouve que l'air de Richard ne lui va point mal! il continue: j'ai, mon ami, beaucoup de choses à vous apprendre, ce qui demande un long entretien; j'ai mieux aimé vous voir, que de confier au papier ce qu'une conversation décidera. En attendant, menez moi à votre femme: que j'aie le plaisir d'embrasser vos enfants! & Sainmoran, en disant ces mots, m'avoit déja embrassé moi-même plusieurs fois. Quels transports il fait éclater à l'aspect d'Agathe, & des fruits de notre amour! il verse des pleurs d'attendrissement. Oh! s'écrie-t-il, si monsieur votre pere avoit un pareil spectacle sous les yeux, je suis bien assuré que la réconciliation auroit son plein effet! le méchant Audouin lui-même, n'y résisteroit pas. Sainmoran ne cessoit de nous témoigner la joye que notre vue lui causoit; enfin

nous laiſſons là nos enfants, & nous entraînons ce digne ami dans le jardin : nous nous aſſeyons ſur un banc de gaſon, & il ouvre ainſi cet entretien que j'attendois avec une impatience qui me trahiſſoit.

Vous ne doutez pas l'un & l'autre de mon amitié ; j'aurois déſiré vous en donner des preuves plus éclatantes ; tout ce que j'ai fait, ç'a été d'après mon cœur : vous ne rejetterez donc pas ſur moi ce qui pourroit vous déplaire dans les choſes que j'ai à vous apprendre. J'avoue d'avance que le ſacrifice qu'on exige, me révolte moi-même : cependant ce n'eſt qu'à ce prix qu'à ce ſeul prix que la tendreſſe paternelle vous eſt rendue. J'interromps : Oh ! qu'on me demande tout ce qu'on voudra ! je ſuis prêt à tout immoler, pourvu que mon pere me r'ouvre ſon ſein ! Sainmoran reprend : j'aime à voir ce dévouement généreux ; que monſieur votre pere ne peut-il lire dans votre ame ! on n'impoſeroit pas des loix... mais venons au fait, voici ce dont il s'agit : votre mere, & vos parents, qui par l'entremiſe d'Audoin ont tant de pouvoir ſur ſon eſprit, ne ſont pas éloignés du pardon qu'ils auroient dû vous accorder depuis longtemps : ſachez donc la condition qu'ils mettent à cette eſpece de grace : il faut que vous

renonciez absolument à tous les droits que vous avez reçus de la nature, que vous vous déclariez incapable de succeder à votre pere, dans ses charges, dans ses biens, que vous vous reconnaissiez coupable, & conséquemment soumis avec justice, à la peine de l'exhérédation. O ciel, m'écrié-je! on veut donc ma mort! que je m'avoue criminel d'avoir aimé Agathe, d'avoir donné la vie à ces innocentes créatures; elles sont du sang de mon pere, & la misere, l'opprobre seront leur partage, tandis que mes parents inhumains... mon ami, si je n'avois à envisager que moi seul: mais je suis époux, je suis pere. Hélas! interrompt ma femme, oublions une infortunée, qui sans doute mourroit avec joie, si sa mort vous rendoit, vous & vos enfants, aux embrassements de votre famille; n'attachons nos yeux que sur ces malheureuses victimes de notre sort: elles seroient déshéritées, dépouillées de tous leurs droits, regardées comme les fruits d'un engagement réprouvé par la terre & le ciel, réduites à expirer sous le faix de l'adversité & de l'ignominie!.. & c'est là ce qui attendroit nos enfants!

Agathe n'a pas la force de poursuivre: les sanglots lui coupent la parole. Calmez vous, madame,

réplique Sainmoran touché de sa douleur ; observez que je ne donne point de conseils à mon ami ; je ne réfléchirai point ici sur la dureté de ses parents, sur leur avidité extrême, sur leur barbarie : je présente une condition, dont je ressens moi-même toute l'injustice, toute l'inhumanité. D'ailleurs on ne vous a pas encore proposé cet acte ; je ne suis venu en ces lieux que pour vous prévenir.... Mon bienfaiteur, dis-je à Sainmoran avec vivacité, il est inutile de nous arrêter à des plaintes sur cette destinée opiniâtre dans ses persécutions ; je dois m'immoler tout entier ; à quelque prix que j'achete le retour de la tendresse de mes parents, je me croirai le plus heureux des hommes, pourvu qu'il me soit permis de tomber aux genoux paternels, de les arroser de mes larmes. Cet auteur de ma vie, qui m'est toujours si cher, porteroit-il la rigueur jusqu'à ne pas laisser un morceau de pain à nos enfants, qui sont les siens ? Non, il ne les punira point à cet excès d'une faute .... eh ! qui ne l'auroit commise ? Mon ami, jettez les yeux sur ma femme ; regardez-la, regardez-la ; & ... si vous sçaviez tout ce qu'elle a fait pour moi !

Nous pleurions tous les trois. Sainmorain passe quelques jours avec nous ; & au moment que nous

nous séparions, je lui donne cette lettre, en le priant de la remettre dans les mains propres de mon pere. Voici ce qu'elle contenoit :

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

« IL ne m'est plus possible de soutenir la vie, » privé de votre tendresse, qui, sans doute, est » tout pour moi. Je ne sais quelle fatalité me re- » pousse de votre sein ; au moment que j'allois y » r'entrer, je m'en suis vu écarté ; on nous menace » même, ma femme & moi de votre part ; on est » impatient de nous plonger tous deux dans une » prison. Mon pere.... après ce mot, ne pourrai-je » vous désarmer ? Savez-vous qu'aujourd'hui vous » avez encore de nouvelles victimes à frapper ? Je » mets à vos pieds deux enfants, deux enfans bai- » gnés de nos larmes, qui vous intercedent pour » les auteurs de leurs malheureux jours. Ne croyez » pas qu'un vil intérêt me presse de vous reporter » des plaintes que je vous ai déjà fait entendre. » Mon pere, connaissez à quel point vous m'êtes » cher ! Je n'ignore pas que quelques personnes » qui vous entourent, cherchent à me fermer tous » les chemins qui me conduiroient à vos pieds ;

» & elles ont leurs raiſons ; qu'elle n'imaginent point
» que l'attente de vos bienfaits me détermine ; je
» ſuis prêt à ſigner un acte par lequel je renonce
» à tout eſpoir de fortune. Si cette déclaration peut
» les adoucir, je leur fais ſans peine ce ſacrifice ;
» mais qu'on n'étouffe plus la nature dans votre cœur !
» qu'on vous laiſſe obéir à ſes mouvements ! ils m'ap-
» pellent à vos genoux, dans vos bras : je ſuis pere : il
» eſt impoſſible que vous accabliez plus long-temps un
» fils qui n'aſpire qu'à recouvrer votre tendreſſe. J'at-
» tends donc mon arrêt ; point de biens, de dignités,
» d'eſpérance même d'en poſſéder jamais, je ne deſire
» que le retour des bontés paternelles : voilà ce que j'im-
» plore de votre humanité, mon pere. Accordez-moi
» donc la grace d'aller, avec ma femme & mes enfants,
» me précipiter à vos pieds ; que j'aie du-moins la
» conſolation d'y rendre mes derniers ſoupirs ! que
» mes derniers regards s'attachent ſur un pere....
» qui doit être las de me haïr ! Écoutez, écoutez
» votre cœur ; il vous parle pour nous : vous
» nous verrez embraſſer les genoux paternels, les
» inonder de nos pleurs ; laiſſez-vous toucher, ou
» que ce ſoit vous qui nous perciez le ſein ! nous

» ne pouvons plus vivre dans une ſituation auſſi » accablante ».

» Je ſuis, &c.

Je n'avois point voulu compromettre Sainmoran; je m'étois abſtenu d'entrer dans des explications qui auroient pu nuire à notre projet; il me ſuffiſoit d'annoncer que je ſacrifierois tout ce qui étoit relatif à l'intérêt; j'avois donc lieu de me flatter que mon ami inceſſamment me donneroit des nouvelles ſatisfaiſantes; je me repoſois ſur un avenir favorable; Agathe ne ſe conſoloit point : c'eſt à cette condition, me diſoit-elle, que vous obtiendrez un pardon qui coûtera l'honneur, & peut-être la vie à nos enfants ! Et ſi notre mariage n'eſt point reconnu, que voulez-vous qu'ils deviennent ? leur état ſera incertain, & ils traîneront une exiſtence obſcure, expoſée à toutes les épreuves cruelles qui ſuivent la triſte adverſité. Penſes-tu, ma chere amie, lui répondois-je, que mon pere m'impoſe un acte auſſi rigoureux ? Va, la nature ne s'égare point à cet excès ! je ſerai forcé, ſans contredit, de me relâcher de mes droits : mais on n'aura point l'inhumanité de dépouiller mes enfants d'un faible dédommagement de tant d'infortunes; Agathe, c'eſt

toi qui as rendu mon cœur encore plus ſenſible; il faut abſolument que je ſois ſoulagé d'un fardeau qui m'accable; je préférerois cent fois la mort à la haine de mes parents Hélas ! que j'éprouve que la perte de l'amour paternel eſt le plus horrible des malheurs !

Une affaire qui regardoit le frere d'Agathe, m'appelle à Breſt : j'abandonne donc ma chere ſolitude, pour quelques jours. A peine arrivé en cette ville, je me hâte de remplir l'objet de mon voyage. J'avois conſervé mon traveſtiſſement; je ne me montrois que ſous l'extérieur du bon fermier Richard; par ce moyen, je me dérobois aux pourſuites que j'avois trop à redouter; je ne pus quitter Breſt ſans avoir viſité le port : je cédai à ma curioſité; le ſpectacle des galeres fut un des premiers qui fixerent mon attention; je me tronſportai même ſur pluſieurs de ces bâtimens. Parmi les miſérables que la juſtice y tient enchaînés, j'en apperçois un qui paraiſſoit ſouffrir plus que les autres : il ſe cachoit le viſage, & pleuroit amerement; il s'écrioit : ô mon Dieu ! vous êtes juſte, je l'ai bien mérité ! c'eſt-là où m'a conduit une indigne paſſion ! ſes accents me troublent : ils n'étoient point étrangers à mon

oreille;

oreille ; j'approche... je crois avoir reconnu... — Je ne me trompe point.... c'eſt vous.... c'eſt vous, malheureux Leſſeville ! A ce nom, cet infortuné leve la tête, & en-effet c'étoit lui-même : il a peine à diſtinguer mes traits ; mon habillement lui cauſoit une incertitude dont le ſon de ma voix ne pouvoit le retirer : cependant il me conſidere quelques inſtans. Monſieur, me dit-il, ſeriez-vous monſieur de*** ?.. — Eh ! oui, pauvre Leſſeville, je ſuis cette victime ſans ceſſe renaiſſante d'un malheur conſtant, vous ne vous abuſez point : les perſécutions que j'eſſuie toujours de la part de ma famille, m'ont obligé de recourir à cette eſpèce de déguiſement ; mais par quelle étrange fatalité vous retrouvé-je ici? dans quelle ſituation...—C'eſt, monſieur, ce funeſte amour qui m'y a plongé! Hélas ! pourquoi m'avez-vous rappellé à la vie? que ne me laiſſiez-vous terminer des jours déjà trop ſouillés par mon ingratitude, par ma baſſeſſe ! Quand on a pu trahir ſon bienfaiteur, n'eſt-on pas capable de tous les crimes ? Vous m'avez dérobé à un trop juſte châtiment ; le ciel, moins indulgent, m'a puni, & je me vois confondu parmi des ſcélérats, qui s'applaudiſſent encore d'être échappés à une mort ignominieuſe, comme ſi leur exiſtence n'étoit pas le comble du malheur &

de la honte. Vous vous ressouvenez que cette infâme Rosalie, après m'avoir égaré jusqu'au point de manquer à la reconnaissance, à l'honneur, avoit pris la fuite, chargée du fruit de mon atrocité, que pour ajoûter, s'il étoit possible, à tant d'horreurs, elle s'étoit jettée dans les bras d'un autre; qu'en un mot, en proie à des remords légitimes, j'avois encore la douleur d'être convaincu que je n'étois point aimé, qu'on m'avoit trahi, qu'un rival favorisé suivoit la perfide, & recueilloit avec elle le prix de ma scélératesse. Je me séparois de vous, le cœur déchiré de mille traits, accablé de vos procédés généreux & surnaturels, pénétré de la noirceur, de l'énormité des miens; j'aurois voulu me fuir moi-même, tant j'étois odieux & coupable à mes propres regards! Je m'étois engagé dans le régiment de***, avec le ferme projet de rentrer dans le chemin de la vertu, & me flattant qu'un jour, ma situation plus avantageuse, me mettroit en état de restituer ce que je vous avois enlevé. J'étois devenu, pour mes camarades, le modele d'une sage conduite; je croyois enfin avoir épuré mon ame des levains de cette détestable passion qui l'avoit infectée jusqu'à me faire commettre un vol, l'ingratitude la plus horrible. Le régiment, environ dix-huit mois après

mon départ de ***, s'arrête à ****; le soir même je reçois ce billet:

« Reconnaîtrez-vous encore mon écriture ? & » croirez-vous que vous m'êtes plus cher que ja» mais ? Vous m'opposerez des apparences qui, à » la vérité, étoient toutes contre moi: mais, lors» que vous serez instruit des faits, vous serez le » premier à me rendre la justice qui m'est due. Je » n'exige point que vous m'aimiez: eh! quel cœur » est semblable au mien ? mais je suis jalouse de me » justifier; vous ne sçauriez me refuser cette con» solation, sans être le plus injuste & le plus barbare » des hommes; accordez-moi donc cette marque » de pitié, car c'est votre pitié seule que j'implore. » Lesseville, avez-vous pu penser un instant un seul » instant, qu'il me fût possible d'aimer un autre que vous?

VOTRE FIDELLE ROSALIE.

La personne chargée de cet écrit, m'indiqua le lieu où je trouverois ce monstre attaché à ma poursuite; mon premier mouvement me dicta cette réponse: dites à cette femme que je ne la connais point, ni ne veux la connaître; je ne recevrai aucun message de sa part, ou j'irai déclarer à mon colonel... Je n'achevai point, & je tournai le dos au commissionnaire.

Je n'ai point marché vingt pas, que je suis tenté de le rappeller : cependant, j'ai assez de fermeté pour triompher de ce commencement de faiblesse. Hélas! Je n'eus pas long-tems à m'applaudir de ma victoire : rendu à moi-même, toutes mes blessures se r'ouvrent; d'abord, c'est la compassion qui s'empare de mon ame : — Ai-je été assez cruel? Cette femme... elle est peut-être à plaindre! dois-je oublier que je l'ai aimée, qu'elle m'a aimé? Oui, je n'en doute pas, j'ai eu sa tendresse... & si elle alloit n'être pas aussi coupable que je l'imagine!... Ensuite je me disois: Rosalie ne seroit point criminelle! & qui m'a plongé dans la fange de la bassesse? qui m'a pressé, qui m'a forcé de me souiller d'une action infâme? qui m'a réduit à être ingrat, à déchirer le sein d'un bienfaiteur, à lui ravir tout ce qu'il possédoit? pour qui ai-je été le dernier des hommes?... Et ne m'a-t-elle point trahi? n'a-t-elle pas fui avec un rival? Un rival!... comment la perfide se justifieroit-elle de ce dernier crime? je l'aimois avec tant d'ardeur!... mais quels risques aurois-je à courir, en m'offrant un instant à sa vue?... je goûterai le plaisir de l'accabler de mes reproches, de mes mépris; toute mon indignation, ma haine pourra éclater à mon gré; je voudrois qu'elle fût dans la plus pro-

fonde misere, qu'elle touchât à son dernier moment: je m'enivrerois d'un si doux spectacle ! je rassasierois une vengeance, qui jusqu'ici ne s'est nourrie que de vains regrets... Oui, je suis résolu à voir Rosalie, pour lui montrer combien je la déteste. Aurois-je à craindre de rentrer sous le joug? Sçachons de quel prétexte elle aura le front de couvrir son abominable infidélité.

Malheureux que j'étois! je connoissois si peu le cœur humain ! que n'avois-je en ce moment une main protectrice telle que la vôtre, qui me retînt sur les bords de l'abyme où j'allois me précipiter! Ah! monsieur, mon destin m'emportoit vers l'égarement, vers le crime : je n'ai pu combattre mon funeste ascendant: il m'a fallu y céder; il me subjugue. Je cours donc à ma perte ; je vole à cette Rosalie : je la trouve dans une étable, couchée sur un peu de paille; sa pâleur annonçoit une mort prochaine ; cette image fait évanouir tous les projets que mon ressentiment avoit formés. Approchez, me dit-elle d'une voix éteinte, & osez m'envisager dans l'état où je suis; je n'aspire point assurément à vous plaire, mais j'ai conservé mon cœur, mon cœur toujours rempli de vous.... (Je veux parler.) Lesseville, écoutez-

moi, & après ce que je vais vous apprendre, je vous laisserai la liberté de me condamner, de me haïr, ajoute-t-elle en versant quelques larmes ; vous avez soupçonné mon amour ; vous avez cru que je favorisois un rival, que je fuyois avec lui : daignez m'entendre. Mon frere avoit découvert l'endroit où nous nous étions retirés.... — Votre frere !... — Souffrez que je poursuive. Un jour que vous étiez dehors, il entre dans ma chambre, saisi d'un effroi que je ne tardai pas à partager : — Enfin, ma sœur, me dit-il, je vous retrouve ! je suis errant fugitif ; j'ai eu le malheur, dans un combat singulier, d'ôter la vie à mon adversaire ; la justice est attachée à mes pas : elle est prête à m'atteindre. Je suis entré dans cette ville, à la faveur de la nuit ; je ne sçais où me cacher. J'ai la faiblesse de lui découvrir à quelle extrémité nous étions réduits ! je lui dis que nous avions tout à craindre de cette même justice dont il redoutoit la vigilance ; je lui montre cette somme d'argent que vous veniez de remettre dans mes mains : je m'apperçois qu'il est troublé à cet aspect : cependant il parvint à dissimuler ce qui se passoit dans son ame : je le presse d'aller vous trouver ; je lui indique le lieu où vous seriez : il revient bientôt, frappé d'épouvante : — Tout est perdu ! Lesseville est en

prison ; on va vous arracher de cette demeure. Je m'écrie : Lesseville est arrêté ! eh bien ! je vais partager ses fers ; c'est moi qui suis coupable ; il est innocent ; c'est moi qui dois subir la punition réservée aux criminels. — Y pensez-vous, ma sœur ? quand vous serez privée de la liberté, pouvez-vous être utile à cet infortuné ? Croyez-moi, le parti le plus sage est de quitter promptement ce séjour ; incessamment je reviendrai m'informer du sort de Lesseville ; nous serons à portée de lui rendre des services essentiels ; en un mot, nous travaillerons de concert pour obtenir sa grace. Je crus ce perfide. Il se charge de l'argent. Nous prenons ensemble la fuite... J'interromps Rosalie : quoi ! c'étoit votre frere qui accompagnoit vos pas ! & ... vous m'aimiez ? Si je vous aimois, reprend ce monstre d'artifice ! ah ! Lesseville, en avez-vous pu douter un seul instant ? Non, ne me rendez point votre amour : accablez-moi de votre haine : mais soyez persuadé que vous n'êtes pas sorti un moment de mon cœur : ce n'est que votre justice que je sollicite. Je regarde avec attendrissement cette femme : — Encore une fois, Rosalie, vous m'aimiez ? vous ne m'avez point trompé ? permettez, continue-t elle, que

j'acheve de vous éclairer ſur mes malheurs. Je m'abandonne donc aux abominable conſeils de cet homme déteſtable; il m'engage à m'éloigner de la ville de *** : il y fait un voyage, & m'apprend que l'on vous a retiré de la priſon, & que vous êtes rentré en grace avec votre famille, qui veilloit à toutes vos actions. Je ne vivois que dans l'eſpérance de ſaiſir une occaſion de vous revoir. Ce frere, ſi peu digne de m'appartenir, étoit ſorti de grand matin; je l'attends tout le jour: le ſoir arrive; il ne vient point; je cours à l'endroit où étoit dépoſé l'argent : il m'avoit été enlevé. Auſſi-tôt j'envisage tout mon déſaſtre; je vois que le ſcélérat a emporté cette ſomme qui vous a coûté tant de chagrins; je me livre au déſeſpoir; je me détermine à écrire à une perſonne de ma connaiſſance, qui pouvoit me donner des éclairciſſements : on me mande que vous avez diſparu, qu'en un mot vous êtes parti dans l'idée que vous aviez un rival; on ajoute que monſieur de *** même ignoroit dans quels lieux vous vous étiez retiré. Je ne ſçais comment j'ai pu réſiſter à de ſemblables coups. Expoſée aux horreurs de la miſere, j'éprouvois des maux plus cruels; j'ignorois votre deſtinée; mais j'étois ſûre que vous doutiez de mon amour, de cet amour que

j'emporterai au tombeau; cette image déchirante ne me laissoit pas respirer. Je ne vous peindrai point les affreuses extrémités où j'ai été réduite; vous en voyez une preuve. Voici le lit (en me montrant cette paille) où je vais succomber au besoin, & mon dernier tourment sera mon malheureux amour. Encore un coup, ce n'est plus votre tendresse que je réclame: c'est votre compassion, & vous la devez à une femme aussi innocente qu'elle est à plaindre.

Rosalie, à ces mots, verse une abondance de larmes. Vous, monsieur, vous qui êtes si sensible, vous vous représentez ce que j'éprouvois. J'oubliai tout. J'oubliai que c'étoient les perfides suggestions de cette malheureuse qui m'avoient rendu si coupable à votre égard. Je n'envisageai qu'une misérable femme expirante de faim, & dont la passion pour moi étoit du-moins exempte de reproches; & en ce moment, qu'avoit-elle besoin de plus pour sa justification? Je cédai donc à mon amour: il s'étoit réveillé dans toute sa force: je me précipite aux pieds de Rosalie; je couvre de mes baisers, de mes pleurs, ses mains défaillantes. Elle reprend: je m'étois hier traînée près de la porte de ***; je vous reconnus: vous

étiez avec un des ſoldats de votre régiment ; je craignis d'abord de m'offrir à vos yeux, convaincue que vous deviez me voir bien différente de ce que je ſuis. J'avois même formé le projet de mourir ſi près de vous, ſans vous rendre témoin de ma fin : une ardeur que je n'ai pu vaincre, l'a emporté : j'ai obéi à ſes tranſports ; j'ai pris le parti de vous écrire.... J'interromps Roſalie ; — J'ai donc retrouvé celle qui m'étoit ſi chere ! va, je te vengerai de mes injuſtices ; regne plus que jamais ſur mon ame ; je croyois t'en avoir bannie, & tu en étois la ſouveraine abſolue. Cette haine, ces fureurs, cette ſoif de vengeance, c'étoit de l'amour le plus violent, le plus enflammé ; Roſalie n'a point été parjure, infidelle ! je goûterai encore le bonheur !

Me voilà donc rentré dans ma chaîne ; je loue une petite chambre garnie, où je cache Roſalie aux regards curieux ; rien ne lui manquoit pour ſa ſubſiſtance ; je la voyois en ſecret tous les jours ; je prenois ſur mes beſoins mêmes pour ajouter aux adouciſſemens de ſa ſituation ; elle avoit repris tous ſes charmes.

Je commençois à me laſſer de cette exactitude à remplir mes devoirs ; qui m'attiroit autrefois des éloges, j'avois déjà même reçu quelques reproches de la part de mes ſupérieurs ; Roſalie

ſeule m'occupoit. Mes fonds ne ſuffirent point pour ma dépenſe ; je contractai des dettes ; bientôt je ne trouvai plus à emprunter. Les plaintes contre moi éclaterent : je me vis forcé de recourir au parti de la déſertion ; je me ſauvai avec Roſalie. J'entrai dans un autre régiment : l'infortune nous pourſuivoit ; il ne m'étoit pas poſſible de fournir à l'entretien de deux perſonnes : j'aurois ſupporté avec courage la glus cruelle indigence ; mais elle m'effrayoit dans Roſalie : elle me déchiroit le cœur. Quelle épreuve horrible pour la ſenſibilité, de voir ſouffrir ce qu'on aime ! Qu'alors la vertu eſt faible ! Que le beſoin, ce tyran impérieux eſt preſſant ! Un capitaine me charge de recevoir pour lui l'eſcompte d'un billet : j'apporte l'argent chez Roſalie ; elle manquoit en ce moment du néceſſaire ; j'avois l'ame bouleverſée de ce ſpectacle : cette femme perfide ſe plaint avec amertume, s'étend ſur les horreurs de la miſere qu'elle va reſſentir. Que vous diraije ? Il étoit décidé que je marcherois de précipice en précipice. Qu'on a raiſon de dire qu'une faute entraîne à une autre faute ! eh ! qui avoit pu être ingrat comme je l'ai été envers vous, devoit ſe ſouiller de tous les forfaits. Au-lieu de remettre cet argent, je m'en empare avec la même

lâcheté dont j'ai payé vos bienfaits. Il est inutile d'ajouter que je quittai mon nouveau régiment; ma sûreté l'exigeoit. Je fuis donc une seconde fois avec ma complice : je ne possédai pas long-temps le fruit de mes erreurs, ou plutôt de mes crimes; Rosalie s'étoit séparée de moi pour quelques instants; je cours à une petite cassette où je renfermois tout ce qui pouvoit m'intéresser : l'argent avoit disparu : à sa place, je trouve ce billet, dont je ne connaissois pas les caracteres :

« Souviens-toi d'un homme que tu as paru mé-
» priser, les premiers jours que tu arrivas dans la ville
» de ***; tu as même ajouté l'outrage au dédain :
» je suis vengé : j'ai pu rendre Rosalie infidelle,
» l'arracher de tes bras; elle est dans les miens; je
» l'ai engagée à te ravir ce que tu avois enlevé à
» un autre; j'ai marché sur tes pas : c'est moi qui t'ai
» fait revoir une femme qui s'est mocqué de ta
» crédulité : la fable du frere est mon ouvrage;
» j'étois ce frere, & je possede en ce moment ta
» maitresse, & ton nouveau larcin : juge combien
» je te dois de plaisirs! Tu sers mon amour, ma
» vengeance, & mon intérêt : aussi ma reconnaissance
» t'est-elle assurée. Je te conseille d'agir en philosophe,
» de te résigner à ton malheureux sort. D'ailleurs, ne

» ſonge plus qu'à te dérober promptement au ſort qui
» te menace. Comme tu vas maudire les femmes ! &
» les hommes ne ſeront pas plus épargnés. Voilà
» de bonnes leçons que je te donne, n'eſt-il pas vrai ?
» Adieu, mon ami ».

Vous concevez à quels tranſports de rage je m'abandonnai ! Je n'eus pas la force, en ce moment, de me déchirer le ſein. Je me rappelle en-effet un jeune-homme, avec qui j'avois eu une querelle, quelques jours après que votre bienfaiſance s'étoit manifeſtée à mon égard, & la jalouſie avoit été le fondement de ce démêlé. Je tombai dans un anéantiſſement mortel ; je me regardois comme trop coupable à mes propres yeux, pour tenter la moindre démarche qui me ſauvât d'un châtiment mérité. On avoit fait des perquiſitions ; je me trouve enfin ſaiſi par les miniſtres de la juſtice ; j'apperçois le capitaine qui étoit accouru ſur nos traces : — Venez, monſieur, prendre votre victime ; il n'eſt pas beſoin d'informations ; mon crime eſt avéré, & je le confeſſe moi-même : oui, c'eſt moi qui ai trahi la confiance, l'honneur, qui me ſuis ſouillé d'un vol, d'un vol infâme ; ah ! ce n'eſt pas mon premier attentat ! hâtez-vous de me punir : je me ſoumets, je vole au devant de la peine qui m'eſt

due. Ma franchise & ma résignation étonnerent l'homme même intéressé à mon châtiment. On me demanda où étoit cette somme : je répondis seulement que je ne l'avois plus. On me parla d'une femme qui m'avoit accompagné, & l'on voulut sçavoir si elle n'étoit point ma complice. Je suis le seul criminel, repliquai-je, le seul aussi qui doive subir la sévérité des loix. Faut-il aller à la mort ? j'y marche.

Enfin, monsieur, je passe sur les détails que vous pouvez vous représenter ; je ne fus pas assez heureux pour perdre la vie : c'est ici que je suis condamné à la traîner, cette misérable existence, qui m'est si odieuse ! Le souvenir de Rosalie, l'image de sa trahison, de sa noire trahison, me poursuivra jusqu'au dernier soupir. Hélas ! j'étois né pour aimer la vertu, pour la pratiquer : le plus sensible des humains, j'en aurois été peut-être le plus honnête, & j'en suis la honte, l'opprobre ! La religion, la religion, l'unique soulagement qu'il me soit permis d'attendre dans mon état affreux, m'a empêché de finir des jours qui, je le sens, touchent à leur terme ; j'ai oublié ma famille, le monde entier ; je ne tiens plus à la terre : j'ai manqué à tout : je vous ai enfin offensé !.. que Dieu me pardonne !

Cet infortuné céda à la douleur qui l'oppressoit

ſes dernieres paroles ſe perdirent dans les ſanglots. je tâchois de le conſoler : —Des conſolations, monſieur! il n'en eſt plus pour moi ! Quand on eſt parvenu au comble d'aviliſſement où je me vois, il n'y a que la mort qui nous délivre de ce ſupplice intérieur, le plus cruel de tous, & elle eſt devenue mon eſpérance. Quel eſt votre bonheur, monſieur ! vous n'avez point outragé l'amitié, la probité, la nature : j'ai commis tous ces forfaits, & mes remords ſont inutiles !

Je voulois continuer cet entretien qui m'attachoit, qui me faiſoit éprouver le doux mouvement de la compaſſion ſi cher à une ame ſenſible ! Leſſeville retomba dans un morne ſilence, la tête baiſſée, & comme accablé de ſa ſituation malheureuſe.

Je me retirai, rempli d'une infinité de réflexions que devoit néceſſairement produire ce triſte ſpectacle. Quelle énigme inexplicable que le cœur humain ! combien nos paſſions nous maitriſent ! & que nous ſommes continuellement voiſins de l'égarement, & même du crimes ! Je retournai, quelques jours après, pour voir Leſſeville : on m'apprit qu'il étoit mort, ſans avoir proféré le moindre mot, quoiqu'il eût toujours conſervé la connaiſſance. Les affaires qui m'avoient

appellé à Brest, étoient terminées : je ne songeai plus qu'à quitter cette ville.

Je revole auprès de mon épouse, & de mes chers enfants. A peine ai-je apperçu Agathe, que je cours dans ses bras ; elle tenoit dans ses mains une lettre qu'elle arrosoit de ses pleurs. Tenez, me dit-elle, voyez comme nous sommes condamnés à être éternellement en bute à un malheur opiniâtre. Je reconnais l'écriture, & je lis :

« Tous mes efforts sont infructuenx ; j'avois saisi » un moment favorable ; j'avois amené votre pere » au point de consentir à vous voir ; il vous r'ou- » vroit ses bras : c'étoit à votre lettre que vous » deviez ce changement inattendu : l'infernal Audoin » est encore venu détruire cette révolution si avan- » tageuse : c'est un ennemi indomptable. Tant que » cet homme vivra dans le sein de votre famille, » il l'infectera de ses poisons, & il faut absolument que » vous renonciez à tout espoir de retour. Malgré cette » sorte d'acharnement de la fortune à vous persécuter, » je ne cesserai cependant point de vous donner les » mêmes conseils : toujours de la confiance dans l'Être » suprême, & persistez à vous reposer sur le pouvoir » de la nature : un pere ne sçauroit persévérer dans

» sa

» sa haine contre son enfant ; il est impossible qu'il » ne se laisse pas désarmer. Le digne Limbert n'est » point abattu par cette contrariété ; il pense comme » moi, qu'avec de la patience & de la fermeté, nous » l'emporterons. Adieu, mon tendre ami ; disposez » d'ailleurs de ma fortune comme de mon ame : » l'une & l'autre sont entierement à vous. Parlez » de mon respectueux attachement à votre chere » épouse ».

Je relis à plusieurs reprises, & tout-à-coup m'élevant d'une sombre rêverie : — Non, ma chere Agathe, non, ne désespérons point encore ; c'est en vain qu'on veut me fermer le sein paternel : il se r'ouvrira à mes sentiments, à mes transports ; j'obtiendrai la victoire : sois-en assurée.

Je partage mes caresses entre mon épouse, ma fille & mon fils. Comme une tendresse pure a des jouissances vives & délicieuses ! avec quelle ivresse, toujours nouvelle, on en revoit les objets ! Je ne voulois point faire part à ma femme d'un projet singulier que j'avois conçu, sans trop le méditer ; je suppose un voyage de quelques jours ; Agathe en ignoroit le but véritable. Je prends enfin le chemin de la ville où j'ai reçu la naissance ; je me

rends à *** : j'y entre à la nuit tombante ; je m'étois bien gardé de quitter mon coſtume. Vous ne vous attendez pas au motif qui me ramenoit dans ma patrie ? le lendemain, ſur les huit heures, je me tranſporte chez ce barbare, cet inflexible Audoin. Je m'annonce comme un fermier qui avoit une affaire importante à lui communiquer ; il me fait prier d'attendre un inſtant. Monſieur, me dit un imbécile valet, eſt occupé à réciter ſes prieres, & quand le roi de France viendroit en perſonne, il ne lui donneroit pas audience : le bon-Dieu doit aller avant tout. — Rien de plus juſte, mon ami : Dieu eſt au-deſſus de tous les hommes, & nous ne ſaurions trop lui offrir nos hommages. Que votre maître ne ſe gêne point : j'attendrai patiemment qu'il veuille bien m'accorder un moment d'entretien. Au bout environ d'une demi-heure, j'entends ſonner : le domeſtique court, & revient : — Monſieur, vous pouvez entrer. J'apperçois un eccléſiaſtique entre les deux âges ; ſon viſage long & pâle qu'il cherchoit à rendre encore plus auſtere, reſpiroit la ſévérité & la mortification ; il étoit aux pieds d'un prie-Dieu, vis-à-vis un grand crucifix ; il ſe leve, & avec aſſez de dureté : — Que me voulez-vous ? dépêchez-vous

de me dire ce que vous avez à me communiquer : j'ai encore mon bréviaire à réciter, & madame de***, m'attend. (il me nomme ma mere) A ce nom, j'ai quelque peine à cacher mon trouble ; cependant je reprends une tranquillité apparente : — C'est sur votre réputation, monsieur, que j'ose m'adresser à vous, pour réconcilier une famille . . . Au fait, interrompt avec humeur Audoin : de quoi s'agit-il ? — De votre médiation, monsieur. J'ai un pere qui m'est extrêmement cher : j'ai eu le malheur de me marier sans son consentement, & je venois. . . . — Je ne me mêle point de semblables affaires ; se marier sans l'aveu de ses parens, est un égarement qui ne mérite point de pardon ; les auteurs de nos jours sont les images de Dieu sur la terre, & Dieu punit rigoureusement ceux qui l'offensent ; vous l'avez irrité, en contractant un engagement qui n'est point revêtu de la permission paternelle. Eh ! comment ignorez-vous ce que tout *** sait ? monsieur de *** a un fils qui a commis une faute semblable : je l'appelle une faute, c'est un crime contre les loix, contre le ciel ; & c'est moi qui ai représenté au pere, combien en ce moment il devoit un exemple éclatant à toute la province ;

il doit à jamais repousser cet enfant coupable...—Mais, monsieur, si cet infortuné a une femme digne d'un meilleur sort, qu'il y ait des fruits de cette union malheureuse, si ce fils veut tout sacrifier, & ne demande qu'à embrasser les genoux de son pere, qu'à les arroser de ses larmes... — Point de grace. La justice de Dieu a prononcé contre lui anathême, anathême éternel. Si vous aviez quelqu'idée de la sainte Écriture, vous sauriez que ce Dieu des vengeances a réprouvé Esaü, & transporté ses bénédictions, l'héritage de ses peres sur Jacob. — Il faut donc que monsieur de ***, expire de douleur? — Sans contredit, il faut qu'il subisse la peine qu'il a méritée: lui, sa femme, & ses enfants doivent être à jamais proscrits & rejettés de la famille de monsieur de ***. — Quoi! monsieur, Dieu est donc inflexible? — Dieu, encore une fois, est juste, & ce sont là des rigueurs salutaires, qui servent de leçons éternelles, qui effrayent l'homme faible & toujours prêt à succomber... — Nul espoir, monsieur? — Eh! quel intérêt prenez-vous à ce fils réprouvé? — Quel intérêt!.. vous êtes un barbare... un monstre d'inhumanité; ce n'est pas Dieu qui est inflexible: c'est vous, cruel! c'est vous... — Comment! chez moi prendre ce ton! hôla, Robert! qu'on me chasse cet impudent...

— Un moment... un moment... daignez, monſieur, m'écouter... je vous demande pardon... je tombe à vos pieds... vous m'excuſerez, quand vous ſaurez... vous pouvez tout ſur mon pere : rendez-moi ſa tendreſſe... — Votre pere... vous ſeriez... — Je ſuis... vous voyez à vos genoux le fils, le malheureux fils de monſieur de ***... — Vous, monſieur de *** ! — Moi-même, qui vous implore, qui m'abaiſſe pour ma femme, pour mes enfants... r'ouvrez-nous le ſein d'un pere dont je ne puis plus ſupporter le reſſentiment & la haine, car il faut qu'il me haiſſe, pour me montrer cette inflexibilité. Daignez, monſieur, employer le crédit que vous avez ſur ſon eſprit... — Je ſuis fâché, monſieur, que vous ayez tenté cette démarche : elle eſt inutile : votre famille a pris une réſolution... ſi l'on vous reconnaiſſoit ſous ce déguiſement... craignez pour votre liberté... il s'eſt élevé entre vous & vos parents, un mur éternel de ſéparation ; je ne puis qu'approuver leur conduite. Dieu....

Je ne le laiſſe pas achever, je me leve avec emportement : — Barbare, ce nom ſacré que vous avez ſans ceſſe à la bouche, ſi vous l'aviez dans le cœur, armeriez-vous un pere contre ſon fils ? eh !

humilié ; j'ai oublié que j'étois époux, que j'étois pere ; je ne devois point songer à moi ; je ne devois me remplir que de ces tristes victimes de ma destinée ; la vengeance d'Audoin nous poursuivra : & elle sera encore plus ardente que le ressentiment d'une famille entiere.... si je croyois par des supplications le fléchir, le ramener, je retournerois sur mes pas, j'irois.... ah ! malheureux, je n'ai plus qu'à mourir !

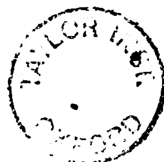
On me parle, sur la route, de l'Abbaye de la Trappe ; on me dit qu'elle est à peu de distance d'un endroit où j'étois descendu. J'étois si plein de ma douleur ! j'aurois voulu m'enfoncer dans les lieux les plus sombres. Un mouvement de curiosité m'emporte : je desire connaître par moi-même, un séjour qu'on peut appeller *le tombeau de la pénitence* ; toutes les descriptions qu'on m'en avoit faites, se retracent à mon esprit. D'ailleurs, si mon persécuteur avoit envoyé des émissaires à ma suite, en me réfugiant, pour quelques jours, dans cet asyle, j'étois bien assuré de les dérouter, & de tromper les plus exactes recherches. Je m'annonce donc seul dans cette retraite, dont l'aspect inspire je ne sais quoi de mélancolique & de ténébreux ; je n'étois que trop disposé à recevoir de sombres impressions ; j'ai éprouvé

que les grands chagrins se complaisoient dans un spectacle qui fût conforme à la tristesse qui leur est attachée; ils embrassent avidemment tout ce qui peut nourrir leurs poisons. Je vous épargnerai les détails de cette habitation religieuse si connue. Je veux venir à une particularité qui vous surprendra. Je contemplois attentivement ces pieux cénobites, qui travaillent dans le bois, sans s'adresser le moindre mot; un d'entr'eux m'attache davantage : je crois avoir distingué des traits qui ne m'étoient pas étrangers; j'observe avec plus d'attention. Non, m'écrié-je, je ne m'abuse pas, c'est... c'est Sélincourt que je vois... daignera-t-il me parler, satisfaire mon empressement? on m'oppose un obstiné silence. J'ai recours au pere abbé; je lui avoue ingénuement que j'ai rencontré au nombre de ses religieux, un homme estimable, de ma connaissance, qui m'intéressoit beaucoup, & que je serois flatté de savoir de sa bouche l'événement qui l'avoit amené à la Trappe. On se rend à ma priere, & l'on permet à Sélincourt de m'aborder, & de converser avec moi. Il prend le premier la parole : J'aurois été embarrassé de retrouver monsieur de ***, sous cet habillement grossier : je comprends que cette métamorphose lui facilite les moyens de tromper la poursuite de ses parents; vos dernieres lettres m'apprenoient

qu'ils ne se laissoient point attendrir. Vous avez dû être surpris de ne plus recevoir de réponses de moi, mais, en entrant dans ces lieux, j'ai fait profession d'une abnégation totale. Tous les liens qui m'attachoient au monde, sont rompus. Vous savez que j'avois tout perdu, que je pleurois éternellement une épouse que la mort m'a ravie pour toujours! mais c'est en vain que je m'abreuvois de mes larmes; en vain j'allois, tous les ans, porter mon hommage de douleur sur son tombeau; rien n'adoucissoit mon désespoir: quelquefois, m'égarant dans des bois écartés, je faisois retentir ces espèces de deserts du nom de ma femme; j'imaginois que les morts pouvoient s'occuper des vivants, que Laurence m'entendoit, qu'elle répondroit à mes cris; inutile attente! tout ce qui m'environnoit, me devenoit, de jour en jour, plus étranger; l'univers s'éloignoit, s'effaçoit insensiblement à mes tristes regards; quand je rentrois en moi-même, je n'y contemplois qu'un vuide épouvantable; je m'écriois après quelques consolations, & toutes, toutes m'étoient refusées! Je ne tendois les bras qu'à des fantômes fugitifs qui bientôt s'évanouissoient. Le temps qui détruit tout, augmentoit les horreurs de mon affreuse situation; les livres me tomboient des mains; les représentations de quelques amis m'étoient insupportables. O

me parloit de philoſophie, de cet eſprit du ſiecle dont les lumieres ſont ſi ſûres, ſi profondes! Ah! que c'eſt un remède peu propre à guérir les bleſſures du cœur! que j'éprouvai ſon impuiſſance, ſa ſtérilité! qu'elle a peu d'empire, cette philoſophie trompeuſe, ſur le ſentiment! Las, fatigué de ne trouver aucunes reſſources contre la noire mélancolie qui me dévoroit, je me tourne enfin du côté de la religion: je me précipite dans ſes bras, comme un enfant abandonné, déſavoué de tout le monde, ſe jetteroit dans le ſein d'une mere tendre & compatiſſante; je commence à reſpirer un peu; je ſens que mon fardeau de douleurs eſt allégé; je forme le projet de m'attacher ſérieuſement à ma guériſon; je me pénétre des conſolations de la véritable piété; je ſoumets à cette pierre de touche, les divers genres d'affections terreſtres, l'amour lui-même: un examen réfléchi m'apprend que tout ce qui compoſe notre exiſtence morale, n'eſt qu'un amas de ſonges plus illuſoires les uns que les autres, que la peine eſt réelle & conſtante, le plaiſir faux & paſſager, que la perte de ma femme eſt irréparable, que la ſenſibilité, en ne s'attachant qu'à des objets mortels, s'expoſe néceſſairement à des regrêts, ou elle eſt payée de retour, ou elle n'éprouve que de la légéreté & de l'ingra-

titude ; si cette sensibilité a reçu son prix, qu'est-ce qu'elle posséde ? une récompense bien fragile. Vous le voyez : j'avois une épouse que j'aimois uniquement, & la mort l'a enlevée de mes bras ! Laurence n'est plus ! elle n'est plus ! . . Il faut donc, monsieur, que l'espece de divinité qui excite notre passion, qui a nos hommages, notre culte, car nous déifions tout ce que nous aimons, il faut qu'elle soit indépendante de toute révolution, des caprices de la fortune, des outrages du temps, de l'altération la plus légere : & où trouver ces qualités réunies, si ce n'est dans la source des êtres, dans ce Dieu éternel, immuable, de tous les âges, de tous les lieux, l'unique vérité, le seul objet réel ? Tout le reste s'écoule, se détruit, fuit pour ne plus revenir ; tout s'évapore devant cette idée d'un suprême Auteur, comme ces exhalaisons du matin, qui, amoncelées, s'élevant jusqu'au cieux, sont bientôt dissipées & anéanties à l'approche du soleil. Dieu : voilà aujourd'hui le seul mobile de toutes mes pensées, de toutes mes actions ; je me leve pour le bénir, pour l'aimer ; je me couche, en le bénissant, en l'aimant ; Laurence étoit comme moi, une créature périssable : notre amour mutuel devoit avoir un terme, & celui dont je m'enflamme pour l'Être des êtres, n'en aura jamais ; je jouirai pendant l'éternité ; tous ces mondes



ſuſpendus ſur nos têtes, s'éteindront, finiront, & mon attachement leur ſurvivra : il ſera immortel comme mon ame. J'attends donc la mort, tel qu'un fruit, ſi la matiere étoit ſuſceptible de la faculté de penſer, attendroit, parvenu à ſa maturité, à ſe détacher de l'arbre qui l'a produit. Je vous révele-là des ſecrets dont vous ne pouvez recueillir tout le profit que j'en ai retiré ; vous avez une femme, des enfants qui demandent des ſoins, des ſacrifices : mais la Providence ne m'ayant rien laiſſé, elle me tient lieu de tout ; il n'y avoit qu'un Dieu, qui pût dans mon cœur être au-deſſus de ma chere Laurence. Je ne vous cacherai point cependant que l'homme quelquefois renait en moi, qu'il me combat, que je donne en ces moments, des pleurs au ſouvenir de mon épouſe : mais ces pleurs ont perdu leur amertume, & bientôt je les préſente à Dieu qui me conſole, & m'aſſure que Laurence goûte les douceurs de l'immortalité.

J'écoutois Selincourt, comme un enfant, dans une eſpece d'extaſe, eſt attentif &, en quelque ſorte, ſuſpendu au récit que lui fait quelque grave perſonnage dont la ſcience & la qualité lui en impoſent. Si je n'avois pas le bonheur d'avoir une façon de penſer exactement conforme à la ſienne, je me pé-

nétrois du moins de la noblesse, de la grandeur de ses idées; il m'élevoit avec lui, à une certaine distance de ce globe; mon ame s'épuroit, s'exaltoit; mes chagrins accablants s'adoucissoient; j'étois étonné de découvrir en moi les principes d'un calme dont jusqu'alors je n'avois eu aucune connaissance. L'homme, m'écriai-je, n'est donc pas aussi malheureux qu'il se l'imagine! Sélincourt, cette conversation ne sortira jamais de ma mémoire; vous m'avez entr'ouvert une mine où je creuserai: j'ai besoin sans doute de soulager mon ame. Vous l'avez prévu: ma famille ne se lasse pas de me haïr & de me poursuivre; je vis dans une campagne retirée, sous ce travestissement; on me croit un fermier qui a essuyé des malheurs; hélas, j'en éprouve tous les jours de nouveaux: mais vous m'avez rappellé à la vie; je vous dois un courage que je ne me suis pas senti encore. Que ne puis-je vous imiter, partager votre satisfaction! je vois le port, & il ne m'est pas permis d'y atteindre! je suis encore au milieu des horreurs du naufrage. Adressez, en ma faveur, vos prieres à ce Dieu qui est la justice & la bonté même: que mes parents me rendent leur tendresse! & je

ſupporterai avec plus de réſignation le fardeau de l'exiſtence.

Je ne pus me refuſer au plaiſir d'embraſſer le digne Sélincourt ; je le baignai de ces larmes touchantes qu'excite l'attendriſſement qui réſulte toujours des entretiens vertueux ; il n'y a point dans le monde, de converſations auſſi intéreſſantes : la ſociété eſt condamnée à ignorer les plaiſirs du cœur, & Sélincourt avoit rempli le mien d'une émotion durable & qui me ſera éternellement chere.

Que j'eus à réfléchir ſur tout ce que m'avoit dit cet homme reſpectable ! je quittai ce ſéjour, & repris ma route. J'arrivai auprès d'Agathe ; je lui fis part de mon voyage, de mon entrevue avec Audoin, & de mon peu de ſuccès. Tu le vois, lui dis-je, voilà un ennemi implacable ; auquel j'ai mis les armes à la main, & nous devons nous attendre aux plus cruels effets de ſa méchanceté ; peut-être les étendra-t-il juſques ſur l'honnête Limbert ; j'ai eu l'indiſcrétion de le nommer, de lui prodiguer des louanges qui lui ſont dues : l'éloge de la vertu eſt un tourment pour le vice, & Audoin ne me le pardonnera point ; j'ai fait plus que de l'inſulter : je l'ai humilié.

Ma femme ne put s'interdire quelques reproches

ſur ma diſſimulation : — Si vous aviez daigné me conſulter, je vous aurois convaincu de l'inutilité de votre démarche. Comment, vous qui vous flattez de connaître les hommes, avez-vous pu eſpérer de changer le caractere d'Audoin ? eh ! qui ſait ſi l'intérêt n'entre point dans ce plan d'inhumanité qu'il s'eſt preſcrit ? Aſſurément, il armera toute votre famille contre nous, il conſacrera du nom de Dieu ſon inſatiable vengeance ; mon ami, redoublons de fermeté, mais ſoyons aſſurés qu'il va s'élever un nouvel orage ſur nos têtes.

Je convins de mes torts ; je n'avois point enviſagé ſous toutes les faces mon projet d'émouvoir Audoin en ma faveur ; je n'avois point ſaiſi l'impoſſibilité de l'éxécution. Je me hâtai d'écrire à notre bienfaiteur Sainmorah ; je lui détaillai avec franchiſe tout ce qui s'étoit paſſé entre Audoin & moi. Il me répondit qu'en-effet j'étois venu exciter l'incendie, au lieu d'y jetter de l'eau ; mon perſécuteur ne s'étoit point ouvert ſur notre entrevue : mais il avoit porté de nouvelles attaques au cœur de mon pere ; les couleurs dont il me défiguroit étoient encore plus odieuſes, plus noires ; ma mere ſurtout déclaroit hautement qu'il falloit me priver de la liberté ;

Limbert

Limbert avoit reçu de sa part des mortifications qui l'auroient éloigné de mes parents, s'il n'avoit consulté que son amour propre ; il brûloit de me réconcilier avec ma famille, & cet objet lui auroit fait souffrir patiemment les outrages les plus sensibles ; tel est l'esprit du vrai chrétien : il s'immole sans cesse pour les intérêts d'autrui. Limbert, en un mot, n'envisageoit que mon retour, & s'il eût abandonné la partie, son rival restoit le maître, & je n'avois plus que Sainmoran qui embrassât ma défense.

Les allarmes de ce respectable ami, n'étoient que trop fondées : la vengeance d'Audoin ne ressembloit point aux animosités des gens du monde : il en ourdissoit la trame dans la nuit du secret.

La fureur de mes parents se réveille : ils veulent absolument que tous les nœuds qui m'attachoient à la femme la plus adorable, soient rompus, que mes enfants soient rejettés du sein de la société, que la flétrissure s'imprime à leur malheureuse existence. Vous devez vous ressouvenir que je proposois le sacrifice de toutes mes prétentions relatives à l'intérêt, pourvû qu'il me fût permis d'aller me prosterner devant mon pere : c'est-là ce que ma cruelle famille redoutoit; on se défioit de la nature, & tous les ressorts de l'in-

trigue étoient tendus; on ne cherchoit qu'à m'éloigner pour jamais de l'auteur de mes jours. A chaque courier, je recevois de nouveaux coups de poignard; je ne pouvois arrêter ma vue sur mes enfants, sans laisser échapper de ces larmes qui semblent couler du cœur même; on eût dit que ces intéressantes créatures, quoiqu'elles fussent dans l'âge le plus tendre, partageoient déja nos peines : tantôt elles couroient dans le sein de leur mere, lui prodiguer ces caresses délicieuses que l'innocence & la pureté rendent encore plus touchantes! tantôt elles revenoient dans mes bras pleurer avec moi. Ah! c'est alors que j'éprouvois combien un cœur paternel est sensible & déchiré! il est impossible d'exprimer ces émotions, ces soulevements de l'ame; c'est peut être le comble des supplices : souffrir dans ses enfants, présager toutes les infortunes qui vont les accabler, & se trouver hors d'état d'y remédier : non, la méchanceté des hommes, quelqu'industrieuse qu'elle se soit montrée, n'a jamais pu inventer de semblable tortures! Eh! quel est le pere, quelle est sur-tout la mere qui balanceroit un instant à mourir pour les fruits de sa tendresse, s'ils ne pouvoient être heureux qu'à cette horrible condition! aussi ne tenterai-je point de vous peindre

la douleur de ma femme. Eh, quoi! s'écrioit-elle, le ſort ne ſe laſſe point de nous perſécuter! toujours de nouveaux combats, de nouveaux coups! point de trève avec les larmes! mes yeux s'affoibliſſent à force d'en répandre de ces pleurs qui n'ont point le don de toucher nos cruels ennemis! Les barbares! ils n'ont donc point d'enfants!

Enfin, monſieur, jugez de tout ce que j'avois à ſouffrir! j'étois ſorti pour quelques heures; je ſuis à peine rentré: la petite Laure, (c'eſt le nom de ma fille) accourt vers moi, comme ſi on la pourſuivoit: — Mon papa... mon papa, venez bien vîte: maman veut mourir. — Que dis-tu, ma chere amie? — Oui, elle veut mourir, maman: elle nous l'a dit; elle eſt couchée à terre, & elle pleure beaucoup, en nous tenant mon frere, & moi dans ſes bras. Je vole à mon épouſe: l'enfant en-effet avoit rendu la vérité: je trouve Agathe étendue ſur la terre, & noyée dans les larmes; elle ſerroit mon fils contre ſon cœur, & lui adreſſoit ſes gémiſſements: — O ciel! que vois-je? femme cruelle! eh! que ne me perces-tu le ſein! ne ſais-tu pas qu'une ſeule de tes larmes porte la mort dans mon cœur? ma divine Agathe, qu'eſt devenue ta fermeté? c'eſt toi, c'eſt toi qui me conſolois! & dans quel

état?.. Il eſt un terme à tout, me répond-elle. Je ſais... je ſais que nous ſommes les êtres les plus malheureux, &c... nous n'avons plus qu'à mourir; je n'enviſage point une autre fin à nos peines: elles ſont à leur comble... il n'y a que ces créatures infortunées... hélas! qui daignera en prendre ſoin?

Je me précipite ſur mon épouſe, ja la releve, en pouſſant des cris de déſeſpoir: Agathe, Agathe! tu es mon bourreau! je ne te reconnais plus! tu veux renoncer à la vie! eh bien! ſi je te ſuis encore cher, laiſſe-moi expirer le premier; j'ai mérité ſans doute la mort: je t'ai enveloppée dans mon affreuſe deſtinée; ſauve-moi par pitié, du ſpectacle horrible de ta fin. Il y a trop long-temps que tu t'oppoſes à mes efforts; je m'accuſerois de lâcheté, ſi j'héſitois encore à me débarraſſer du fardeau de la vie; tu le veux: je vais m'en délivrer.

Je courois vers la porte, égaré, hors de moi; elle s'ouvre: Simon me remet dans les mains un pacquet qui paraiſſoit renfermer pluſieurs papiers. La ſuſcription m'apprend qu'il m'eſt envoyé par Sainmoran; j'ouvre avec impatience. » Proſternez-» vous, m'écrivoit-il, mon ami, proſternez-vous, & » reconnaiſſez la juſtice & la bonté du ciel, qui ne » perd jamais de vue l'honnête-homme malheureux.

» Voici le commencement de votre triomphe : ſa-
» chez qu'Audoin n'eſt plus au nombre de ces
» méchants qui ne ſont que trop répandus ſur la terre :
» il vient de mourir ; mais ſa mort a réparé à votre
» égard, tous les maux qu'a pu vous cauſer ſa vie ;
» du-moins a-t-il employé tous les moyens de faire
» éclater ſon repentir, & de vous le rendre utile.
» Entrons dans les détails. Audoin avoit paſſé la
» journée avec monſieur votre pere ; on étoit con-
» venu qu'on alloit redoubler les perquiſitions, qu'on
» obtiendroit une lettre de cachet qui renfermeroit
» votre femme dans un couvent, & vous dans une
» priſon : on devoit vous arracher vos enfants, & les
» transférer dans ces lieux où l'on ramaſſe les malheu-
» reuſes victimes d'une naiſſance réprouvée. Madame
» votre mere avoit même annoncé au digne eccléſiaſ-
» tique qui prenoit votre défenſe, qu'il n'eût plus à reve-
» nir la voir : Limbert ſe trouvoit donc congédié dure-
» ment, & conſéquemment hors d'état de vous ſervir.
» Son antagoniſte, contre léquel nous ne devons plus
» nous permettre le moindre reſſentiment, ſatisfait
» d'avoir triomphé, ſe retire chez lui ; il alloit ſe
» coucher : une indiſpoſition ſubite le ſaiſit ; le mé-
» decin eſt appellé ; le mal augmente au point que,

» le lendemain matin, un prêtre de la connaissance
» d'Audoin, est mandé; enfin le malade a entendu
» prononcer son arrêt de mort; il envisage le monde
» qui fuit de ses yeux pour jamais, & l'éternité, cette
» carriere sans limites, où il va entrer. Alors quelle
» révolution s'éleve dans cette ame qu'éclaire la vérité
» terrible! Audoin s'arme d'un courage qu'il n'ap-
» partient qu'à la religion de ressentir & de produire;
» il raffermit sa voix défaillante; il demande comme
» une grace, qu'on fasse entrer dans sa chambre le plus
» de monde qu'elle pourra contenir, *afin*, dit-il,
» *que j'expie mes fautes, ou plutôt mes crimes; oui,*
» *ce sont les crimes les plus énormes: j'ai offensé le*
» *ciel, la nature, Dieu, & les hommes; & il faut que*
» *la réparation soit aussi éclatante que l'a été un tissu*
» *d'injustices & de forfaits. Je ne saurois trop m'ac-*
» *cuser: oui, je déclare ici à haute voix, & sans au-*
» *cun autre motif que de vouloir rendre à la vérité*
» *l'hommage que tout homme lui doit, je déclare que*
» *j'ai cherché par les procedés les plus affreux, & qui*
» *blessent également, & l'humanité, & la religion,*
» *à diviser le pere & le fils. C'est moi, c'est moi qui*
» *ai empoisonné par mes horribles suggestions, l'es-*
» *prit de madame de* ***, *qui l'ai armée contre*

» monsieur de *** ; j'ai travaillé sans relache à l'é» loigner pour toujours de monsieur son pere, à dé» truire tout principe de réconciliation ; j'ai épousé, en » un mot, la haine, ou plutôt servi la sordide cupidité » de quelques-uns de ses parents, qui dévoroient en » secret son héritage. J'ai vendu ma probité, mon » honneur par ce complot infernal ; j'ai emprunté pour » cacher tant de perfidie, le voile le plus respectable, » celui de la religion. *O mon Dieu*, a-t-il dit, en le» vant ses mains vers le ciel, *j'ai ajouté à tous mes » crimes, l'abominable hypocrisie, & puis-je encore me » flatter que votre clémence balancer a votre justice, que » vous daignerez vous laisser toucher par mes remords ? » ils sont sinceres, c'est le cri même de mon ame brisée de » repentir* (ensuite se tournant vers l'assemblée) *: Ayez la » bonté de joindre vos prieres aux miennes, & que je sois » devant vos yeux, un exemple mémorable de l'imposture » & de son châtiment ! Je reconnais la main qui me » frappe : c'est cette main suprême sous qui s'abaissent » tous les êtres : le méchant ne sauroit lui échapper. » Je dois aussi rendre public le pardon que je demande » à monsieur Limbert ; j'ai calomnié ce digne ecclé» siastique, si différent de moi ! c'est lui qui mérite » d'être honoré du saint ministere ; j'attends de sa*

» *vertu, de sa vraie piété, qu'il voudra bien me par-*
» *donner, & supplier en ma faveur le Dieu de misé-*
» *ricorde de fermer sous mes pas, l'abîme prêt à m'en-*
» *gloutir ! o ciel ! que l'homme est trompeur ! & de*
» *quelles offenses je suis chargé !* » Ici sa voix s'é-
» teint, & se perd au milieu des larmes. Cet homme
» digne de compassion par son repentir, n'en reste
» point à un aveu aussi authentique : il demande
» qu'on fasse venir un notaire, & que cette dé-
» claration soit revêtue des formes judiciaires ;
» le notaire ne tarde point à paraître ; le mou-
» rant lui répete ce que je viens de vous écrire, &
» il finit par recommander qu'on porte promptement
» cette espece de confession à monsieur & à madame
» de ***; *Il est nécessaire*, reprend-il, *qu'ils sachent la*
» *vérité plus encore que toute autre personne, & que mon*
» *iniquité leur soit dévoilée. O mon Dieu ! mon Dieu !*
» *me suis-assez humilié ? ai-je assez découvert ma*
» *honte, mes souillures ? Messieurs, par pitié conjurez*
l'Eternel de m'accorder ma grace ! tout Dieu qu'il est,
» *pourra-t-il bien me pardonner ? & monsieur de* ***... Il
» ne peut achever ; il ne fait plus que balbutier ; sa
» vue s'égare ; le voile de la mort s'étend rapi-
» dement sur son visage ; nous l'entendons jetter un
» cri lamentable, horrible ; il meurt, & devient tout-

» à-coup le ſpectacle le plus hideux ; on ſort avec » effroi de ſa chambre, ſans oſer ſeulement le » regarder.

» Eh bien ! mes amis, convenez préſentement qu'il » eſt un Dieu vengeur qui ſuit, qui compte tous nos » pas, & que tôt ou tard l'innocence & la vérité » triomphent. Pardonnez à ce malheureux Audoin, en » faveur de ſon repentir ; ſans doute ſes dernieres pa» roles avoient pour objet ce pardon qu'encore une » fois, vous ne ſauriez lui refuſer. Sa déclaration eſt dans » les mains de votre famille ; votre pere s'eſt écrié, » en préſence de madame de ***, *vous l'avouerai-je,* » *madame ? je me ſuis défié toujours de cet homme :* » *il étoit trop animé contre mon fils. D'ailleurs quel* » *rôle pour un eccléſiaſtique, de déſunir des parents* » *au-lieu de les rapprocher ! ce n'eſt pas-là aſſurément* » *l'eſprit de notre religion.* N'oubliez pas ce peu de » mots : je les regarde comme d'un excellent au» gure, qui nous répond que vous allez rentrer en » grace. Je vous fais paſſer une copie de cette décla» ration, bien exacte, & ſignée d'une infinité d'hon» nêtes gens de ce pays ; nous brûlons tous de vous » y revoir, & de vous embraſſer. C'eſt pour le coup » que je ſuis fondé plus que jamais à vous recom» mander de l'eſpérance, & du courage. Limbert, &

» moi, nous avons aujourd'hui plus de crédit, & je
» me flatte qu'on nous écoutera. Je vous accablerai de
» mes lettres jusqu'au moment que nous vous possé-
» dions. Comptez sur mon éternel attachement, &c.

Je n'avois point respiré durant la lecture de cet écrit, & après l'avoir lu, j'imaginois encore que j'étois le jouet des illusions d'un songe : — Tu le vois, Agathe : le ciel ne nous a point abandonnés ; il m'a enfin délivré de l'ennemi le plus dangereux, le plus cruel ! mais je cede au sentiment de l'humanité & de la religion : je lui pardonne à ce persécuteur : je suis trop vengé, si les yeux de mon pere se déssillent, & qu'il veuille me connaître. Chere épouse, cessons donc de nous livrer à la douleur, au désespoir ; la nature obtiendra la victoire, & mon pere ouvrira ses bras à son fils, à sa fille, à nos chers enfants.

Quel heureux changement s'étoit passé en mon ame ! je commençois à distinguer le jour ; toutes ces idées lugubres qui ne m'avoient offert que les horreurs du tombeau, s'étoient éclaircies ; enfin j'étois bien moins à plaindre : j'espérois, & je faisois partager cette lueur d'espoir à mon épouse.

On me mande de *** que ma famille exige

absolument que je réhabilite mon mariage. J'étois bien persuadé que le nœud sacré qui nous lioit, n'avoit pas besoin de cette nouvelle sanction : cependant comme je voulois n'avoir rien à me reprocher, je me soumis à cette condition si inutile. Mon pere l'ordonne, dis-je à ma femme : il lui faut obéir ; ma docilité lui prouvera ma tendresse.

Nous laissons donc là notre chere solitude ; notre fidele domestique devoit en prendre soin pendant notre absence, & nous nous empressons avec nos enfants, de nous rendre à la capitale ; notre travestissement étoit resté dans notre asyle. Ma femme, & moi, nous avons repris nos habits, & notre état.

Arrivé à Paris, je me hâte de remplir les vœux de mes parents, & pouvoit-il y avoir assez de liens qui m'unissent à l'objet d'un amour, ou plutôt d'une passion que le temps & les obstacles ne faisoient qu'enflammer? nous n'avons pas satisfait à cette cérémonie, que je presse Agathe contre mon cœur : — Ils ne peuvent donc plus m'opposer qu'un aveu respectable manque à notre engagement ? te voilà ma femme à leurs propres regards ! nos enfants sont reconnus appartenir à cette famille qui tentoit de les désavouer ! ils seront avec toi, avec ton époux dans le sein paternel ! ma chere Agathe, tous les jours, ces

nœuds si puissants, me deviennent plus sacrés.

Je fais part à mon digne correspondant, à mon généreux bienfaiteur, de la démarche que je viens de faire. Je m'applaudissois de ma soumission aveugle aux ordres de monsieur de***; on m'avoit fait entendre que c'étoit lui, sur-tout, qui pressoit cette réhabilitation. J'attendois donc une prompte réponse. La lenteur de Sainmoran à m'écrire, commençoit à élever quelques nuages dans une ame ouverte continuellement à la crainte, & à la défiance de l'avenir; c'est-là le fruit qu'on recueille du long malheur: un soupçon éternel nous agite; & le bonheur est-il venu nous ranimer, nous doutons encore de son retour: il nous reste un levain secret qui en corrompt les douceurs, & répand de l'amertume sur notre vie, jusqu'au dernier soupir. Il est, hélas! des blessures incurables, & celles d'une infortune trop continue ne se ferment jamais!

Durant le peu de séjour que je devois faire à Paris, je promenois mes rêveries dans les endroits écartés; je revenois ensuite dans le sein de mes vrais amis, dans les embrassements de ma femme & de mes enfants; ce plaisir avoit toujours pour mon cœur sensible, le charme de la nouveauté. Il est bien malheureux l'époux & le pere qui ne sent pas

cette volupté si touchante, si pure, qui n'éprouve pas que la société la plus intéressante est celle de sa femme, & de ces créatures si cheres qui lui doivent leur existence ! Je goûtois donc d'avance la satisfaction qui m'étoit préparée.

J'entre pour quelques moments dans une allée obscure; des gémissements étouffés comme les accents d'un homme à l'agonie, frappent mon oreille : aussitôt la curiosité, ou plutôt la compassion me saisit; il n'est que les infortunés qui connaissent ces surprises de pitié & d'attendrissement; ces sons d'une voix expirante partoient d'une espece de bouge, au rez de chaussée; je m'avance; je n'eus pas besoin de heurter à la porte : elle étoit entr'ouverte, j'approche; quel objet se présente à ma vue ! une chambre qui ressembloit à un cachot, & qui paraissoit être le repaire même de la misere ; à la lueur d'une lampe qui finissoit, j'apperçois sur un grabat, un homme d'environ cinquante ans, qui jettoit les derniers soupirs; sa physionomie, à travers la pâleur de la mort, laissoit voir des traits intéressans : une lettre, qui n'étoit point cachetée, étoit posée sur une méchante chaise de paille, à côté du lit : je m'empresse de lire cet écrit pour avoir quelque connaissance de l'être misérable qui expiroit ainsi sans aucune assistance, abandonné

de tout le monde, rejetté, pour ainsi dire, de la vie:
voici les éclaircissemens qu'il m'est permis de recueillir.

» Je ne sais quel sentiment dont je ne puis gueres » me rendre compte, m'a poussé à confier au papier un » épanchement bien déplacé; quiconque le lira, si on » daigne le lire, ne pourra ni me nuire, ni m'être d'au» cun secours, & je n'en voudrois pas: j'ai trop appris » à connaître les hommes, leur dureté inflexible, leur » affreux égoïsme, leurs *faux semblants*, leur éternelle » imposture, leurs manque de religion, de sensibilité! » J'ai passé près de quarante ans à faire inutilement le » bien; j'ai partagé avec les malheureux, mon peu de » fortune, mon existence, mon pain même, mon mor» ceau de pain trempé de mes pleurs. J'avois des amis » opulens, des connaissances brillantes, & aucun, aucun » ne m'a aidé, n'a écouté mes gémissemens, n'a daigné » voir ma souffrance! j'ai succombé enfin sous les hor» reurs de l'adversité. On peut s'en former une idée, » en jettant un coup-d'œil sur l'espece de tombeau où » je suis venu exhaler une vie qui n'étoit qu'une » mort continuelle. Aurois-je offensé l'Être suprême » à qui j'offre mes dernieres larmes, en hâtant de quel» ques jours, la fin d'une existence aussi réprouvée...

Je rejette avec transport cette lettre; je conçois aisément que cette malheureuse créature fatiguée d'une

infortune constante, avoit voulu se débarasser du fardeau: aussi-tôt je m'occupe des moyens de la rappeller à la vie. Un chirurgien demeuroit à quelques pas: j'y cours; je l'amene auprès du mourant; je lui dis que j'ai des raisons pour croire que cet homme a besoin de prendre quelque antidote: le chirurgien parait m'entendre: il lui administre des remedes. Enfin cet infortuné entr'ouvre un œil presqu'éteint; nous nous applaudissons l'un & l'autre de l'avoir secouru; il pousse un profond soupir, & d'une voix expirante: — Eh quoi! cela n'est pas encore fini! puis il retombe dans l'accablement. Nous continuons ce que nous avons si heureusement commencé; nous redoublons de zèle & de soins. Cet être si digne de compassion, est arraché, en quelque sorte, à la mort; il fixe sur nous ses regards: — Que me voulez-vous? qui êtes-vous? o ciel! m'auriez-vous empêché de mourir? Je prends le premier la parole: — Sans doute, monsieur, on s'est empressé de conserver vos jours; & c'est monsieur (en montrant le chirurgien) à qui vous avez cette obligation; il vous a prodigué ses secours à propos; je n'ai que le faible mérite de l'avoir amené auprès de vous. — Ah! messieurs, vous avez cru me donner un témoignage d'humanité: que votre pitié est cruelle! qu'elle m'est funeste! vous me rendez

à la situation la plus déplorable & la plus odieuse ! Quoi ! vous me faites revivre ! je serai encore accablé d'un faix qu'il ne m'est plus possible de soutenir!... je l'aurois vainement rejetté !

Le chirurgien & moi, nous cherchons à calmer un esprit que le malheur avoit égaré; je reste seul avec cet homme si touchant ; je lui apprends comme le hasard m'a conduit à sa demeure ; je ne lui cache point que j'ai lu sa lettre, qu'elle m'a attendri, & inspiré un très-vif intérêt en sa faveur, qu'enfin je brûlois d'être instruit de sa destinée. J'ajoutai : vous devez avoir d'autant moins de répugnance à me découvrir vos peines, que moi-même, j'en éprouve de violentes : eh ! pensez-vous que vous m'auriez ému à ce point, si je n'étois pas comme vous, la proie du malheur ? hélas ! ce vautour insatiable me devorera jusqu'au dernier moment ! il n'y a qu'un infortuné qui puisse voler au secours d'un autre infortuné ; croyez-moi : les heureux ne goûtent point la douceur d'être sensibles; c'est le seul plaisir, il est vrai, qui leur soit refusé ; il faut bien qu'ils n'ayent pas toutes les satisfactions. Vous m'en avez rempli, monsieur, de cette émotion si chere, si puissante, qui nous porte à nous pénétrer des maux de notre semblable...mais, quel

égarement

égarement à pu vous armer contre vous même? vous avez offensé la nature ; la religion ; ne savez-vous pas que la vie n'est qu'un dépôt qui nous est confié, & que Dieu seul est le maître de nous redemander ce qu'il nous a donné? — Non, monsieur, je ne l'ignore point; personne ne reconnait plus que moi, la grandeur, le pouvoir de l'Être suprême : mais, monsieur, (en versant des larmes ameres), voyez où j'expirois : pouvois-je assez-tôt quitter un pareil séjour? si vous saviez. . . . .

Il ne peut achever ; il étoit faible ; malgré le desir pressant que je ressentois d'être éclairci sur son sort, je l'invitai à prendre quelque moment de repos; le chirurgien revient; je demande qu'on m'envoye un commissionnaire : je le charge d'un mot d'écrit pour ma femme; je la prévenois qu'elle ne devoit avoir aucune inquiétude sur mon absence, que je passerois la nuit auprès d'un honnête-homme qui avoit besoin de cette marque de sensibilité, & que le lendemain matin, je retournerois à la maison. J'ajoûtois, après lui avoir tracé de légers détails relatifs à l'événement qui me retenoit : — » N'est-» ce pas, Agathe, te donner une preuve de mon » amour ? saisir l'occasion d'être de quelqu'utilité

» à un respectable malheureux, c'est te servir toi-
» même, c'est chercher à mériter ta tendresse.
» On s'est élevé contre notre union : hélas ! je
» dois à cette ardeur si vive, si pure, le peu de
» vertus que je posséde : mon adorable Agathe, tu
» m'as rendu le plus sensible des hommes, & sans doute
» le plus malheureux : mais dussé-je être encore plus
» déchiré par des épreuves cruelles, je ne voudrois
» pas renoncer à ma sensibilité ; femme céleste,
» elle m'apprend tous les jours à t'aimer davantage.
» Adieu, à demain, je verrai tout ce que j'ai de
» plus cher. »

La réponse de mon épouse me laissoit la liberté de céder à l'intérêt qui la privoit du plaisir de m'embrasser ; que de choses touchantes elle m'écrivoit au sujet de cette compassion, sentiment inné chez tous les hommes, & que l'abus de la société, & la perversité peuvent seuls affaiblir ! Combien sa belle ame se développoit, & se répandoit dans la mienne ! c'est dans ces moments où il s'agissoit d'écouter & de servir l'humanité, que j'envisageois, en quelque sorte, ma femme sous les traits d'une divinité bienfaisante. J'avois été souvent puni de ce penchant si prompt à obliger : mais j'éloignois de mon esprit, ou plutôt de mon cœur, les

épreuves cruelles qu'il m'avoit coûtées ; je ne voyois qu'un objet infortuné qui excitoit ma compaſſion, & je me rempliſſois du plaiſir de ſoulager ſes peines. O bienfaiſance ! bienfaiſance, ſentiment même d'un Dieu ! tu es la premiere des voluptés !

Le chirurgien s'étoit retiré, en m'aſſurant qu'il n'y avoit plus rien à appréhender pour cet honnête homme qui m'attachoit toujours de plus en plus : il prend la parole : — Je me trouve mieux, monſieur, graces à vos ſoins, je dirois à votre pitié cruelle : mais je ne puis me cacher le motif louable qui vous animoit : vous avez cru me ſervir ; & à ce titre je vous dois la plus vive reconnaiſſance ; je veux vous en donner quelques faibles marques : l'extrême confiance eſt l'hommage du ſentiment : vous aurez toute la mienne ; je vais vous faire connaître l'infortuné, que vous n'auriez pas aſſurément rendu à la vie, ſi vous euſſiez ſu ſes malheurs. La mort eſt la ſeule choſe que je puiſſe déſirer. Je l'interromps par quelques expreſſions conſolantes : — Des conſolations monſieur, des conſolations : il n'en eſt plus pour moi ! apprenez donc qui je ſuis. Dès le berceau j'ai été le jouet du ſort. Ma mere étoit d'une naiſſance diſtinguée, d'ailleurs peu favoriſée du côté de la

richesse ; fille unique, elle faisoit les délices de ses parents. Mon grand-pere étoit d'un âge déja avancé, lorsqu'elle vint au monde ; le prince de ***, passe par la petite ville que ma famille habitoit : il apperçoit à la promenade la jeune Eugénie ; il en devient subitement épris. Enfin, pour ne point vous arrêter sur les détails, le prince enleve ma mere. Ce rapt causa la mort à mon grand pere ; il ne put survivre à un événement dont retentit toute la province. Le coupable jouissoit de son crime : il tombe malade ; touché de remords, il veut épouser ma mere qui m'avoit déja donné la naissance ; il déclare qu'il lui devoit cette réparation, qu'il avoit abusé de l'innocence la plus pure, qu'il lui avoit même fait accroire qu'ils étoient unis ; & d'après cette imposture concertée avec adresse, l'aveugle Eugénie s'étoit jettée dans ses bras, croyant céder à l'amour d'un époux. La fortune vouloit par un revers éclatant, commencer l'espèce de guerre qu'elle me préparoit : le prince expire au moment où j'allois devenir son fils légitime ; sa maison bien éloignée d'avouer un engagement que l'honneur & le ciel avoient, en quelque sorte, consacré, s'arme de l'autorité des loix, qui souvent est bien différente de celle de

la nature : la triſte Eugénie eſt donc traînée dans les tribunaux ; il ne lui reſte que la douleur d'avoir été trompée, la honte & un enfanr méconnu ; je ne parle pas de ſa ſituation qui touchoit à l'indigence : cependant elle fit des efforts ſurnaturels pour me donner une éducation qui me mît en état de combattre l'adverſité dont j'étois menacé. Je ne ſais ſi je tenois de la nature, le cœur le plus ſenſible, ou ſi c'étoit le fruit de l'infortune qui avoit commencé avec mon exiſtence : je ne reſpirois que le déſir d'être utile ; la pitié, la pitié, ce ſentiment qui m'a perdu, m'enflammoit, m'égaroit dans les circonſtances qui m'étoient le plus étrangeres. Le beſoin d'obliger preſſoit continuellement mon ame ; je n'apperçevois pas un malheureux, que je ne couruſſe vers lui ; ſi je ne pouvois le ſecourir, dumoins je goûtois la douceur de le conſoler, d'eſſuyer ſes larmes : c'étoit ma premiere paſſion, & quelles en ont été les ſuites ? j'ai vu ma tendre mere expirer dans mes bras. Mon fils, me dit-elle, quelques moments avant que de fermer les yeux, l'humanité, eſt ſans contredit la plus belle des vertus : elle en eſt la ſource : mais vous en abuſez ; vous vous laiſſez emporter par une malheureuſe ſenſibi-

lité qui causera votre perte; la cruelle expérience, presque toujours tardive, vous dessillera la vue; vous verrez l'abîme, & il ne sera plus temps de vous en garantir. Je ne prétends point, mon fils, endurcir votre cœur: je veux seulement vous éclairer sur cette compassion sans limites, que vous ne savez point modérer; tout excès est vicieux, & il n'est pas possible que la bienfaisance en vous, ne nuise quelquefois à la justice. Hélas! vous restez dans ce monde, au milieu de bien des écueils! Je mourrois contente, si je prévoyois que vous profiterez de mes dernieres représentations: ce sont les conseils d'une mere, d'une amie, & vous n'en aurez jamais qui vous soit plus attachée que je vous l'ai été; oui, mon cher fils, ma tendresse pour vous animera jusqu'à mon dernier soupir.

Ma mere enfin cesse de vivre. J'ai toujours donné des larmes à cette mort qui n'est point sortie de mon cœur; c'étoit sans doute mon amie, mon unique amie qui m'étoit enlevée, & de semblables pertes ne se réparent point! Nous commençons à mourir dans ceux qui nous aiment, & qui descendent au tombeau: ce n'est que le dernier coup qui nous frappe, lorsque nous allons les rejoindre. Je n'éprouvai que

trop que j'avois tout perdu avec ma mere. J'étois parvenu à des places aussi honorables qu'avantageuses. Je justifiai la fatale prédiction : je cédai à ce sentiment impérieux qui me poussoit à n'imposer aucune borne à ma bienfaisance ; j'imaginois du-moins avoir acquis l'amitié, l'estime ; l'idée que je pouvois être aimé, me faisoit illusion, & m'aveugloit sur les tristes effets qui naissent nécessairement d'une bonté trop prodigue. Je fus retiré de mon erreur par un tissu d'événements, par des épreuves plus déchirantes les unes que les autres : on eût dit que le démon du malheur s'acharnoit sur une misérable proie qui n'existoit que pour repaitre sa voracité, sans la rassasier ; je vous épargne les plus touchantes, les plus horribles images. Enfin, monsieur, il vous est aisé de contempler toute la profondeur du gouffre de douleur où je suis précipité ; vous voyez où j'expirois, abandonné, abandonné de tout le monde, du ciel, & de la terre, convaincu que la vertu le mérite, l'honnêteté ne conduisent à aucun avantage, que tout ce qu'on nous dit pour nous consoler, sont autant de chimeres, que les meilleures actions sont empoisonnées par l'amour-propre, qu'il n'est point de bienfaiteurs, d'amis, de consolateurs,

qu'un égoïſme dénaturé, monſtrueux, guide tous les hommes. Il eſt un Dieu ſans doute, il eſt un Dieu qui punit, qui récompenſe, que j'adore, que j'aime comme un fils tendre aimeroit ſon pere... monſieur... depuis longtemps il voit couler mes larmes, & vous êtes le ſeul, le ſeul qui ayez daigné jetter les yeux ſur moi ! J'allois ceſſer de ſouffrir, ceſſer d'être ; je vous le répete, vous avez penſé m'obliger, & vous êtes mon aſſaſſin.

Cette créature ſi touchante termine ſon récit au milieu d'une abondance de ſanglots. Je ne puis vous exprimer combien j'avois l'ame déchirée ! Je me précipite dans ſes bras : — Votre aſſaſſin, digne infortuné ! moi ! votre aſſaſſin ! ah ! je veux mériter le nom de votre ami, & j'oſe croire que vous me l'accorderez ce nom précieux que je ſuis ſi jaloux de porter ; je prétends vous reconcilier avec vous-même, oui, vous faire ſentir que vous n'êtes pas auſſi à plaindre que votre imagination vous le repréſente ; c'étoit un crime affreux d'attenter à vos jours ; encore une fois, vous offenſiez l'Être ſuprême, la nature, & je vous ai ſauvé de ce coupable excès d'égarement ; je vous ai rendu à la vérité, à la vertu, à cet eſprit de juſtice qui doit être la premiere régle de tous les hommes. Parlez-

moi avec cette franchiſe que nous nous devons mutuellement : avez-vous jamais connu le remords ? le ſouvenir de quelque mauvaiſe action échappée à votre faibleſſe, s'éleve-t il dans votre cœur ? en un mot, votre conſcience, ce juge intérieur, ſi redoutable, a-t-elle quelque reproche à vous faire ? examinez-vous bien, & oſez me l'avouer. — Je ne vous le diſſimulerai pas, monſieur, j'ai commis bien des fautes : mais je ne me ſuis point abandonné à ces erreurs, qui en-effet ſont des crimes ; ma conſcience eſt tranquille ; quand je rentre en moi, je n'ai point à rougir à mes propres yeux : — Vous jouiſſez donc, monſieur, de la paix de l'ame ? — Hélas ! c'eſt le ſeul bien qui me ſoit reſté. — Et vous oſerez accuſer votre deſtinée ! comment, monſieur, vous n'éprouverez pas que cette ſérénité de l'ame eſt le plus doux partage ? & vous regarderez la vie comme un fardeau inſupportable ! & vous ne rendriez pas d'éternelles actions de graces au Bienfaiteur ſuprême qui vous a ſoutenu contre tant de piéges dont nous ſommes entourés ? vous n'êtes point expoſé aux déchirements, aux ſerpents cachés du remords ; voilà, monſieur, les véritables malheureux, ceux qui ne peuvent ſe dérober à l'ac-

cuſation éternelle dont ils ſont pourſuivis en ſecret ! Les voilà, ces objets de douleur qui déſeſperant de ſe pardonner, de reſaiſir ce calme, ſans lequel l'exiſtence eſt un ſupplice continuel, pourroient avoir le droit d'être leurs propres aſſaſſins, ſi leur vie leur appartenoit ! Croyez-moi, monſieur, je ſuis fait pour me pénétrer de votre ſituation : je connais ſans doute le malheur : mais je bénis le ciel de m'avoir garanti du trouble affreux attaché néceſſairement au crime : ce ſont là les infortunes réelles, l'adverſité qu'on ne peut corriger. Nos peines s'adouciront, ſe diſſiperont ; partagez avec moi les avantages d'une eſpérance conſolante. Vous voyez que le ciel veilloit ſur vous : c'eſt lui qui m'a amené dans votre demeure, qui par mes mains, vous préſerve d'une extrémité coupable, qui m'a attendri, inſpiré en votre faveur ; je ſuis preſque réduit aux horreurs dont vous êtes accablé ; à peine ai-je de quoi ſoutenir ma miſérable exiſtence, & celle d'une épouſe, & de deux enfants que j'adore : eh-bien ! monſieur ! vous viendrez groſſir un petit troupeau d'honnêtes gens, que la mauvaiſe fortune ceſſera peut-être un jour de perſécuter.

Gérard (c'eſt le nom de cet honnête malheureux)

m'écoutoit avec une attention réfléchie ; on eût cru voir un homme étonné de recouvrer la vue. Il sort enfin de sa profonde rêverie : — Dites-moi, monsieur, par quel enchantement vous m'enlevez à moi-même ? un nouveau jour m'éclaire ; une foule de vérités qu'à peine j'avois soupçonnées, me frappent ; en un mot, vous me faites concevoir, sentir qu'effectivement je ne suis pas le plus malheureux des êtres, que j'étois coupable de la plus noire ingratitude envers Dieu, envers la nature ; quelles obligations m'enchaînent à vous pour la vie ! & que ce poids a de douceur pour une ame qui se complait dans la reconnaissance que je vous devrai toujours ! vous m'apprenez qu'il est des cœurs sensibles, des bienfaiteurs, des amis ; oui, monsieur, je ne veux exister que pour vous aimer, vous, vous seul ; dispofez entiement de moi : que du-moins le sentiment m'acquite !

Il m'ouvre ses bras, il verse avec moi des larmes, de ces larmes qui sont la plus vive expression de l'ame. Oh ! monsieur, quelle jouissance ! quelle douce extase ! quelle plénitude de volupté, Gérard me pro-

curoit ! qui ne s'eſt point rempli de ce raviſſement, n'a jamais connu l'ivreſſe du plaiſir.

Je paſſe ſur une infinité de circonſtances ; Gérard par délicateſſe, héſita longtemps à ſouffrir que je lui fiſſe quelque bien ; mes inſtances furent ſi preſſantes qu'il immola ſon amour-propre, & ce ſacrifice étoit à mes yeux l'excès de ſa gratitude ; je le préſentai à ma femme, qui le reçut avec ce charme qui accompagne ſes moindres actions ; il venoit nous voir tous les jours. Je vous l'avouerai, cette aventure apporta quelque adouciſſement à mes chagrins.

Sainmoran m'avoit découvert le motif d'un ſilence obſtiné : quelques parents inflexibles traverſoient de tout leur pouvoir la réconciliation qui ſe préparoit ; on eût dit que de nouveaux ennemis renaiſſoient des cendres d'Audoin. Mon pere informé de la réhabilitation de mon mariage, exigeoit abſolument le dernier ſacrifice, que je me ſoumiſſe ſans aucune réſerve, à cet acte barbare qu'on m'impoſoit en ſon nom, car j'étois bien perſuadé qu'on lui arrachoit ce trait de cruauté ſi contraire aux ſentiments paternels. Les repréſentations du généreux Limbert ne pouvoient dompter cet eſprit de haine & d'inhumanité qui animoit quelques individus de

ma famille ; Sainmoran, toujours occupé de mes intérêts, m'invitoit à quitter Paris, & à regagner ma chere ſolitude ; là, j'y attendrois des temps plus heureux ; graces à ſes bienfaits, je ne ſerois point expoſé aux atteintes de l'indigence.

J'obéis donc aux conſeils de mon généreux ami. J'abandonne encore une fois la capitale, ce ſéjour qui devroit m'être odieux : il a été le théâtre de mes peines, de mes tourments. Gérard nous ſuit dans notre aſyle philoſophique ; cet homme eſtimable, qui brûloit de faire éclater ſa reconnaiſſance, ſe charge du ſoin de donner à mes enfants, les premiers éléments de l'éducation ; bien loin d'être égaré par une ſtupide vanité, il mettoit ſon orgueil à m'être utile, & ſatisfaiſoit ainſi cette reconnaiſſance qui l'inſpiroit ſi vivement ! Il n'eſt point de bienfaiteur dont on ne devienne l'égal, quand on cherche à le ſervir de tout ſon pouvoir, & il n'eſt point de dette qu'on n'acquitte, lorſqu'on donne tout ce que l'on peut poſſéder ; c'eſt par de tels procédés qu'un cœur honnête ſe ſoulage de l'eſpèce de fardeau attaché à l'obligation ; le digne Gérard élevant ma famille, la formant à l'amour de la vertu, des arts, lui donnant la vie morale, payoit aſſurément au centuple, les faibles ſervices que j'avois eu le bonheur de lui rendre.

Nous voila donc redevenus Richard & Nicole ; nous avons repris nos habits groſſiers, & avec eux la ſimplicité agreſte, cette ſimplicité ſi touchante, ſi vraie, l'image de l'innocence. Avec quel tranſport mes mains retournerent aux inſtruments ruſtiques ! comme la vue de mon jardin me pénétra d'une joie douce & tranquille ! que mes arbres attachoient mes regards ! nous étions dans la ſaiſon du printemps, dans ce mois où il n'eſt pas poſſible de contempler le tableau de la nature renaiſſante, ſans laiſſer couler ces pleurs qui expriment une volupté pure. Il eſt véritablement malheureux, celui que de ſemblables objets ne peuvent émouvoir ! auſſi mon cœur ſe remplît-il de ce ſpectacle délicieux. C'eſt ici, dis-je à Gérard, qu'il faut oublier les hommes, leur perfidie, leur ſociété corrompue, apprendre à vivre avec ſoi-même, à ſe ſuffire. Ah ! pourquoi, pourquoi mon pere m'eſt-il ſi cher ? ſi je pouvois rejetter ce ſouvenir, dont je ſuis tourmenté, m'en impoſer, m'imaginer, en un mot, que les limites du monde ſont au bout de ce jardin, que nous ſommes les ſeuls ſur cette terre qui exiſtions ! Mon ami, je ne ſais, il régne en ces lieux un charme qui tout-à-coup, appaiſe mes douleurs ;

ma passion pour ma femme, y prend une autre teinte, un sentiment d'une délicatesse exquise, & qui vaut bien ces transports impérieux, ces orages dont l'amour, dans le séjour des villes, est agité ! un jour pur & tendre, n'est-il pas préférable à ces traits de lumiere qui nous éblouissent ?

J'étois rendu à ces travaux que suivent nécessairement le plaisir, ce repos si satisfaisant pour le corps & l'ame, qui semble être la récompense des fonctions de l'agriculture. Les moments où je n'étois pas occupé à cultiver mon jardin, je les consacrois à la lecture de ce petit nombre de livres si précieux qui font penser, & dont l'auteur parait devenir notre ami, & s'entretenir avec nous ; Plutarque, Montagne, vous ferez toujours mes délices ! Je communiquois mes réflexions à ma femme, au bon Gérard ; c'étoit une nourriture aussi solide qu'agréable que nous procurions à nos ames ; elles se fortifioient dans le goût du vrai, dans la passion de la sagesse & de la vertu, car on devient vertueux avec transport lorsqu'on peut approfondir ses sensations, s'en rendre un compte discuté par un jugement philosophique, remonter des effets aux causes ; on éprouve que la connaissance de la vérité est la premiere des jouissances. Quelquefois j'admettois nos enfants à ces

conversations qui étoient des espèces d'études. Quoiqu'ils fussent dans un âge incapable de nous entendre, je voulois les familiariser avec la raison, leur en faire contracter une sorte d'habitude; nous sommes des instruments qu'il faut préparer; & presque toujours, si l'on peut parler ainsi, le pli de notre esprit dépend de nos premieres années.

Ce genre de vie qui vous paroîtra peut-être singulier, ne m'empêchoit point de sentir tout le ravissement que produit l'amour paternel. Laure ainsi qu'Auguste (c'est le nom de mon fils) étoient sans cesse dans mes bras; je m'exprimois déja avec eux comme si je me fusse adressé à mes amis. Jamais je ne faisois valoir l'autorité de pere, convaincu qu'à l'aide du sentiment, on obtient de ces petites créatures tout ce qu'on en veut exiger; je prenois même part à leurs jeux innocents, & je cachois les fruits sous les fleurs: c'étoit dans ces moments de dissipation que je leur insinuois des préceptes de morale. Vous me passerez ce mouvement d'indignation: mais il est honteux pour des hommes qui se croyent parvenus à un dégré éminent de lumieres philosophiques, d'être aussi négligents que nous le sommes, dans ce qui concerne la science des mœurs; c'est une

une partie presque totalement abandonnée dans la culture de notre éducation, tandis qu'au bout de la terre, il existe un peuple immense qui en fait la base de son gouvernement : c'est sans doute aux soins assidus qu'ils donnent à l'étude de la morale, que les Chinois sont redevables de la durée de leur empire ; voilà le joug invincible & secret que les vaincus ont jusqu'ici eu l'art d'imposer aux vainqueurs. Je n'oubliois pas aussi dans mes leçons, de répéter à mon fils, & à ma fille, que l'homme étoit né pour être malheureux, qu'il falloit, sans murmurer, se soumettre à son sort, & s'efforcer seulement d'en adoucir l'amertume : mais le premier objet que je leur présentois sans cesse, la premiere idée que je cherchois à imprimer jusques dans leur ame, étoit l'évidence d'un Dieu, qui, sans se montrer, frappe dans tout nos regards, & demande partout nos hommages & notre reconnaissance. Mes amis, disois-je à ces créatures si touchantes, voulez-vous vous former une image de Dieu ? envisagez-le comme un bon pere, tel par exemple que je suis à votre égard ; vous m'aimez, il faut aimer l'Etre suprême avec autant de tendresse ; que dis-je ? il faut l'aimer bien davantage : il est notre pere à tous, & il répand sur

nous les mêmes bienfaits que ceux dont vous m'êtes redevables.

Je me plais à vous entretenir de ces détails qui, à coup sûr, vous attacheront, puisque nous avons tous deux la même façon de sentir & de penser.

Une mélancolie secrete empoisonnoit le peu de plaisir qu'il m'étoit permis de goûter. J'étois pere, & je ne pouvois me résoudre à vivre séparé du mien; rejetté, en quelque sorte, de ma famille, cette image venoit me persécuter jusques sous l'ombrage de mes arbres: elle faisoit tomber de mes mains ma bêche, ou mon rateau; enfin elle s'empare de mon ame, au point que je fus prêt à succomber au noir chagrin qui me dévoroit. Les conseils de Sainmoran, qui ne cessoit de me recommander la patience & la fermeté, commençoient à devenir impuissants: je n'étois plus en état de les suivre, & d'en profiter.

Je cède au desir qui me pressoit: — Il ne m'est plus possible, ma chere Agathe, d'y résister: il faut que mon sort se décide, ou que mon pere se laisse désarmer, ou que je sois bientôt soulagé du fardeau de la vie: cette charge est trop pesante! je ne puis plus la supporter. Ne t'oppose

pas, je te prie, à mon projet ; je n'en informerai point Sainmoran, qui, selon les apparences, désapprouveroit ma résolution ; je pars, je vais malgré tous les obstacles... je me jetterai aux pieds de mon pere, j'y porterai mes larmes, mon désespoir : Agathe, y seroit-il insensible ! peut-on voir d'un œil indifférent, un fils à ses genoux : ah ! si mes enfants, si mes enfants étoient dans cette situation, je sens que mon cœur s'ouvriroit à leur voix suppliante... je mourrois dans leurs bras.

Ma femme me fait des représentations : cependant elle n'ose s'élever entierement contre un projet dont l'exécution étoit déterminée. — Je te le répète, ma tendre amie : tu ne saisis pas encore toute la violence des maux qui me déchirent ! Voudrois-tu me voir expirer ici sous peu de jours ? &... ma mort seroit assûrée ; (mon épouse frémit à ce mot, & vient me presser contre son sein) tu recevras souvent de mes nouvelles ; l'honnête Gérard restera près de toi ; je te recommande nos chers enfants : qu'ils rendent la pere présent à tes yeux !

Je m'occupe des apprêts de mon voyage ; l'instant de la séparation approche ; quand je ne puis

plus parler à mon adorable Agathe, je retourne souvent dans ses bras; je la baigne de mes pleurs; je partage mes larmes & mes baisers entre elle & nos enfants. Les ai-je perdus de vue, je m'en entretiens encore avec cet homme estimable qui ne pouvoit me quitter, & que je regardois, avec raison, comme le modele des ames sensibles: — Veillez, veillez, mon ami, sur ce que j'ai de plus cher; dites-leur qu'ils me reverront bientôt, que j'emporte leurs images dans mon cœur, qu'ils me suivent, qu'ils vont avec moi, se précipiter aux genoux de l'auteur de mes jours.

Mes pleurs redoublent; je n'ai pas la force de continuer; enfin je me trouve seul sur la route de ***, où je brûlois de me rendre.

FIN DE LA CINQUIEME PARTIE.

LES

ÉPOUX MALHEUREUX,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR ET MADAME DE ***

SIXIEME ET DERNIERE PARTIE

TOME SECOND.

---

de Sainmoran ; le domestique à qui j'avois eu la précaution de taire mon nom, m'annonce comme un étranger ; j'entre, & je trouve mon bienfaiteur s'entretenant avec un ecclésiastique ... je reconnais un de mes généreux amis, le digne Limbert ; je vole dans les bras de l'un & de l'autre; je les serre avec transport. Il échappe au premier une exclamation : — Vous voilà ! & que venez-vous faire ici ? ô ciel ! je tremble qu'on ne vous découvre ! vous seriez perdu : n'est il pas vrai, monsieur Limbert ? — Je suis charmé assurément, monsieur, ajoute celui-ci, de vous voir : vous connaissez mon attachement, mais je me joindrai à monsieur, pour vous marquer notre surprise. Au moment que vous paraissez, nous parlions de vous, de monsieur votre pere ; nous nous plaignions des obstacles sans nombre qui s'opposent à une réconciliation que nous regardons comme notre ouvrage, & dont le succès, il faut vous l'avouer, nous semble encore bien éloigné ! si vous saviez les dangers que vous courez, votre liberté... — On peut me la ravir, messieurs ; si cet acte de barbarie n'assouvit pas la rage de mes ennemis, qu'ils me donnent la mort ! qu'ils immolent un époux, un

malheureux pere de famille ! mais je n'écoute plus ni raiſon, ni crainte, je n'écoute plus rien ; il m'eſt impoſſible de reſter frappé, en quelque ſorte, de l'anathême paternel ; il faut que je tombe aux genoux de monſieur de * * *, ou qu'on me plonge dans un cachot, qu'on m'arrache la vie! Sainmoran interrompt : je ne reviens point de mon ſaiſiſſement : votre démarche eſt des plus inconſidérées. Vous voulez donc abſolument détruire un édifice qui nous coûte tant de peines ! encore une fois, ſi l'on vous ſavoit en ces lieux... vous me cauſez une frayeur... douteriez-vous de notre amitié? — Si j'en doutois, je ne ſerois point accouru dans vos bras... mes amis, mettez-vous à ma place: quelle eſt ma ſituation, mon horrible ſituation !.. & ſi mon pere alloit m'être enlevé, qu'il expirât ſans me donner ſa bénédiction, ſans me r'ouvrir ſon ſein... mes généreux bienfaiteurs, vous êtes ſi ſenſibles ! figurez-vous donc mon ſupplice ! oui, je ſuis venu pour terminer mes tourments, pour mourir aux pieds de mon pere, dans les larmes, dans le déſeſpoir.

Sainmoran cherche à me calmer. Quel homme

adorable que ce Limbert ! combien ſon naturel bienfaiſant éclatoit juſques dans ſon ſilence, dans ſes moindres expreſſions ! oui, c'eſt dans de ſemblables mortels qu'on reconnait l'image de Dieu; qu'ils ſont dignes d'être ſes organes ! qu'ils le font aimer ! Je ne ceſſerai de vous le répéter, monſieur, me diſoit ce reſpectable eccléſiaſtique, avec une onction qui pénétroit mon ame, la religion ne s'eſt jamais armée contre la nature : c'eſt une mere indulgente, inépuiſable dans ſon amour. Vous avez fait ſans doute une faute, une très-grande faute, en contractant des nœuds ſacrés, ſans l'aveu de votre famille : je ne prétends pas vous le diſſimuler: mais Dieu pardonne, & vos parents ne doivent pas être plus inflexibles; monſieur votre pere doit aujourd'hui enviſager ſa fille dans madame votre épouſe, ſes enfants dans vos enfants, il ne doit plus voir en vous que ſon fils. Vos peines, votre repentir, ſont des titres ſuffiſants pour obtenir votre grace ; malheur aux cœurs dénaturés que vous ne pourriez émouvoir ! les vrais chrétiens, monſieur, ſont les plus compatiſſants & les meilleurs des hommes; nous n'avons qu'à imiter notre Maître: quelle morale charitable ! quelle ſource de bienfaiſance ! l'évangile eſt le code du ſenti-

ment. La justice divine a toujours cédé à la clémence, & la religion n'est autre chose que l'humanité épurée. (je veux parler d'Audoin) respectons sa mémoire; plaignons-le : il a eu des remords : ils auront sans doute désarmé l'Etre suprême; sa mort a expié sa vie; il fut bien plus malheureux que vous, monsieur, puisqu'il fut coupable!

J'imaginois voir, entendre un Ange consolateur descendu sur la terre; chaque parole que proféroit Limbert, entroit dans mon ame, ainsi qu'une rosée rafraichissante s'écouleroit au sein d'un champ altéré. Ah! monsieur, m'écriai-je avec transport, que vous me la rendez digne de tout notre amour, cette religion qui n'inspire quelquefois qu'un respect silencieux, qu'une frayeur désespérante! comment mon pere peut-il résister à cet ascendant, qui est l'effet de la véritable piété? Assurément, la voilà cette piété qui est au-dessus des vertus humaines, qui doit nous maitriser! que vous m'êtes cher, monsieur! la bonté divine parle elle-même par votre bouche; achevez donc ce que vous avez commencé : réunissez le pere & le fils. Ce miracle, & ç'en sera un sans contredit, n'appartient qu'à vous, qu'à vous seul;

je vous en conjure : conduiſez-moi vers mes parents.

Sainmoran, que quelques affaires avoient écarté pour peu de temps, vient nous rejoindre : il annonçoit une eſpéce de trouble ; il s'adreſſe à moi : — Un homme de ma connaiſſance vous a rencontré : il m'a parlé de votre arrivée en cette ville : je l'ai engagé à nous garder le ſecret ; il m'a promis de ſe taire : mais je ne ſuis point raſſuré, & la moindre indiſcrétion.... oui, vous ſeriez perdu.... Eh !... quel eſt votre deſſein ? — De hâter cette réconciliation ſans laquelle je ne ſaurois plus vivre. — Et à quelle époque avez-vous fixé...je ne le laiſſe pas pourſuivre : — Tous mes vœux ſont qu'aujourd'hui de ce pas... Sainmoran & Limbert m'interrompent à leur tour avec vivacité, en reculant de ſurpriſe : — Nous ne concevons point votre égarement ! vous nous effrayez ! Vous avez donc juré de courir à votre ruine ! Mon projet, reprend le premier, étoit de vous tenir caché dans ma maiſon, juſqu'à une occaſion favorable que je ſaiſirois pour amener un racommodement où tant d'intérêts ſont attachés. — Mon ami, le moindre retardement m'eſt inſupportable ! j'attends une preuve éclatante de cette amitié courageuſe qui vous anime tous deux en ma faveur :

il faut, ce moment même, oui, ce moment, que l'un & l'autre vous daigniez vous transporter chez mon pere, que vous prépariez cette réunion si désirée. Votre réponse me déterminera.

Sainmoran & Limbert combattirent long-temps ma résolution ; ils m'exposerent tous les inconvénients, les innombrables difficultés qui naîtroient à la traverse. Enfin, ils céderent à mes instances, à mes prieres, à mes larmes ; Limbert se laissa toucher le premier ; il vainquit la répugnance de Sainmoran, & ils me recommanderent de fuir du-moins tous les regards jusqu'à leur retour.

Je suis donc resté seul, en proie à cette foule de mouvements contraires qui accompagnent l'attente. Cette entrevue alloit décider de ma vie, du sort, en un mot, de ma femme, de mes enfants ; je tombois plongé dans un abattement profond ; je me relevois avec impétuosité ; je me promenois à grands pas : quels effets leur conversation produira-t-elle sur l'esprit de mon pere ? parviendront-ils à le fléchir ? si leur visite étoit sans succès ! si je les revoyois pour m'annonçer que leurs efforts ont été impuissants, que je n'ai plus d'autre parti à choisir, qu'une fuite précipitée !... à cette image, je m'abandonnois au plus

noir chagrin. L'eſpérance avoit tant de peine à me ſéduire ! je l'ai dit : la défiance continuelle eſt le fruit de la longue infortune ; on eſt malheureux dans le ſein du bonheur même.

Je ne vois point revenir mes deux médiateurs : oh ! ils auront échoué dans leur négociation, ou ils n'ont oſé déclarer à monſieur de***, le ſujet qui les amenoit ; s'ils ſe ſont déterminés à parler en ma faveur, ils ſe feront exprimés faiblement ; il n'y a qu'un fils qui puiſſe exprimer ſes tranſports, qui puiſſe attendrir un pere, triompher de ſon reſſentiment invincible pour tout autre.

Je m'arrête à cette derniere idée ; de moment en moment, elle me domine davantage, mes allarmes augmentent ; bientôt j'en viens à être perſuadé que Sainmoran & Limbert n'ont pu réuſſir : — Eh-bien ! ce ſera moi qui tenterai de me procurer cette victoire ſi difficile ! j'irai, j'irai ... mon pere verra ma douleur, il verra ſon fils ſuppliant, ſon fils mourant à ſes genoux : auroit-il l'inhumanité de me repouſſer ?

Je me remplis de cette penſée ; je n'héſite plus ; je me ſuis décidé. Auſſi-tôt je m'empreſſe de ſortir ; j'ai quitté la maiſon de Sainmoran, & je ſuis ſur le chemin qui conduit à celle de mon pere ; je m'é-

lance vers la porte : un vieux domeſtique qui m'avoit vu, pour ainſi dire, au berceau, vient à moi. pouſſe un cri : —Me trompé-je ! eh ! c'eſt vous, monſieur... le fils de notre cher maître... eſt-il poſſible ?.. — C'eſt moi-même, mon bon Henri; tu ne t'abuſes point.—Oh ! monſieur, avec quel plaiſir je vous revois! ſouffrez que je vous baiſe la main ; (& cet honnête garçon ſe ſaiſit d'une de mes mains, & l'arroſe de ſes pleurs) vous êtes donc attendu de monſieur ? Dieu ſoit loué ! il vous a pardonné? Madame votre mere eſt à la campagne, depuis quelques jours. Je ne déguiſe point la vérité : j'avoue à Henri que mon pere ignore ma démarche, & que j'ai pris la réſolution de m'offrir à ſes yeux. Vous avez, replique-t-il, deux amis bien zélés, qui, en ce moment, ſont avec lui ; je ne doute pas qu'à l'inſtant même où je vous parle, ils ne plaident votre cauſe : c'eſt le ſujet de toutes leurs viſites, de tous leurs entretiens. Puiſſiez-vous l'emporter ſur quelques gens mal intentionnés, qui vous deſſervent ! il eſt ſi naturel qu'un enfant ſoit bien avec ſon pere ! je ne me laſſe pas de vous regarder.

Je remerciai ce digne domeſtique, de l'attachement qu'il me témoignoit, & je lui confiai que je ne voulois pas être annoncé.

Lorſque j'ai atteint la premiere marche de l'eſcalier; je me trouve ſurpris d'un ſaiſiſſement qui ſe répandit bientôt dans tous mes membres; mes yeux ne voyoient plus, mes jambes ployoient: — Mon cher Henri... mon cher Henri, viens à mon ſecours; ſoutiens-moi; la force m'abandonne. Je ne parviendrai jamais juſqu'à mon pere! ce zélé ſerviteur me prend ſous le bras: — Allons, monſieur, du courage! oh! je ſuis bien ſûr qu'à votre vue ſeule, monſieur ſe laiſſera toucher: on a eu beau l'irriter, & vouloir l'endurcir contre vous, un pere eſt toujours pere... — Henri, je ne reconnais plus la porte! eſt-ce par-là qu'il faut aller? — Je vous mene bien, monſieur; repoſez-vous ſur moi du ſoin de vous conduire.

Je vous trace des particularités qui ſeroient indifférentes en toute autre occaſion: mais il s'agit de vous peindre ma ſituation, de vous en pénétrer. Je m'arrête à cette circonſtance: c'étoit un des jours de ma vie, le plus intéreſſant; je portois, en quelque ſorte, ma femme & mes enfants dans mon cœur; ils alloient avec moi reclamer la tendreſſe paternelle: le nuage étendu ſur ma vue, s'épaiſiſſoit; enfin Henri ouvre la porte: j'entrevois, j'apperçois mon pere, aſſis dans un fauteuil: je m'abandonne

à

18e



C. Eisen inve. C. Macret sculp.

à mon transport, je cours tomber à ses pieds, en lui présentant un papier que je tire de ma poche, & je ne puis que m'écrier : mon pere ! mon pere !... aussitôt je perds l'usage des sens. Sainmoran, & Limbert, frappés de ma démarche imprévue, (je l'ai appris de leur propre bouche) volent à moi, me relevent malgré mes efforts, & cherchent à me faire reprendre connaissance. Monsieur de ***, de son côté, étoit demeuré immobile, interdit ; j'ai su qu'il lui étoit cependant échappé ce mot si touchant : mon fils ! ensuite il avoit succombé comme moi au saisissement, & l'écrit lui étoit tombé des mains. Il revient le premier de cette situation accablante ; Limbert qui avoit eu soin de ramasser le papier, scellé de mon seing, lui en fait la lecture : voici à-peu-près le contenu :

» Je déclare que je renonce à toute prétention, » à tout espoir de fortune, qu'en un mot je sacri» fie tous mes droits, pourvu qu'à ce prix, mon » pere me rende sa tendresse : c'est le seul bien, » l'unique bien que je sois jaloux de recouvrer & » de posséder ; je ne saurois plus vivre privé d'un » avantage si cher ; j'attends à ses genoux, qu'il » m'accorde cette marque de bonté ; je ne les quit-

» terai point qu'il n'ait reconnu ſon malheureux fils,
» qu'il ne lui ait pardonné, ou j'aurai du-moins la
» conſolation d'expirer à ſes pieds : me la refuſeroit-
» il ? » Non, s'écrie mon pere, en verſant un torrent de larmes. Il vient précipitemment à moi : mon fils, ouvre les yeux, ton pere te pardonne, il t'aime toujours, il te tend les bras. Je me releve, en quelque ſorte, du ſein de la mort : ces mots m'ont frappé, tel qu'un éclair rapide qui perce l'horiſon : ils ont pénétré juſqu'à mon ame : — Vous me pardonnez, mon pere ! & j'embraſſe vos genoux ! ma voix ſe perd dans une abondance de ſanglots. — Oui, je te rends toute ma tendreſſe ; reprends, reprends ce papier : ce n'eſt pas à cette indigne condition que je t'aurois r'ouvert mon ſein ; garde tous tes droits. J'ai donc retrouvé mon fils !

Vous repréſentez-vous, mon ami, ce tableau ? m'enviſagez-vous aux pieds d'un vieillard reſpectable, aux pieds d'un pere qui me couvre de ſes cheveux blancs, de ſes larmes ? me voyez-vous arroſer des miennes ſes genoux que je preſſois contre ma bouche ? entendez-vous ces cris mal articulés, les expreſſions d'un cœur plein de l'excès du ſentiment ? il m'accabloit, il me ſuffoquoit. Limbert, & Sainmoran

mêloient leurs pleurs, leurs sanglots aux nôtres, ils baisoient avec transport les mains de monsieur de ***: Oui, mon pére, mon tendre pere, m'écriai-je! vous avez retrouvé le fils le plus rempli de respect, de repentir, d'amour; il est vrai que je vous ai offensé, que j'ai osé former, sans votre aveu, un engagement où m'a entraîné une passion irrésistible, que cette union a pu paraître disproportionnée, que j'ai commis la faute la plus condamnable: mais, mon pere, n'avez vous point aimé? je vous dois l'ame la plus sensible. Agathe... vous le savez, vous-même avez éprouvé combien elle est intéressante, combien ses vertus sont encore au dessus de ses charmes!... ah! mon pére, vous ne connaissez pas tout son empire! ne contemplez en elle que la femme la plus respectable, la plus adorable, digne d'être mon épouse, digne d'être votre fille; ne repoussez point deux enfants! ils sont les vôtres, mon pere, ils sont les vôtres; ils embrassent avec moi vos genoux; ils les arrosent de leurs larmes innocentes; les voudriez-vous punir?.. c'est moi qui suis le seul coupable. Mon fils, interrompt mon pere, d'une voix toujours plus attendrie, que tout soit oublié! Votre mere reviendra dans peu de jours: laissez-moi le soin de la prévenir sur notre réunion;

elle a besoin de ménagement. En attendant que vous ayez pris votre place dans cette maison, vous demeurerez chez nôtre ami, monsieur de Sainmoran : il voudra bien vous donner cette nouvelle marque de zèle ; mon fils, que vous lui avez d'obligation ! il restera quelques instants avec moi, & monsieur Limbert aura la bonté de vous accompagner... embrassez-moi encore. Quel plaisir on goûte à pardonner à son enfant !

Je ne pouvois me détacher des bras paternels; mon cœur ne pouvoit contenir une telle ivresse de joie ! c'étoit un torrent de délices qui remplissoit tous mes sens.

Je sors donc avec Limbert, je m'élance à son col, je le couvre de mes baisers, de mes pleurs : — Digne ami ! digne ami ! je meurs de plaisir : mon pere m'a pardonné ! il m'aime ! & c'est votre ouvrage, ame angélique, ainsi que celui du divin Sainmoran ! oh ! ma chere Agathe ! mes chers enfants ! à quels transports vous allez vous livrer, quand vous recevrez cette nouvelle ! vôtre bonheur est donc assuré !

Mon pere m'avoit invité à souper avec mes deux adorables amis ; à peine suis-je arrivé au logis de

Sainmoran, je me précipite sur une écritoire : — Qu'à l'instant je leur fasse part de l'heureuse révolution ! La poste, les vents, les éclairs n'iroient pas assez vîte ! chere femme ! chere femme ! je jouis du spectacle de ton délire ! & le bon Gérard, comme il partagera notre joie ! Voici le mot d'écrit que j'envoye :

» Victoire, ma tendre amie ! le bien suprême ! » l'excès de la félicité ! j'ai vu mon pere ! il m'a » pardonné ! j'ai pensé expirer de ravissement dans » ses bras ! tu es sa fille, sa fille chérie ! il est le » pere de nos enfants ! embrasse-les mille fois pour » ton mari qui t'adore, qui t'idolâtre plus que jamais. » Mes amitiés au cher Gérard. Je ne sais ce que » je t'écris ; tout ce que je voulois t'apprendre, » c'est que nous sommes tous au comble du bon» heur, & que je suis pour toujours & avec encore » plus de transport ton amant, ton éternel adora» teur... ma chere Agathe ! nous sommes donc au » comble de nos vœux !

P. S. » Je t'écrirai ce soir une lettre détaillée ; » je n'ai voulu, en ce moment, que te dire » deux mots ; & quand j'aurois eu le dessein de » t'en apprendre davantage, le ravissement où je

» ſuis, ne me le permettroit point. Tu ſauras à quel » parti nous devons nous arrêter. Adieu donc, ma » divine Agathe; reçois mille baiſers, mon ame » entiere ! oh ! que mon cœur eſt plein ! que l'a» mour paternel eſt délicieux pour une ame ſen» ſible ! j'ai donc ſerré dans mes bras ce pere » adorable ! »

Vous devez ſentir qu'un pareil enthouſiaſme eſt au deſſus de toute expreſſion ; non, il n'y en a point qui ſoit capable de vous donner une idée de l'état où j'étois paſſé : c'étoit un mort tranſporté par un prodige ſubit, du milieu des froides horreurs du tombeau, dans le raviſſement & les jouiſſances ſans nombre d'une exiſtence délicieuſe. Limbert me l'a avoué dans la ſuite : il craignoit que ce délire de joie n'affectât ma raiſon.

Nous voyons revenir Sainmoran ; je cours me jetter dans ſes bras : — Homme divin ! eh ! dites-moi donc comment je pourrai vous témoigner ma reconnaiſſance ? (je lui apperçois l'air embarraſſé), ô ! ciel ! qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? mon pere... il ſe repentiroit de m'avoir rendu la vie ! mon cher bienfaiteur, arrachez-la moi cette vie... Sainmoran

ne me laiſſe pas pourſuivre : — Quelle fougue vous transporte ? vous voilà déjà dans les craintes... — Eh ! mon ami, n'ai-je pas aſſez longtemps connu l'infortune ? il m'appartient de douter toujours de ma félicité... mon pere n'a donc point changé ? Il eſt toujours le même... mais.... — Il faut que j'aye une ample converſation avec vous, & monſieur Limbert aſſurément n'eſt pas un témoin importun : il ne pourra qu'appuyer les conſeils que j'ai à vous donner. Dans quelle agitation j'étois ! quel effroyable bouleverſement ces paroles me faiſoient éprouver ! & qu'eſt-ce que Sainmoran avoit à m'apprendre ? pourquoi ce maintien réſervé ? pourquoi ne reſſentoit-il pas l'excès de ma joie, lui qui avoit paru m'être ſi attaché ? & depuis quand un ami ne partageoit-il plus les transports, le bonheur de ſon ami ?

Je m'aſſieds donc entre Limbert, & Sainmoran, accablé de la plus horrible perplexité ; toute mon ame ſembloit me quitter pour aller reſter ſuſpendue à la bouche du dernier ; elle voloit au-devant de ſes paroles. Je commencerai, me dit-il, par vous faire des reproches : vous ne pouvez douter de mon amitié, & vous l'avez offenſée, j'oſe vous l'avouer,

par une démarche . . . — Comment, mon pere . . . — Daignez, je vous prie, ne pas m'interrompre. N'étions-nous pas convenus qu'il falloit attendre le moment favorable ? monſieur, & moi, nous nous étions chargés de cette négociation ſi difficile, ſi importante ! Vous connaiſſez madame votre mere : vous ſavez qu'elle a un puiſſant empire ſur l'eſprit de monſieur de *** ; vous ſavez qu'elle eſt beaucoup plus éloignée que lui, de ce pardon qui doit fixer votre état, & celui de votre femme, & de vos enfants. . . Je ne puis ſupporter cette ſorte de préliminaire : — Eh-bien ! eh-bien ! de quoi s'agit-il ? ne me le cachez pas : eſt-il beſoin que je renonce à tout eſpoir, que je meure ici à vos yeux . . . Vous refuſerez de m'écouter, interrompt Sainmoran ? n'accuſez que vous ſeul, une impatience condamnable. . monſieur votre pere vous a pardonné ; ſon cœur a repris tous ſes ſentiments, mais . . . . — Parlez donc, cruel ! parlez donc : expliquez vous. Sainmoran regarde Limbert ; il continue : notre ami ne ſera point ſurpris de ce que je vais vous annoncer. Monſieur de ***, vous avez pu le voir, eſt, en ce moment, indiſpoſé ; vous devez ménager ſa ſanté, & ne pas exiger. . . il tourne encore ſes yeux ſur l'eccléſiaſ-

tique ; je souffrois mille morts ; il poursuit : ce qu'il vient de faire, étoit, sans contredit, la chose la plus importante : avec le temps, le reste vous sera accordé. Voici donc, mon ami, le sacrifice qu'il attend de votre tendresse : il consent à vous rendre les bontés paternelles ; vous serez libre de le voir, de rester même dans le sein de votre famille autant que vous le désirerez : c'est à une condition, il est vrai, qui vous percera le cœur... Sainmoran se tait un instant, il acheve enfin d'un ton pénétré : il ne veut point absolument qu'on lui parle de votre épouse ni de vos enfans... Je tombe sur un siége, comme frappé du tonnerre : — Eh ! c'est ainsi que mon pere me pardonne ? éloigner des créatures qui me sont plus cheres que moi-même ! Mon bienfaiteur reprend : c'est là le fruit d'une entrevue précipitée ; monsieur Limbert, & moi, nous l'aurions, avec le temps, amené à cette pleine reconciliation que vous demandiez... je n'écoutois point Sainmoran : — Fermer son sein à ma femme, & à mes enfants ! Je m'élance vers la porte : Où courez-vous, s'écrient mes deux amis ? — Je vais mourir... mourir aux pieds de mon pere ! Il ne soutiendra point ce spectacle... — Ecoutez, écoutez, nous vous en avons prévenu : la santé de monsieur de***... vous lui donnerez la mort, n'en

doutez point ; il a éprouvé une secousse violente ; croyez que ce triomphe de la nature a excité une révolution qui pourroit le plonger au tombeau. Demeurez donc, & apprenez à vous dompter. Je reviens sur mes pas : — Je causerois à mon pere la moindre peine ! — Vous seriez son meurtrier. — Je succombe !... Eh ! quel parti ai-je donc à prendre ? ils attendent de moi une lettre.... comment leur annoncer..., comment révéler à mon épouse que l'on m'a pardonné à ce prix, si c'est là me pardonner... ô ciel, ciel !

J'arrosois la terre de mes larmes : tout mon bonheur s'étoit évanoui ; j'étois retombé dans mon gouffre de douleur : — Eh-bien ! avois-je tort de me défier d'une lueur trop mensongere ? le malheur n'est-il pas fait pour me retenir continuellement accablé sous son joug d'airain ? ah ! ma chere Agathe ! mes chers enfants ! encore s'il n'y avoit que moi, que moi seul qui eusse à souffrir ? mais, (je me jette aux pieds de Sainmoran & de Limbert) envisagez donc dans quelles victimes je suis déchiré, immolé ; assassiné ! vous ne savez point, non, vous ne savez point ce que c'est qu'un époux, un pere !.. ah ! pardon, pardon, mes amis. . . je suis dans une agitation... mon pere, mon pere. . . c'est vous qui êtes mon bourreau !

Vous saisissez ma situation, ma violente situation? quelles contrariétés dans le même instant! voir mes infortunes finies, & tout d'un coup en être encore écrasé! Mes deux bienfaiteurs s'efforçoient de me consoler: je ne les entendois point, je ne leur adressois que des expressions dures: — Encore une fois, vous n'avez pas une idée des nouveaux coups qui viennent de me frapper; oui, il n'est que trop vrai: vous n'êtes ni pere, ni mari... vous n'avez point ma sensibilité! eh! qui pourroit l'avoir? Ces amis respectables m'excusoient: ils mettoient sur le compte de la douleur, cet emportement déplacé; l'un & l'autre m'embrassoient, mêloient leurs larmes aux miennes: — Nous ne nous offensons point de ces mots arrachés par le désespoir; la véritable amitié oppose son indulgence à ces mouvements injustes: si votre état nous pénétroit moins, nous ne vous engagerions pas à vous reposer sur nous du soin d'achever un ouvrage que nous avions heureusement commencé; calmez-vous; croyez que vous obtiendrez une victoire entiere, mais différez... J'interromps: différer! eh! voyez donc, voyez donc à quelle extrémité... qu'écrire à ces infortunés qui sont si impatients de recevoir une de mes lettres, d'apprendre ce qu'ils doivent espérer? Je leur enfoncerai le poignard dans le cœur? ah! malheureux! malheureux!

Il falloit cependant me repséfenter aux regards de mon pere : il m'avoit invité à fouper avec mes deux amis. Vingt fois je pris la plume pour écrire à ma femme, & autant de fois elle me tomba des mains. Comment en effet leur apprendre ?... à cette image, je reſtois confondu, anéanti : les heures s'écouloient ; nous touchions au moment où j'allois retourner à la maiſon paternelle : Limbert m'ouvre ſes bras : — Nos cœurs ſont pleins de vous ; oui, ſoyez aſſuré que vous nous êtes auſſi cher que nous-mêmes : nos conſeils partent donc de la plus pure, de la plus tendre amitié. Vous allez revoir monſieur de*** : tâchez de vous contenir ; ne lui montrez que votre reconnaiſſance, vos tranſports de joie. Faut-il vous le répéter ? vous ſeriez l'auteur de ſa mort... — Donner la mort à mon pere ! — Soyez en certain. Ayez donc toujours les yeux ſur cet objet, & écartez tout ce qui pourroit le conduire à une criſe affreuſe.

Je promis tout ; je promis de me dompter, de me ſacrifier moi-même ; je laiſſois pourtant échapper de profonds ſoupirs, des gémiſſements ; toutes les tortures me déchiroient.

Nous nous mettons en chemin ; Sainmoran & Lim-

bert ne cessoient de m'exhorter à tenir ma promesse.

J'ai revu mon pere : un tremblement soudain agite tous mes membre ; ils fixoit sa vue sur moi, & je baissois la mienne, dans l'intention de lui cacher le trouble affreux dont j'étois dévoré ; j'allai cependant me précipiter dans ses bras, en versant un torrent de larmes; il me regarde avec attendrissement, & me serre contre son cœur — Je vous ai pardonné, mon fils... je vous l'ai dit : que tout soit oublié ! Livrons-nous présentement au plaisir d'une réunion que je désirois autant que vous. Je ne peux que lui adresser ces mots : vous avez daigné me pardonner, mon pere ! & tout-à-coup je m'apperçois que mon désespoir va s'exhaler : ma voix se perd dans une abondance de sanglots ; je me borne à pleurer sur une de ses mains que j'approchois de ma bouche. Sainmoran étoit près de moi, il me parloit tout bas, me faisoit des signes ; j'avois besoin de ces avertissements ; à chaque instant, mon ame surchargée de douleur, s'échappoit : ma femme & mes enfants l'occupoient toute entiere. Lorsque je me vis à cette table dont j'avois été éloigné l'espace de tant d'années, c'est alors que je me dis : eh ! pourquoi ne sont-ils pas assis à mes côtés ! j'employois tous les efforts pour me maitriser ; je ne mangeois point ; la douleur me

ſuffoquoit; quand mes yeux s'arrêtoient ſur mon pere, ce tourment intérieur redoubloit. Il me parla beaucoup de ma mere: — Je vous en ai déja prévenu: je veux ménager le moment où elle vous reverra ; cette victoire, ajouta-t-il, en ſouriant, nous coûtera quelque peine : mais il faut eſpérer que nous réuſſirons ; c'eſt moi que ce ſoin-là regarde : (enſuite me conſidérant d'un œil plus attentif) il eſt inutile d'entrer dans des explications. Mon fils, jettons un voile éternel ſur le paſſé: ne nous arrêtons qu'au préſent... vous me paraiſſez frappé d'un profond chagrin !.. qu'avez-vous ?... je me leve, en m'écriant : ah ! mon pere ! ma femme... mes enfants... Auſſi-tôt Limbert, & Sainmoran m'entourent : celui-ci m'enmene en diſant : il ſe trouve incommodé.

Nous avons à peine gagné l'eſcalier : — Que venez vous de faire ? que venez-vous de faire ? inſenſé ! vous avez donc réſolu de vous perdre ? — Il ne m'a pas été poſſible de me vaincre ! un ſentiment plus fort que tout ce que vous avez pu me dire, que tout ce que je me ſuis dit à moi-même, l'a emporté. Grand-Dieu ! quel pardon, ſi Agathe, ſi mes enfants ſont rejettés du ſein de ma famille ! eh ! que ſont-ils donc aux yeux de mon pere ? Sainmoran d'un ton pénétré de douleur : allez,

me dit-il, allez m'attendre chez moi; je retourne auprès de monsieur de***...: cruel ami! je vais tâcher de réparer vos torts.

Voici, comme je l'ai appris depuis, ce qui se passa dans la maison paternelle. Aussitôt que cette exclamation imprudente me fut échappée, mon pere étoit demeuré interdit: comment! (adressant la parole à Limbert) est-ce que monsieur de Sainmoran ne l'auroit pas instruit des conditions auxquelles j'ai mis notre raccommodement?... mais seroit-il en effet indisposé? son état me touche! j'ai cependant pris une ferme résolution: jamais je n'admettrai parmi nous sa femme ni ses enfants; eh! quand je céderois à cette faiblesse, sa mere, j'en suis convaincu, n'y consentiroit pas; qu'on n'exige donc point de moi ce sacrifice. Le sensible Limbert veut tenter des représentations: monsieur de *** s'obstine à demeurer inflexible; c'étoit un parti arrêté, un arrêt irrévocable, & toutes les puissances de la terre ne le feroient pas changer. Sainmoran le rejoint, il se réunit au bienfaisant écclésiastique; l'un & l'autre cherchent à faire valoir l'empire de la nature, ils en déployent tous les ressorts; c'est en vain, s'écrie mon pere, que vous cherchez à me persuader... mes amis, tout ceci me coûtera la

vie : cette entrevue m'a causé une révolution dont je ne suis pas encore revenu. Au-reste, voyez mon fils : qu'il compte sur un retour sincere ! que je sache de vous si son indisposition a eu des suites ; je suis toujours prêt à le recevoir & à l'embrasser, mais je suis forcé de lui porter ces coups : qu'il n'espere pas m'amener à un témoignage de bonté, ou peut-être de faiblesse, que je ne puis lui accorder !

Pendant cette conversation de mon pere avec mes deux amis, j'étois chez Sainmoran, livré au plus violent désespoir. Je me reprochois un emportement, qui, loin de hâter le terme de mes maux, pouvoit m'être préjudiciable ; je sentois la justice des reproches que Sainmoran auroit à me faire : ma vivacité avoit détruit tous les effets d'une négociation concertée avec prudence : d'un autre côté, n'étois-je pas autorisé par la nature, par le devoir même, à souhaiter que la réconciliation fût entiere, que mon épouse & mes enfants en partageassent les fruits heureux ? en un mot, car je revenois toujours à cette accablante image, quel moyen de leur apprendre que mon pere m'avoit pardonné, & qu'ils étoient exclus de ce pardon, l'objet de tous mes désirs ?

J'ai revu Sainmoran & Limbert : ils m'ont fait part

part du dernier entretien qu'ils ont eu avec monſieur de***. Voulez-vous, me dirent-ils, attenter à ſes jours, car c'eſt en précipiter la fin, que de l'obliger à vous céder ſur un objet où le refus parait déterminé ? — Moi ! cauſer le moindre mal, le moindre déſagrément à mon pere ! j'aimerois mieux mourir... Il ne faut pas mourir, interrompt Limbert : il faut ſe repoſer ſur le temps, & ſur notre amitié ingénieuſe à vous ſervir. — Attendre, meſſieurs ! attendre ! & vous figurez-vous une femme impatiente, avide de recevoir des nouvelles ? Chaque moment l'aſſaſſine ! ſon ame s'échappe ſans ceſſe vers ***, vers ſon malheureux époux ; elle connait tout mon amour, & je la laiſſe dans le tourment de la perplexité, plus cruelle peut-être que la certitude du malheur ! Daignez donc vous mettre à ma place ; à quoi me déterminer ? lui écrirai-je ? lui apprendrai-je que je ſuis ſoumis à des épreuves plus horribles que tout ce que j'ai ſouffert juſqu'à préſent ? eh ! mes amis, puis-je être heureux, quand ma femme, & mes enfants ne le ſeront point ?

Quels tranſports m'agitoient ! Sainmoran & Limbert eſſayoient de me conſoler : chaque inſtant, leur dis-je, que je laiſſe s'écouler, ſans faire parvenir

une lettre à l'infortunée Agathe, c'eſt autant de coups mortels que je porte dans ſon ſein : éclairez-moi donc ſur le parti que je dois prendre ; conduiſez-moi : ce ſera le comble des bienfaits.

Je n'avois point la force de revoir mon pere ; ce trouble exceſſif attaqua bientôt ma ſanté ; je tombe enfin malade, malgré toutes les marques de tendreſſe que me prodiguoient mes reſpectables amis ; ce n'étoit pas aſſez de ces orages, ſous leſquels ma fermeté, & ma raiſon ſuccomboient : je reçois cette lettre de mon épouſe :

» Je doute que tu exiſtes encore : juge de mon » ſupplice, car tu n'aurois pas manqué d'une minute » à m'envoyer ces détails qui auroient achevé de » me rendre à la vie ; ton billet m'avoit retirée du » tombeau. Je puis aujourd'hui t'apprendre que mes » jours ont été en danger : je me ſuis vu prête à » ne plus te revoir. J'ai touché au moment épou» vantable d'une ſéparation, d'une ſéparation éter» nelle ; ton mot d'écrit m'a reſſuſcitée. Mais pour» quoi ſerois-je revenue au monde ? nos malheurs » ne ſont-ils pas finis ? quel ſilence, mon cher ami ! » qu'il m'effraye ! qu'il me fait mourir ! eſt-ce bien toi » qui mets ma ſenſibilité à de ſi cruelles épreuves ? tu ne

» te représentes donc pas l'état affreux où je suis ?
» notre bonheur se seroit-il évanoui ? hélas ! le malheur est notre existence. Ne me cache rien : ose
» m'instruire de tout ; ose me confier qu'un songe
» nous a enchantés, que ce songe a fui, que nous
» sommes retombés dans le précipice, (il y avoit
» dans cet endroit plusieurs lignes effacées par des
» larmes) viens mourir avec moi. Tes enfants t'envoyent mille baisers : ils demandent sans cesse :
» *Quand reverrons nous* NOTRE BON-AMI ? (c'étoit le nom que je leur avois appris à me donner)
» Je ne leur réponds rien, & je pleure avec eux.
» Le bon Gérard ressent ma peine : il est aussi touché que surpris de ce silence qui nous accable
» tous. Adieu, reçois les plus tendres embrassemens ; songe que j'expire dans l'attente, que je
» compte les minutes, les secondes ; mon ame
» vole au-devant de tout ce qui entre dans ma
» chambre : *m'apportez-vous une lettre ?* ce sont
» les seules paroles qui m'échappent, & je ne la
» vois pas ! je ne la touche pas ! elle ne vient point
» cette lettre si desirée ! cruel époux ! tu ne me
» connais donc plus ? Mais, qu'ai-je dit ? je te gronde,
» moi, qui t'aime plus que jamais ! au nom de l'hu-

» manité, tire moi de cette ſituation : je n'en ſaurois
» exprimer les horreurs. Adieu encore une fois !
» quand nous reverrons-nous ?

Gérard avoit joint auſſi une lettre à celle de ma femme. Il me peignoit vivement tout ce que ſouffroit cette créature adorée ; il entroit dans les détails de ſa maladie ; il finiſſoit par m'informer de l'heureux événement qui lui étoit arrivé : la famille de ſon pere s'étoit laiſſé attendrir en ſa faveur : elle venoit de lui aſſurer une penſion aſſez conſidérable pour figurer dans le monde, s'il vouloit y paraître ;
» mais (c'eſt ainſi qu'il terminoit ſa lettre) j'ai trop
» connu ce monde : je lui ai dit un éternel adieu ;
» mon projet, ſi vous retournez auprès de vos pa-
» rents, comme il m'eſt permis de le croire, eſt d'ac-
» quérir votre hermitage ; je ſuppoſe que ma pro-
» poſition ne vous offenſe pas ; c'eſt-là le port où
» je gouterai enfin le calme, fatigué d'un naufrage
» qui m'a aſſailli, pour ainſi dire, dès le berceau :
» cette retraite volontaire n'empêchera point que je
» ne recherche les occaſions de vous voir. Vous
» êtes le ſeul homme ſur la terre à qui je doive être
» lié par la reconnaiſſance... »

Je ne lis point la ſuite de cet écrit. Agathe, Agathe

expirante : voilà tout ce que j'envisage, tout ce que je sens ! Vous la voyez, (m'adressant à Sainmoran & à Limbert) c'est cette femme si sensible, si digne de mon amour, de mon adoration qu'on veut que j'immole ! tous vos soins, mes amis, sont superflus. Je suis arrivé au terme ; le fardeau est trop pesant ! je ne puis plus le supporter. Quoi ! tandis que je cherchois à toucher mon pere, la mort menaçoit de m'enlever cette épouse que j'idolâtre ! si je ne l'avois plus revue, si elle m'eût été ravie... je restois annéanti, à cette idée accablante.

Je me détermine pourtant à donner de mes nouvelles. C'est à Gérard que j'écris ; je n'avois pas la force d'en imposer à ma femme ; ma lettre étoit vague ; j'alléguois pour motiver un silence si étonnant, que mon pere aussitôt, après notre entrevue, avoit été forcé de partir pour la campagne, & que je l'attendois de jour en jour ; j'ajoutois que j'écrirois incessamment à mon épouse ; je félicitois Gérard sur l'heureux événement qui le tiroit du sein de l'adversité ; je recommandois à son amitié Agathe, & mes enfants : quels tourments j'endurois, en écrivant cette lettre ! Hélas ! me disois-je ! s'ils savoient la vérité !

Vous n'avez pas oublié que j'étois malade, succombant à l'excès du chagrin, obligé enfin de garder le lit. Mon pere m'écrit : » Je ſuis, mon fils, plus » malade que vous ; je ne ſais ſi nos amis vous en » ont fait part : ils ont appréhendé peut-être d'aug- » menter votre indiſpoſition ; la mienne eſt aſſez » conſidérable pour m'interdire le plaiſir de vous aller » voir. Il faut vous le déclarer, mon fils, vous pré- » cipiterez ma fin, & j'ai encore peu de jours à vivre, » ſi vous vous obſtinez à me demander ce qu'il m'eſt » impoſſible de vous accorder. Je vous ai pardonné » ſans doute, mais à une condition : vous ne me par- » lerez jamais d'Agathe, ni de ſes enfants ; on pourvoira » à leur fortune, ainſi qu à la vôtre ; n'ayez à ce ſujet, » aucune inquiétude. C'eſt une loi dure, j'en con- » viens, que je vous impoſe, & elle me coûte » beaucoup à moi-même : je ſuis forcé de m'y ſou- » mettre ; imitez-moi ; votre mere, votre famille, » tout m'ordonne cet acte de ſévérité, ou plutôt de » juſtice. Pouvez-vous vous diſſimuler que cet en- » gagement offenſe l'uſage, la bienſéance ? le plus » grand effort de ma tendreſſe, ſans contredit, eſt de » le tolérer. Épargnez-moi donc déſormais des ex- » plications qui me tuent. Si mes jours vous ſont

» chers, vous m'obéirez : vous garderez sur cet article un éternel silence, ou vous me ferez mourir... « Je n'en puis lire davantage; tenez mon ami (donnant la lettre à Sainmoran) il me restoit ce dernier coup à recevoir de la main de mon pere!

Que vous dirai-je, monsieur? plusieurs jours se passent; mon sang est enflammé; le délire s'est emparé de ma tête; en un mot, ma maladie a pris le caractere le plus grave.

Fixons vos regards sur un autre tableau : je vais vous l'offrir tel qu'il m'a été exposé dans la suite, Gérard reçoit ma lettre, & aussitôt ma femme dévorée d'impatience, s'en saisit : elle s'écrie : c'est de mon mari! puis reconnaissant qu'elle s'est un peu trop livrée à sa vivacité, elle rend l'écrit à Gerard : — Pardonnez, hâtez-vous donc de lire; sachons ce qui a pu retarder sa réponse... ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse! Agathe n'est point satisfaite du prétexte de mon silence : — Et parce que monsieur de*** est allé à la campagne, il differe de m'écrire, & il ne m'écrit point! c'est à vous, monsieur Gérard : &... que vous mande-t-il? ne trouvez-vous pas cette lettre bien froide, bien dénuée d'intérêt? Je ne sais si je dois croire à ce bonheur qu'il m'avoit annoncé :

un affreux pressentiment, malgré moi, m'a saisie. Non, nous ne serons jamais délivrés de cette espèce de Génie malfaisant, acharné à nous persécuter ! monsieur Gérard, j'ai des soupçons, des allarmes ! (elle court à ses enfants, & en pleurant sur eux) il est décidé que vous serez pour toujours les victimes d'une inflexible destinée : (Gérard s'efforçoit de la rassurer, & de lui inspirer une sécurité que lui-même il n'avoit point) ce n'est pas à moi qu'il écrit ! cette négligence, ce manque de sentiment, car il blesse le sentiment, il le blesse, ressemblent-ils à l'enthousiasme qui a dicté ce billet rempli de l'illusion la plus flatteuse? M'aimeroit-il moins ? hélas ! je n'ai point mérité ce témoignage de barbarie.

Ma femme ensuite s'étoit abandonnée à la plus sombre mélancolie ; elle ne prononçoit que ces mots : il n'y a plus d'espérance ! il n'y a plus d'espérance ! notre malheur est certain !

Gérard n'avoit pas tardé à me faire passer ces détails, si déchirants pour mon ame sensible. — Agathe imagine qu'elle m'est moins chere ! ô ciel ! suis-je assez malheureux ? tandis que c'est pour elle que j'expire ! En-effet, j'étois plus mal ; contraint, en quelque sorte, à désespérer de mon sort, je n'envi-

ſageois que le tombeau ; j'avois cependant répondu à mon pere, qu'auſſi-tôt que ma ſanté me le permettroit, j'irois embraſſer ſes genoux. J'étois bien décidé à déférer aux ſages avis de mes bienfaiteurs ; je devois entierement me remettre à leur zèle & à leur amitié vigilante, attendre enfin, ſans vouloir le précipiter, le moment favorable qui aſſureroit un plein ſuccès à la réconciliation.

Soit que j'euſſe tenté de remporter ſur moi une victoire trop difficile à obtenir, ou ſoit que ce fût la ſuite naturelle de la maladie, je cédai à l'accablement d'une ſorte de ſommeil léthargique : j'en ſuis retiré par des cris effroyables : — Mon époux... il eſt malade ! il eſt peut-être expirant !... je veux le voir, mourir avec mes enfants, à ſes côtés... J'ai reconnu... je ſerre dans mes bras Agathe, Agathe elle-même, accompagnée d'Auguſte, & de Laure ; ces innocentes créatures me couvroient les mains de leurs baiſers, tandis que la mere étoit évanouie dans mon ſein, & noyée dans les larmes ; Gérard que j'entrevois ainſi que mes deux autres amis, la ſuivoient, & je jugeai qu'ils avoient fait des efforts inutiles pour l'empêcher de pénétrer juſqu'à ſon malheureux époux. Quel ſpectacle, monſieur ! que votre ſenſibilité repoſe

enfants ; Sainmoran lui fait préparer une chambre peu éloignée de la mienne : il avoit pris la précaution de les dérober aux regards indiscrets ; Limbert, & un vieux serviteur très-attaché à son maître, étoient seuls dans la confidence. On avoit aussi donné à Gérard un appartement.

A peine sommes nous seuls, que je m'adresse à mes deux amis : — Eh-bien ! devois-je m'attendre à ces nouveaux coups ? le malheur m'accablera-t-il éternellement ? vous l'avez entendu : elle espere ; elle se voit déja avec mon fils, & ma fille, aux pieds de l'auteur de mes jours. Comment lui apprendre ?... ah ! mes amis ! mes amis ! je lui percerai le cœur. Un moment après, je m'écriois : non, je ne puis, je ne puis lui annoncer... c'est, vous dis-je, être son plus cruel ennemi, son bourreau ! prendrai-je le parti de lui écrire ?.. elle ne soutiendra point la lecture d'une semblable lettre. je connais trop sa sensibilité !

Je ne savois que résoudre ; je m'arrêtois à une idée qui étoit bientôt détruite : cependant le temps pressoit : il falloit que mon épouse fût instruite ; Limbert, & Sainmoran me suggeroient successivement divers moyens, qu'eux-mêmes étoient les premiers à re-

jetter. Je passe quelques heures dans cette horrible agitation : elle redouble lorsqu'on vient m'avertir que mon épouse demande à me parler ; je suis donc obligé de la revoir, n'ayant rien décidé, incertain si j'aurois seulement la force d'aller jusqu'à elle ; je la trouve habillée. Je n'ai pu me livrer, me dit-elle, un seul instant au repos, ou, si j'ai fermé la paupiere, des rêves affreux m'ont bouleversé tous les sens ; j'ai vu votre pere furieux me fouler à ses pieds, repousser avec indignation mes enfants qui couroient à lui pour l'embrasser : il les a chassés de sa présence ; ensuite j'ai été transportée dans un désert lugubre ; j'entendois ma fille, & mon fils pousser de longs gémissements ; ils se sont offerts à ma vue tout ensanglantés ; Laure est expirée dans mes bras... mon ami, jamais mon ame n'a été plus abreuvée de douleur... cette campagne me cause beaucoup de chagrin : tout ce qui éloigne le moment de notre réunion, m'est insupportable ; je n'existerai qu'après avoir vu monsieur de ***, oh ! il aimera nos enfans, j'en suis bien assurée ! quelle émotion je ressentois ! Agathe avoit surpris mon embarras : — Tu ne me réponds point, cher époux ? je te l'ai déja dit : tu parais déconcerté ! me cacherois-tu quelque nouveau revers ?

hélas ! nous sommes faits pour les essuyer tous.

Par une fatalité inconcevable, Gérard entre dans l'appartement, & d'un air empressé : — Monsieur de *** est ici, il faut qu'il soit revenu hier. Ma femme me regarde, & ensuite avec vivacité : — Nous ne saurions trop hâter une entrevue où mes jours mêmes sont attachés. Je l'interromps : il faudra que je le prévienne.... — Comment ! le prévenir? n'est-il pas disposé à nous recevoir ?... — Oui... — Tu dissimules...ah ! mes pressentiments...ils ne me tromperont point, ils ne me tromperont point ! parle donc : ose me découvrir la vérité ; ose m'arracher la vie... — Ecoutez, ma tendre amie... monsieur de Sainmoran... il est nécessaire que vous ayez avec lui un entretien...

Je ne puis plus m'exprimer ; ma voix s'est éteinte ; Agathe reste immobile, je sors, je cours à Sainmoran : —Mon cher bienfaiteur, allez, volez vers mon épouse, apprenez-lui... tout ce que je n'ai pas eu le courage de lui réveler... hâtez-vous... je succombe à la cruelle nécessité... qu'elle soit éclairée... qu'elle reçoive le coup mortel... qu'elle sache que mon pere... mon ami, ne lui cachez rien, & dites-lui....... que je vais mourir... je ne puis soutenir sa présence !



Sainmoran veut bien se charger de cette commission si difficile, si déchirante pour une ame aussi sensible qu'étoit la sienne. Il précipite ses pas vers la chambre où étoient mon épouse, & mes enfants. Quel supplice j'éprouvois ! — Elle va donc mesurer toute la profondeur de l'abîme où nous sommes engloutis ! dans ce moment, dans ce moment son cœur est percé de mille coups de poignard ! eh ! comment pourrai-je la revoir ? le soutiendrai-je ce spectacle ! il est devant mes yeux, je suis frappé de tous les coups : Agathe élancée de son appartement, suivie de ses enfants, éplorée, ses cheveux en désordre, la pâleur de la mort sur le visage, au milieu des larmes, des sanglots, dans toutes les horreurs du désespoir, accourt... Elle tombe à mes pieds : — Le voila donc découvert, cet horrible secret qui pesoit tant à ton cœur !.. je ne l'ai point appris de ta bouche ! craignois-tu, craignois-tu de précipiter une fin qui ne peut arriver assez-tôt ? oui, je ne puis assez-tôt être délivrée d'une vie qui m'est odieuse ! quoi ! ton pere .... il est notre assassin ! cher époux ! mene lui du-moins nos enfants : qu'il les immole, ces misérables victimes de son inhu-

manité ! qu'il ſoit leur bourreau ! n'eſt-il pas leur meurtrier, puiſqu'il refuſe de les reconnaître ? Je m'efforçois de relever ma malheureuſe épouſe ; je l'arroſois de mes pleurs : — Agathe... Agathe, au nom de notre amour, daigne m'entendre... — Je n'écoute plus rien : mon ſort eſt décidé ; repouſſe-moi ; oublie-moi : auſſi-bien la mort nous ſéparera bientôt ; n'enviſageons que ces infortunés : ils ſont de ſon ſang, ils ſont de ſon ſang ; qu'il vienne, j'y conſens, m'accabler de toute ſa colere ! qu'il me déchire le ſein ! mais que ta fille, que ton fils... qu'il leur ouvre ſes bras, & je mourrai ſatisfaite... — Maitreſſe de mon cœur, quelle image tu me préſentes ! penſes-tu qu'à ce prix mon horrible deſtinée reçoive quelqu'adouciſſement ? Ta vie, Agathe, n'eſt-elle pas la mienne ? Jette tes regards ſur ces objets de notre tendreſſe. On ne retrouve point une mere !

Sainmoran, Limbert, Gérard nous entouroient, nous prodiguoient les ſoins, les attentions de l'amitié ; ils ſe réuniſſoient pour nous conſoler ; ils nous offroient les lueurs de l'eſpérance. De l'eſpérance, diſoit ma femme ! c'eſt la derniere reſſource des infortunés, & elle n'exiſte pas même pour nous !

Ce

Ce que c'eſt, monſieur, que l'habitude du malheur ! il interdit juſqu'au ſoulagement de l'eſpoir. Sainmoran pourtant prétendoit que nous ne devions pas renoncer à un avenir conſolant ; il s'efforçoit ſurtout de calmer Agathe. Nous ne ſçavions à quel parti nous arrêter : ma femme & mes enfants retourneront-ils dans leur ſolitude ? eh ! me ſera-t-il poſſible de vivre ſéparé de ſi chers objets ? ne ſerai-je pas livré à des allarmes continuelles ? Agathe ne ſupportera point cette nouvelle épreuve : elle mourra, loin de ma vue, en m'accuſant, en me déteſtant ; s'ils reſtent à ***, & que ma famille en ſoit informée, ils ſont expoſés aux effets d'un reſſentiment barbare ; peut-être ſeront-ils arrachés de mes bras, privés de la liberté. Nos eſprits flottoient dans cette confuſion de dangers. Mon bienfaiteur redoubloit ſes ſoins pour tenir cachée l'arrivée de mon épouſe & de mes enfants.

Ma ſanté, malgré tous ces aſſauts, devient cependant moins chancelante ; j'ai porté mes premiers pas chez mon pere ; ſon indiſpoſition continuoit ; il me demande avec bonté ſi j'étois rétabli ? auſſi-bien, lui dis-je, que ma ſituation me le permet. J'en reſte à ce peu de mots ; ma voix s'embarraſſe ; mes yeux ſont chargés

de larmes. — Je vous l'ai écrit, mon fils : vous me causez du chagrin. Je me flattois que notre réconciliation vous feroit agréable, & je vous vois plongé dans une sombre tristesse ! croyez qu'il en coûte à mon cœur... — Mon pere, daignez ne pas achever ! je renfermerai mes plaintes, dussé-je en mourir... je ne vous parlerai plus de... vous êtes pere : imaginez donc tout ce que je souffre ! hélas ! je n'ai obtenu que la moitié de ma grace : mais... pardonnez, pardonnez ; j'ai promis de garder le silence : oui, dussé-je expirer à vos yeux, je me tairai.

L'auteur de mes jours paraissoit s'attendrir : — Mon fils, vous ne ménagez point ma sensibilité ! Croiriez-vous que votre mere m'a écrit une lettre remplie de reproches sur la faiblesse, dit-elle, que j'ai eue de vous pardonner ? jugez de quel œil elle verroit vos enfants, Agathe... Elle revient incessamment. Mais avant que de vous montrer à ses yeux, il faut que messieurs Limbert, & de Sainmoran lui rendent visite : ils joindront leurs efforts aux miens ; nous tâcherons d'obtenir qu'elle partage mon indulgence, & qu'elle vous pardonne.

De retour chez mon ami, j'essuye une foule de

questions de la part d'une femme à laquelle il étoit difficile d'en imposer. Ce que mon pere m'avoit dit au sujet de ma mere, se retraçoit sans cesse dans mon esprit : & qui m'avoit assuré qu'elle m'accorderoit ce pardon ? ne pouvoit-elle pas plutôt s'élever contre la bonté paternelle, détruire tous les heureux effets de ce raccommodement ? Si mon pere alloit, une seconde fois, se laisser vaincre, & me retirer cette preuve éclatante de son amour ! Me voila encore la proie de craintes qui n'étoient que trop fondées ! n'avois-je pas essuyé un pareil caprice de la fortune ? C'étoit à moi de trembler continuellement, & dans le port même d'appréhender des orages.

L'instinct du sentiment a souvent toute l'étendue & la pénétration du génie ; ce ressort étoit si puissant sur l'ame d'Agathe ! elle m'apporte un écrit trempé de ses larmes : c'étoit une lettre que mes enfants adressoient à monsieur de *** ; mon épouse avoit conduit leur main, & la leur avoit dictée. Mon ami, me dit-elle, munis-toi de ce papier, & quand tu trouveras l'occasion de le présenter à ton pere, ne manque pas de la saisir ; il faudroit qu'il fût bien barbare, s'il résistoit à de pareilles armes ! c'est, je pense, la nature même qui s'exprime par la bouche

de ces innocentes créatures ; je ne crois pas m'abuser : tu connais mon cœur : c'est tout mon cœur qui s'est épanché. Effectivement, cette lettre étoit l'effusion de l'ame même, & Agathe y avoit répandu toute la sienne.

Nous attendions avec l'impatience que vous devez vous figurer, l'arrivée de ma mere ; Limbert, & Sainmoran s'étoient fortifiés de tout leur attachement pour moi; ils s'apprêtoient à faire valoir l'empire du sentiment, celui même de la raison, & de la religion ; en un mot, j'avois un nouveau combat à soutenir, & la victoire me seroit plus difficile à remporter que celle dont je n'osois trop me flatter : ma mere avoit tant de pouvoir ! tout cet édifice de bonheur pouvoit aisément s'écrouler ; d'ailleurs, je nourris, malgré moi, une opinion affligeante, j'imagine qu'il y a des victimes prédestinées pour l'infortune ; ce sont de ces secrets, de ces mysteres terribles qu'il est défendu à l'esprit humain d'approfondir : tout ce que nous pouvons nous permettre, est de respecter les décrets de cette Providence impénétrable, qui ne peut qu'être sage & juste : adorons donc, & mourons sous la Main suprême, sans interroger pourquoi elle nous frappe.

J'étois chez mon pere. — Votre mere doit arriver sous peu de jours ; ayez soin que ces messieurs la voyent avant cette entrevue si importante pour vous, pour moi-même ; je serois fâché que nous ne pussions triompher d'un ressentiment beaucoup moins facile à vaincre que le mien. J'aurai soin de vous faire avertir lorsque vous pourrez vous présenter ; & mon pere, en prononçant ces derniers mots, me laissa voir quelqu'émotion : il sembloit craindre de rencontrer des obstacles à cette réunion, que ma famille jusqu'alors avoit traversée. Au moment que je lui baisois la main, j'entends ouvrir la porte, & dire : — Je ne devois arriver que demain : j'ai été bien-aise de vous surprendre ; je détourne les yeux : qui ai-je apperçu ? ma mere ! elle recule saisie d'étonnement & d'indignation ; & s'adressant à mon pere : — Avez vous pu, monsieur, lui pardonner, revoir ce fils si peu digne de nous ? Je me précipite à ses pieds, je les embrasse, quoiqu'elle fît des efforts pour me repousser : — Madame daignez... ma mere, souffrez que j'aye la consolation de proférer un nom si cher, ma mere, voyez moi à vos genoux. Mon pere a bien voulu me rendre sa tendresse : mais, si je suis privé de la vôtre, puis-je goûter mon bon-

heur? mes larmes, mes ſanglots vous parlent au défaut de ma voix; ſouvenez-vous que je vous dois la vie. Je ne m'en reſſouviens que trop, interrompt madame de ***, & pour nous récompenſer, vous attentez à nos jours, car c'eſt être le meurtrier de ſes parens, que d'avoir une conduite qui réponde ſi peu à leurs ſoins, à l'honnêteté!.. —— A l'honnêteté, ma mere! ah! donnez, je vous prie, un autre nom à mes erreurs; oſez en examiner la cauſe. L'amour, l'amour m'a rendu coupable, ſi vous pouvez regarder l'amour comme un crime, & c'eſt un aſcendant, c'eſt en moi une puiſſance maitreſſe de tous mes ſens, qui m'a emporté, qui m'a ſubjugué malgré tous mes efforts, malgré la raiſon, mon devoir, la ſoumiſſion, malgré la tendreſſe dont j'ai toujours été pénétré pour vous: oui, ma mere, je me ſuis toujours reſſouvenu avec reconnaiſſance, des bontés dont vous avez comblé mes premieres années; jamais cette image ne s'effacera de mon ame. J'ai aimé: voilà mes malheurs, la ſource de mes égaremens, & de mes fautes; je me ſuis lié à cet objet d'une ardeur qui ne s'éteindra qu'avec ma vie; j'ai ſanctifié, ſi je puis le dire, cette paſſion par tout ce que le ciel a de plus ſacré: mes enfants... De quoi a-t-il le

front de nous entretenir, s'écrie madame de ***, avec colere? ce n'eſt pas aſſez d'avoir tout ſacrifié à un fol amour : penſe-t-il que nous voulions en reconnaître les fruits?... — Ah! madame, pourriez-vous leur fermer votre ſein?... ma mere, c'eſt ſous ces traits que j'aime à vous enviſager, c'eſt à ma mere que je préſente ces innocentes victimes d'un reſſentiment que j'ai ſeul mérité... ô le plus tendre des peres! vous m'avez pardonné; daignez, daignez joindre vos prieres à mes ſupplications, à mes larmes... que mes enfants.'.. (Limbert, & Sainmoran ſont annoncés) ils vous imploreront avec moi, en faveur de ces infortunés, (ils entrent) accourez, mes amis, mes bienfaiteurs! venez me rendre mes parens! venez me rendre ma mere!

J'étois toujours à ſes genoux; j'arroſois la terre de mes larmes. Limbert, & Sainmoran déployent toute leur ſenſibilité : le premier ſe ſert avec une heureuſe adreſſe, des armes de la religion : — Vous êtes ſi attachée à vos devoirs, madame, ſi remplie de ces ſaintes maximes qu'un Dieu lui-même a conſacrées par ſon auguſte exemple! il a pardonné, madame, il a pardonné à ſes bourreaux; juſqu'au dernier ſoupir de l'homme, le Dieu de clémence &

d'amour s'eſt manifeſté, vous ne l'ignorez point. Liſez, ce livre céleſte qu'il a laiſſé entre nos mains : tout nous le repréſente miſéricordieux, l'appui de l'humanité, le conſolateur de l'infortune. Je veux que monſieur votre fils ſoit criminel : devez-vous punir ſes malheureux enfants ? Si vous les connaiſſiez, madame, s'ils étoient en ce moment à vos genoux.... J'interromps : ah ! ma mere, s'il le faut, épuiſez ſur moi toute votre indignation ; que je ſuccombe à ma douleur, loin de vos yeux, dans la miſere, dans l'opprobre ! mais mes enfants, mes enfants ! (je ne m'étois pas apperçu que Sainmoran nous avoit quittés) ouvrez-leur vos bras, ouvrez-leur vos bras ſur le corps expirant de leur pere ; du-moins, avant de terminer une vie inſupportable, que j'aye la douceur de voir & ma fille, & mon fils à vos genoux !.. vous refuſeriez-vous, ma mere, aux gémiſſemens, aux cris de la nature qui vous implore ? regardez... mon pere... ſes yeux ſe mouillent de pleurs ! ils ſollicitent, ces pleurs ſi touchants, la grace de ces innocentes créatures, qui vous chériront, qui expieront mes fautes.... Vous paraiſſez... vous vous attendriſſez... ah ! ma mere, mon adorable mere ! ne repouſſez pas, ne repouſſez pas ces ſentimens de

compassion, de bonté ... Je vous le dis : s'il faut qu'il y ait une victime : que je rassemble sur moi tous les effets d'une indignation juste, mais rigoureuse, & qu'elle ne s'étende point jusqu'à mes malheureux enfants ! Voyez : lisez cette lettre que ces infortunés vous adressoient (je tire la lettre de ma poche, & la remets entre les mains de mon pere). Ses larmes coulent ; il se tourne vers sa femme : Eh-bien ! madame, serons-nous toujours inflexibles ? monsieur Limbert a raison : Dieu pardonne, il a pardonné à ceux qui se sont couverts de son précieux sang, & nous ne pardonnerions pas à nos enfants ! Ma mere, d'une voix pénétrée : — Je n'ai rien à vous refuser. Aussi-tôt Sainmoran se fait voir avec Auguste, & Laure, qu'il tenoit par la main. Je m'écrie : les voici !... Mes enfants, embrassez les genoux de ces dignes parents qui veulent bien me pardonner, & vous adopter. Ils sont tombés aux pieds de mon pere, & de ma mere : l'un & l'autre les embrassent, en pleurant. Oui, dit madame de ***, nous les adoptons, nous les regarderons comme nos enfants : mais qu'on ne nous parle jamais de la mere ! Aussi-tôt Auguste, & Laure à la fois : — Est-ce que vous ne pardonneriez pas aussi à maman ? Et, au même instant, ils fondent en

larmes, en baisant les mains de monsieur & de madame de ***. Limbert employe encore ses représentations avec cette onction particuliere & si puissante que le ciel semble lui avoir donnée. Sainmoran se réunit à lui : — J'avois prévu que vous vous laisseriez toucher ; vous êtes trop vertueux, trop sensibles, trop pénétrés de la religion, & de l'humanité, pour rejetter de votre sein d'aussi touchantes créatures ; c'est moi qui ai couru les chercher, qui les ai amenées à vos pieds, & leur grace, cette action éclatante de bonté, restera imparfaite ! Sépareriez-vous une mere de ses enfants ? auriez-vous cette dureté ? vous ne pouvez-vous dispenser de les reconnaître ; dès le moment que vous les recevez dans vos bras, leur mere alors n'est-elle pas avouée l'épouse légitime de monsieur votre fils ? & vous ne mettriez point le comble à vos bienfaits !

Je pleurois, je suffoquois, je ne pouvois m'exprimer. Limbert, & Sainmoran étoient mes interpretes ; ils peignoient mes sentiments avec peut-être autant de chaleur que moi-même. Que je revoie Agathe, dit ma mere, après qu'elle nous a trompés ! & qui est-elle ? Votre fille, madame, réplique Limbert, votre fille, aux yeux du ciel & de la terre. Vous

convenez que ſa conduite a été irréprochable : voilà ſon titre réel ; c'eſt ſur celui-là que Dieu la jugera, & non ſur ces diſtinctions qu'a créées l'orgueil humain. Les enfants s'écrient, en levant leurs mains vers madame de *** : ah ! madame, maman vous aime tant !.. elle nous parle toujours de vous. Enfin je me fais entendre à mon tour : — Chers auteurs de mes jours ! je n'ai pas la force de vous montrer toute ma reconnaiſſance, ma joie... mes enfants, mes enfants ſont dans votre ſein ! Il n'y aura donc que la mere qui ne partagera point notre bonheur ?

Tout-à-coup la porte s'ouvre ; de quel étonnement nous demeurons frappés ! Agathe, entrant avec précipitation, va ſe proſterner devant mes parents : — Je n'avois oſé me préſenter à vos yeux ; j'attendois mes enfants ; je n'ai pu réſiſter..... monſieur.... madame.... je m'offre.... je ſubirai la deſtinée la plus cruelle, ſi vous l'ordonnez : mais que mon mari, que mes enfants jouiſſent des fruits heureux d'une réconciliation qui ſera ſcellée de ma mort, ſi elle eſt néceſſaire à leur bonheur !

J'étois accouru dans les bras de mon épouſe ;

Auguste, & Laure étoient devant elle, aux pieds de monsieur & de madame de***: il étoit aisé de s'appercevoir qu'ils éprouvoient une puissante émotion. Ma mere veut faire relever Agathe: — J'expirerai, madame, dans cet abaissement; il convient à l'infortune, & la mienne est des plus accablantes! daignez m'appeller votre fille: je vous l'ai déjà dit, je ferois sans peine le sacrifice de ma vie pour mériter ce nom: que je l'obtienne! que je puisse le porter un seul jour, un seul instant! & désignez-moi les lieux où vous voulez que j'aille m'ensevelir; vous servirez de mere à ces malheureux orphelins (elle embrassoit ses enfants, qui mêloient leurs larmes aux siennes). Sainmoran, & Limbert tombent eux-mêmes aux genoux de mes parents: — Achevez de nous rendre tous heureux! que cette journée voie une entiere réunion! Songez... vous gouterez tout le plaisir, tout le charme attaché au sentiment, & à la vertu. Mon pere, le premier, tend ses bras à mon épouse, & balbutie, au milieu d'accents mal articulés: ma fille! Il ajoute, s'adressant à madame de ***, allons, ma femme, ne résistons plus à la satisfaction d'écouter la nature; que

la réconciliation ſoit parfaite! embraſſons nos enfants; & que ce jour-ci ſoit un jour de fête ! je n'aurai jamais été plus heureux !

C'eſt ici, monſieur, que l'expreſſion manque, il n'y a point de pinceau qui rende une ſcene auſſi délicieuſe ! J'ai peine à concevoir comment je ne ſuis point expiré de l'excès de mon raviſſement : nous nous précipitions dans les bras les uns des autres ; nous ſanglotions ; nous voulions parler, & nous fondions en larmes. Je m'efforce de prendre la parole, & il ne ſort de ma bouche, ou plutôt de mon cœur, que des ſons à demi formés, des cris ; enfin je parviens à proférer... Mon pere ! mon tendre pere ! mon adorable mere !... ah ! quelle félicité ! quelle ivreſſe ! mes enfants ſont vos enfants ! mon épouſe, Agathe eſt votre fille ! je ſuis dans votre ſein ! Mes enfants, dit mon pere au milieu des pleurs, oui, voilà le jour le plus beau, le plus doux de ma vie ! oh ! que la ſenſibilité nous fait goûter de plaiſir ! Allons, qu'on ne rappelle jamais le paſſé ! rempliſſons-nous du préſent ! je vous enleve au cher Sainmoran ; vous avez ici, dès cet inſtant, votre table, votre demeure, toute notre tendreſſe. Demain, je réunirai nos connaiſſances ; il ne ſaurait y avoir

trop de témoins de cette réconciliation. En attendant, nous souperons ensemble : nos amis (se tournant vers Sainmoran, & Limbert) voudront bien être de la partie ; nous leur avons tant d'obligation !

Je ne sortois point de ma délicieuse ivresse ; non, cette situation, qu'on peut appeller le délire du sentiment, ne sauroit se représenter ; à tout moment la voix me défailloit, & une source de larmes jaillissoit, en quelque sorte, de mon ame même ; Agathe éprouvoit les mêmes effets : elle se rejettoit sans cesse dans mon sein, me serroit contre son cœur, puis voloit à ses enfans, à mon pere, à ma mere, couvroit leurs mains de ses baisers & de ses pleurs.

Nous sommes à table : à peine étions-nous à la fin du repas, les domestiques viennent annoncer qu'un amas innombrable de peuple assiege la porte, & qu'ils demandent instamment à être introduits, & à témoigner leur joie à monsieur & à madame de ***. Qu'ils entrent, dit mon pere ! qu'ils entrent ! cette réunion ne peut trop éclater : ils verront mon bonheur ! Et, en prononçant ces mots, cet adorable vieillard me tend les bras. — Mon pere ! mon pere ! vous me faites mourir de plaisir !

Les appartemens sont inondés d'une foule immense.

Comment ai-je pu soutenir ces preuves si touchantes de l'allégresse publique ! Combien ceux qui sont assis aux premiers rangs, peuvent goûter de jouissances pures, interdites à la classe ordinaire des citoyens ! Titus ! Antonin ! Bon Henri IV ! quelle a été votre félicité ! vous étiez aimés, adorés, & ces témoignages d'amour éclatoient en votre présence !

On s'élance au-devant de ma femme, de mes enfants, de moi ; on nous couvre de branches de laurier, & de couronnes de fleurs ; on nous embrasse tour-à-tour ; on laisse échapper des acclamations ; c'étoit la fête du sentiment. Encore une fois, monsieur, ces détails enchanteurs ne se peignent point ; mon ame étoit surchargée d'un excès de joie... non, le cœur, le cœur ne peut suffire à tant de plaisir ! que ce jour me le fit éprouver ! combien les voluptés de l'âme sont au-dessus de celles des sens ! quelle pureté ! quelle douce ivresse !

Je comblai ces honnêtes-gens de tous les transports de ma reconnaissance. Mon pere, & ma mere partageoient l'enchantement dont je me remplissois ; eh ! qu'il augmentoit quand mes regards s'attachoient sur Agathe ! Voilà donc, me disois-je, le terme de ses peines ! la beauté, la vertu, l'amour le plus

tendre, le plus pur a reçu sa récompense ! Oh ! je suis encore bien plus heureux de son bonheur que du mien !

Sainmoran, & Limbert... je ne me rassasiois point de les embrasser, & de leur montrer combien ils m'étoient chers, quelles obligations m'enchaînoient ! Toute ma famille parut aussi chez mon pere ; il me fallut étouffer mes plaintes ; dans le nombre, je distinguois mes ennemis : cependant j'eus la force de me contraindre, & d'accepter leurs compliments perfides.

Le soir arrivé : allons, dit mon pere avec attendrissement, il est temps que nous prenions quelque repos : cette journée nous a causé de l'émotion ; il nous conduit lui-même, avec ma mere, à un appartement voisin du sien : — Voici, mes amis, l'appartement que je vous ai destiné ; adieu, dormez bien ; ne faites plus de songes désagréables, &... embrassez votre pere. Nous volons dans ses bras, & nous l'inondons de nos larmes : quelle autre expression restoit à notre sensibilité ? Ma mere aussi nous embrasse. Mon pere fait approcher mes enfants : — Baisez-moi bien, mes petits amis ; oui, vous êtes nos chers enfants ! qu'ils sont aimables !

Enfin, nous sommes demeurés seuls, ma femme

moi; mon fils & ma fille étoient au lit; je me précipite dans le ſein d'Agathe : — Le malheur a donc ſon terme! il eſt donc un Dieu qui eſſuie ſes larmes! Chere épouſe! chere maitreſſe de mon cœur! je puis donc me livrer tout entier à mon amour! c'en eſt fait, nos maux ſont paſſés! je ne verrai plus ces yeux que j'adore, s'obſcurcir de pleurs! Agathe, puis-je le croire? chere Agathe, nous allons renaître pour le bonheur, pour celui de nos enfants! Le temps, loin d'ôter rien de ma tendreſſe ni de tes charmes, les augmentera : oui, tu ſeras toujours plus belle à ma vue : la vertu, le ſentiment, crois-moi, ne vieilliſſent jamais : il n'y a que le vice qui ſubiſſe les outrages des années; jusqu'au dernier ſoupir, ton mari ſera ton amant! Tu es donc ma femme, de l'aveu de ma famille! elle eſt devenue la tienne! les nœuds qui nous lient, viennent d'être reſſerrés davantage! Eh! mon ame, toute mon exiſtence peuvent-elles s'enchaîner aſſez à mon adorable épouſe? Agathe ne répondoit point : mais elle me ſerroit contre ſon cœur, & elle ne pouvoit que pleurer. Ces pleurs, me dit elle enfin d'une voix attendrie, ces pleurs... te parlent, t'expriment tout ce que ce moment me fait éprouver...... je ſuis au comble de la félicité! c'eſt

ton bonheur qui fait le mien, dont je goûte les délices ! c'eſt celui de nos chers enfants ! l'infortune, l'humiliation ne les pourſuivront point ! ils auront un ſort conforme à leur naiſſance ! ils ſeront heureux !... ce paſſé horrible s'eſt donc évanoui? il nous a fuis pour toujours ! cette furie impitoyable, ſi acharnée à nous perſécuter, la cruelle fatalité eſt déſarmée ! Le croirois-tu ? j'imagine ſortir d'un rêve affreux, ou plutôt je ſuis enivrée d'un ſonge enchanteur ; je me trouve tranſportée dans une nouvelle ſphere. Cependant, je te l'avouerai : nous avons contracté une ſi longue habitude avec le malheur ! au ſein même de ce raviſſement, auquel mon ame ne peut ſuffire, il s'éleve encore en moi des nuages, de triſtes défiances de notre félicité préſente.... Mon ami ! ſommes-nous faits pour être heureux ? — Bannis, ma chere Agathe, ces allarmes ſi peu fondées ; pour moi, j'ai oublié toutes les horreurs du naufrage ; nous ſommes dans le port, & j'en goûte le calme & les douceurs. Non, ma divine Agathe ne ſera plus expoſée à toutes ces peines qui ſuivent l'adverſité. Occupons-nous uniquement de montrer notre reconnaiſſance à nos parents, à nos deux bienfaiteurs, & que l'honnête Gérard reçoive auſſi des preuves ſenſibles de notre amitié !

Nous ne pûmes nous livrer au ſommeil : la nuit fut employée à former un plan d'arrangements convenables à notre ſituation actuelle. Nous allions quelquefois regarder nos enfants, & les couvrir de baiſers ; ce ſpectacle attachant mettoit le comble à la joie douce dont notre ame étoit enivrée.

A peine le jour eut-il paru, que nous fîmes lever Auguſte, & Laure, & nous courumes enſemble à l'appartement de monſieur & madame de *** ; nous attendîmes leur réveil ; ils étoient encore dans leur lit : nous volons dans leurs bras ; ils prodiguent les plus vives careſſes à ma fille, & à mon fils : nous entrons dans des détails toujours plus ſatisfaiſants, plus délicieux, où éclatoit ſur-tout l'ame bienfaiſante de mon pere. Il m'annonce qu'en quelque ſorte la moitié de la ville eſt invitée au dîner qui ſe prépare. : — Mon fils, je vous l'ai dit : voilà les plus beaux jours de ma vie ! combien j'éprouve que vous m'étiez cher ! eh ! qu'il y avoit de tendreſſe & d'amour dans ce reſſentiment qui m'abuſoit moi-même ! je croyois ne plus vous aimer ... mais ne remettons point ces images devant nos yeux .... vous êtes mon fils, mon fils chéri ; vos enfants ..... je veux qu'ils reſtent ſans ceſſe dans nos bras ; je ne les ai point encore aſſez careſſés !

Vieillard adorable ! ô le plus tendre des peres ! vos bontés ſeront éternellement gravées dans mon cœur !

Après avoir rempli ces devoirs ſacrés, il nous reſte encore, dis-je à ma femme, à nous acquitter envers l'amitié : volons chez Sainmoran, & Limbert ; commençons par le premier. Nous nous empreſſons de nous y rendre ; nous les trouvons tous deux s'entretenant de l'heureuſe révolution qui nous avoit tous réunis. Leurs tranſports égalerent les nôtres : nous ne ceſſions de les appeller nos tendres amis, nos chers bienfaiteurs. Monſieur, me dit Limbert, votre réconciliation m'a fait goûter le plaiſir le plus touchant ! que l'on eſt à plaindre, quand on peut être inſenſible à ces ſatisfactions de l'ame ! Gardez-vous d'oublier que c'eſt l'Être ſuprême, l'éternelle Bienfaiſance qui vous a tirés, comme par la main, du précipice, & qui vous a portés dans le ſein de vos parents ; elle les a déſarmés, attendris en votre faveur ; ne reſſemblez point à ces gens du monde, à ces ingrats qui jouiſſent de ſes dons, ſans lui marquer la moindre reconnaiſſance. Aimer Dieu, monſieur, c'eſt l'adorer, & le ſentiment eſt aſſurément le premier hommage qui le flatte. Je ne vous parle point ici comme un eccléſiaſtique, mais tel qu'un homme pénétré de

vérités consolantes. Avouez - le : qui vous a retenus l'un & l'autre à la vie, si ce n'est l'idée d'un Dieu de bonté, qui fixe un terme à nos peines, & à la fin dissipe nos chagrins, & nous récompense.

Limbert, & Sainmoran nous accompagnerent; les portes de la maison resterent ouvertes : une infinité de citoyens continuerent à nous donner des marques de leur joye. Le dînêr fut somptueux : mon pere avoit placé à ses côtés ma femme, & nos enfants; & moi j'étois auprès de ma mere. Je ne puis vous exprimer l'accueil flatteur que je reçus de l'assemblée. Après le dîner, on m'apporta encore des branches de laurier, & des fleurs. Le soir il y eut une illumination, & un brillant concert. Mon pere, & ma mere furent d'autant plus touchés de ces démonstrations de l'allégresse publique, qu'ils n'en avoient point été prévenus; mais ce qui acheva de combler l'espece de charme où sembloit me tenir cette fête, ce fut un spectacle bien délicieux pour un cœur paternel : mes deux enfants, avec des couronnes de rose dans leurs mains, vinrent les poser sur la tête d'Agathe, & sur la mienne : aussi-tôt j'allai porter ces hommages du sentiment aux pieds de mon pere, & de ma mere. Auguste, & Laure me réciterent ensuite

des vers, qui me parurent bons : ils étoient l'expression du cœur.

Je me retirai dans l'enchantement, car je ne puis donner un autre nom à toutes les ſenſations délicieuſes que j'éprouvois ; c'étoit la jouiſſance la plus vive, la plus pure, ſi j'oſe le dire, une ivreſſe céleſte : elle devoit avoir un terme ; la félicité continue n'eſt point le partage de l'homme, & le poiſon étoit près du breuvage enchanteur.

Ma femme, & moi nous étions plongés dans un profond ſommeil ; j'entends, vers les quatre heures du matin, heurter doucement à ma porte ; je crois m'être trompé ; je prête l'oreille : on redouble, en me diſant : Ouvrez, hâtez-vous. J'ai reconnu la voix de ma mere ; je m'élance hors du lit ; je prends ma robe de chambre, & je me précipite au-devant de madame de ***, qui tenoit une lumiere à la main : — Venez bien vîte.... votre pere ſe trouve mal. Agathe dormoit ; je veux la réveiller. Non, reprend ma mere, ne l'arrachez point au repos : il ſuffit que vous m'accompagniez.... — Mon pere.... mon pere eſt indiſpoſé ! Et... — Depuis long-temps, pourſuit madame de ***, ſa ſanté eſt chancelante : ceci a produit ſur un homme de ſon âge, une ſorte de

bouleversement... peut-être... — Quoi! ma mere, j'aurois causé!....

Je n'acheve point. J'étois dans la chambre de monsieur de***; plusieurs domestiques l'entouroient. — Ah! c'est vous mon fils! je suis fâché qu'on ait troublé votre sommeil.... cela ne sera rien, cela ne sera rien. Le plaisir de vous avoir revu, a excité en moi une révolution... Si elle devoit m'être funeste... j'aurai toujours des graces à rendre au ciel: il m'a procuré tant de contentement! Puisque vous voilà, mon fils, vous resterez avec moi; & vous (aux domestiques), je n'ai plus besoin de vos attentions, je vous en remercie; mon fils vous rappellera, si votre service est nécessaire. Il presse aussi ma mere de retourner dans son appartement: elle est forcée de céder à ses instances.

Lorsque nous nous trouvâmes seuls, mon pere me renouvella ses assurances de bonté & de tendresse; il épancha son ame bienfaisante & sensible; j'attachois mille baisers sur ses mains, que j'approchois de mon cœur; je les inondois de larmes. — Il ne faut point pleurer, mon fils; remettons-nous à la volonté de cette Providence, qui est la maitresse suprême: Dieu ne peut qu'être juste; s'il a fixé le

nombre de mes années, j'adore ſes décrets, & je lui rends, ſans me plaindre, le dépôt qu'il m'a confié.

Je ne m'étendrai point ſur tout ce que me dit mon pere; j'étois plein & de tendreſſe, & de douleur. Je le quitte pour quelques moments; je vole près d'Agathe : elle ſe réveilloit: — Mon ami, d'où viens-tu ſi matin?... tu me parais déconcerté?... je ſaiſis ſur ton viſage une émotion... mes preſſentiments... aurois-je eu raiſon d'en concevoir? — Tes preſſentiments... Agathe... cela n'eſt que trop vrai: nous ne ſommes pas faits pour le bonheur! & auſſi-tôt je tombe dans ſes bras, en pouſſant un profond ſoupir.... — Qu'eſt-il donc arrivé? oſe, oſe m'apprendre!... tu te tais! par pitié, tire-moi de cet état affreux.

Enfin, monſieur, je romps le ſilence : je lui fais part de l'indiſpoſition ſubite, ou plutôt de la maladie de mon pere, car ſon mal, durant la nuit, étoit augmenté à vue d'œil. Agathe, ſans me répondre, court, ſe précipite vers ſon appartement; elle trouve des médecins, ainſi que Limbert, & Sainmoran qu'on avoit informés de cette fâcheuſe nouvelle. Que vous dirai-je, monſieur? & comment aurai-je la force de vous

décrire l'événement de ma vie, qui sans doute m'a été le plus sensible?

Je vous épargnerai le récit de plusieurs jours passés dans les craintes, dans les espérances, dans un flux & reflux d'agitations continuelles; j'arrive à cette époque où j'ai payé trop cher le bonheur que le ciel m'avoit envoyé. Je ne m'arrête point sur des détails qui me seront toujours présents; je viens au moment terrible: mon pere..... les médecins déclarent qu'il y a peu d'espoir, que l'hydropisie est formée, & que la fin en pourra être la mort. Quel arrêt, monsieur! alors je suis retombé englouti dans l'abîme d'où j'étois sorti, & où je me flattois, hélas! de ne plus rentrer. Ma femme réunissoit ses soins à ceux de sa belle-mere. L'illusion magique s'étoit dissipée; je ne quittois point le malade; il vouloit que ses petits-enfants restassent continuellement sur son lit. Ils me fermeront les yeux, disoit-il, ils me fermeront les yeux, & je m'endormirai du sommeil de la mort, dans leurs bras. — Mon pere! écartez ces sombres idées... — Ne faut-il pas mourir, mon ami? n'est-ce point une destinée commune à tous les hommes? Je le répete: je dois des remerciements à ce ciel qui veille incessamment sur nous..... il a permis que mon

dernier soupir s'exhalât dans ton sein ; & quelles horreurs auroit eues pour moi cette derniere heure, si j'avois été privé de la présence de mon fils, si je n'eusse pas gouté la douceur de lui pardonner, de l'embrasser .... si ses enfants !.... Des accès de faiblesse lui coupoient la parole.

Cependant l'espérance ne nous avoit point encore abandonnés ; nous osions même nous en imposer : ses médecins contribuoient de leur côté à caresser cette illusion.

Au moment que nous commençions à respirer sous ce fardeau de douleur, mon pere éprouve de nouvelles atteintes : il est décidé qu'il n'a plus qu'un ou deux jours à vivre. Limbert, en sa qualité d'ecclésiastique, est chargé de la funeste commission de lui déclarer son état. Cet homme respectable regardoit avec raison, comme un des devoirs essentiels de l'amitié, ainsi que de son ministere, la nécessité indispensable d'offrir à monsieur de *** la vérité ; il la lui présente, cette vérité si affligeante, avec toute l'onction, tous les adoucissements que fournissent le sentiment & la religion. Le digne vieillard demanda, de son propre mouvement, à être administré. Quelles images, monsieur ! une mere éplorée, une épouse

19e



succombant au désespoir, de jeunes enfants attachés au cou de leur grand-père, & pleurant dans son sein, Sainmoran accablé de tristesse, & cherchant pourtant à consoler madame de ***, & ma femme, Gérard lui-même, pénétré de notre situation.

Monsieur de *** profite du moment où il recevoit les secours de l'église : il s'adresse à tout ce qui l'environnoit : — Mes marques de mécontentement au sujet de mon fils, ont été publiques : la religion, & la nature exigent que mes témoignages de tendresse aient le même éclat ; il m'avoit toujours été cher ; je lui ai pardonné, & je meurs, en l'aimant plus que je ne l'avois jamais aimé : j'annulle ce qu'un emportement aveugle m'avoit suggéré ; ce sont aujourd'hui tous les transports de l'amour paternel qui m'inspirent ; je satisfais à mon devoir, à la voix du sang, à celle de Dieu, en laissant mon fils maître de ma fortune, en reconnaissant ses chers enfants pour les miens, sa femme pour ma tendre fille ; c'est moi qui présentement les prie, à mon tour, de me pardonner, & de chérir ma mémoire. Nous nous jettons dans les bras du vieillard, suffoqués par une abondance de sanglots. Il me dit, d'un ton touchant : Oui, mon fils, pardonnez-moi, vous & Agathe ; je comptois vivre

Si la fortune pouvoit rendre heureux, je n'avois plus à me plaindre de ses caprices : mais les plaies du cœur sont difficiles à se refermer. Gérard reçut quelques faibles preuves de mon amitié ; j'acquis pour lui, de monsieur de Sainmoran, la petite campagne que nous avions habitée, & que j'appellois *la retraite du philosophe;* je lui en fis présent. Il accepta ce don sans se croire humilié, parce que le véritable ami reçoit, si l'on peut le dire, avec le même orgueil, & la même noblesse d'ame qu'il donne. Il s'est confiné dans cet hermitage, & vient, tous les ans, passer cinq ou six mois avec nous. Je ne cesserai de regarder messieurs de Sainmoran & Limbert comme mes chers bienfaiteurs : il y a des services qu'on n'acquitte point : ma reconnaissance envers eux n'éclatera jamais à mon gré ! je ne puis que les aimer.

A l'égard de ma femme & de mes enfants, ils sont les seuls objets qui m'attachent à la vie ; je n'existe plus que pour eux. Agathe me paraît toujours plus belle, plus digne de mon amour. L'éducation de mon fils, & de ma fille fait aujourd'hui ma principale occupation : j'écarte loin d'eux ces inutilités métaphysiques, qui n'ont servi

---

Ces inutilités métaphisiques, &c. Il faut l'avouer : nous ressem-

qu'à augmenter la ſtérile abondance des livres; je leur apprends ſur-tout à connaître les hommes; tous mes efforts tendent à leur inſinuer cette morale, ſcience ſi peu cultivée, & ſans laquelle la créature humaine ne ſauroit conſerver ſa dignité; je tâche, en un mot, de leur montrer le vrai autant qu'il nous eſt permis d'y atteindre! Hélas! puiſſent-ils ne pas éprouver mes traverſes! s'ils doivent eſſuyer des chagrins, qu'ils

---

blons aſſez à ces riches qu'embaraſſe une exceſſive opulence: l'abondance des volumes qui nous entourent, ne fait que fatiguer notre mémoire, ſans nous procurer ſouvent une connaiſſance utile: regardons une grande bibliotheque comme les archives de la ſottiſe humaine; le ſecret du philoſophe eſt de tirer l'or de cet amas de boue: on feroit un excellent livre, qui nous indiqueroit tous ceux que nous ne devons pas lire. La métaphyſique, qu'on peut appeller *l'eſprit de la raiſon*, en eſt quelquefois l'abus & le délire; c'eſt l'extravagance des ſciences, quand elle ne connaît point de bornes, & rarement ſait elle s'arrêter.

A connaître les hommes &c. Savoir ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on ſe doit à ſoi-même, eſt la baſe de toutes les connaiſſances qui ont rapport à l'homme, & ce devroit être là notre principale étude. On nous accable tous les jours de livres, & il n'y en a pas un (je ne parle point de nos livres ſacrés), qui nous offre les vrais principes de la morale.

se consolent, avec l'idée qu'il est un Être suprême au-dessus de tout, qui récompense & punit, releve tôt ou tard l'innocence opprimée, & n'abandonne jamais le malheureux! & quand ils devroient hériter de ma fatale destinée, vivre pour souffrir, n'est-ce rien que d'aimer & de pratiquer la vertu?

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre : *Les Époux Malheureux, ou Hiſtoire de M. & Madame de ****, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 18 Décembre 1782.

CARDONNE.

Le Privilége ſe trouve à la fin des Œuvres de M. d'Arnaud.

ERRATA

Pour le ſecond Volume.

QUATRIEME PARTIE.

PAGE *4, ligne 6 :* Que leur nature! ; *liſez :* que leur naturel.

Page 64, ligne 13 : Qui te fait rentrer rentrer dans leurs cœurs ; *liſez* : Qui te fait rentrer dans leurs cœurs.

Page 81, ligne 8 : Qui : brille ; *liſez :* Qui brille.

CINQUIEME PARTIE.

Page 122, ligne 22 : A remplir mes devoirs ; qui m'attiroit ; *liſez :* Mes devoirs qui m'attiroit.

Page 130, ligne 23 : Avec aſſez dureté ; *liſez :* Avec aſſez de dureté.

Pape 138, ligne 24 : O me parloit ; *liſez :* On me parloit.

Page 163, ligne 7 : I prend la parole ; *liſez :* Il prend la parole.

SIXIEME ET DERNIERE PARTIE.

Page 232, ligne 2 : Liſés, ce livre, *il faut lire :* Liſez ce livre

A la derniere page, 238 ; liſez : 256.

